

Les nouvelles françoises / Par M. d'Ussieux.

Contributors

Ussieux, Louis d', 1744-1805.

Gaucher, Charles-Etienne, 1741-1804.

Ponce, Nicolas, 1746-1831

Publication/Creation

Paris : Chez Nyon, Belin, 1783-1784.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/kbj37epr>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

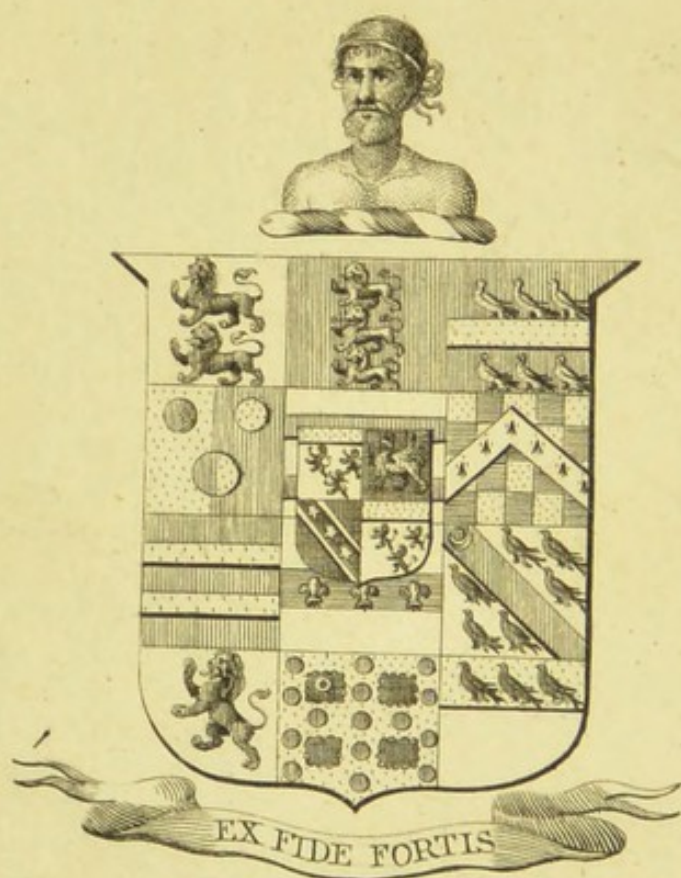


Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>


42
13



USSIEUX, L. d'
52453/B

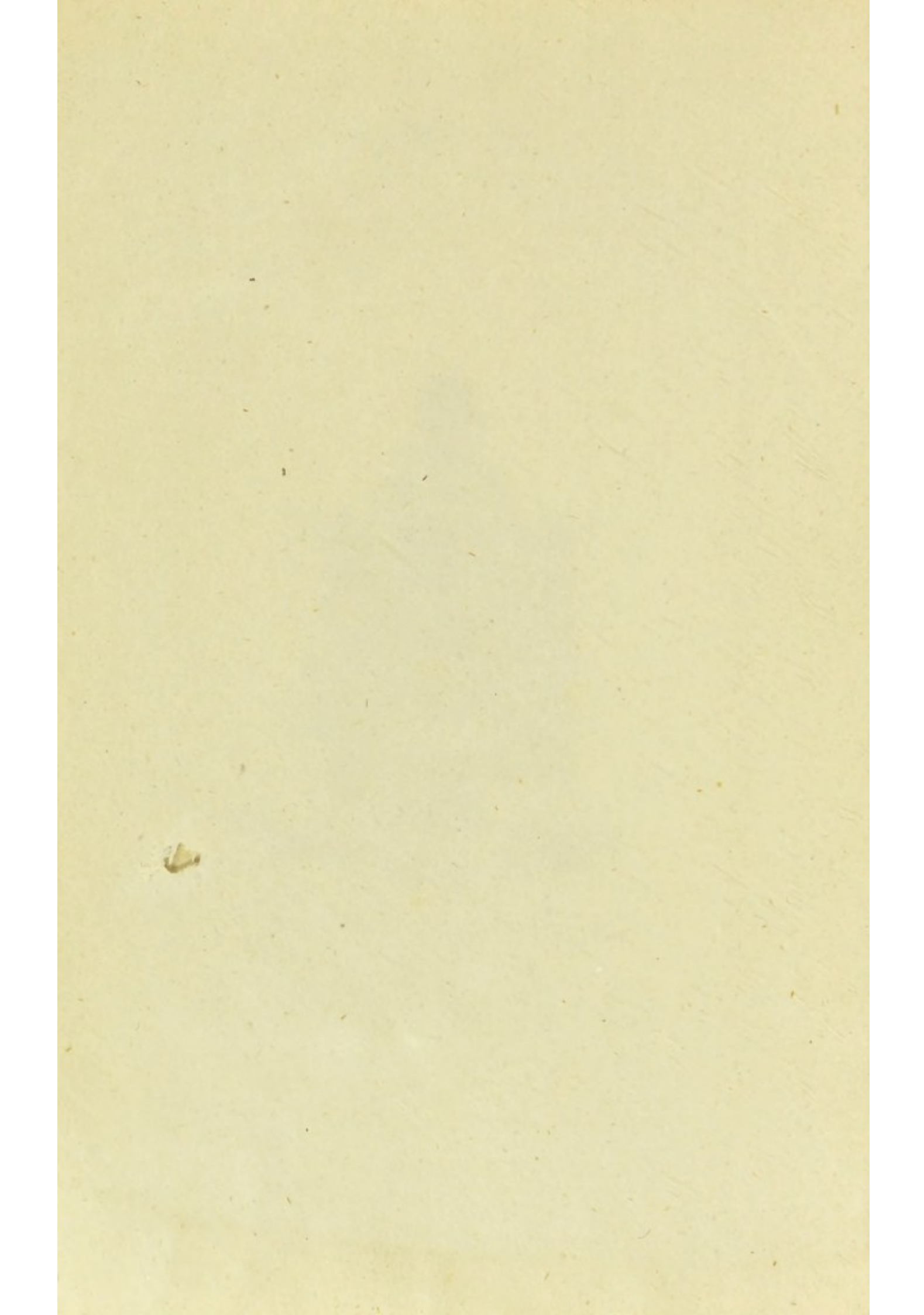


William Lygon Esq^r



Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

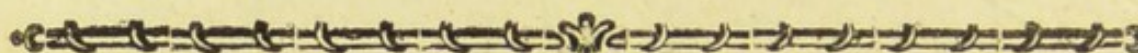
<https://archive.org/details/b28770298>



LES
NOUVELLES

FRANÇOISES.

TOME TROISIEME.



TOME TROISIEME.

CONTENANT

DUBOIS ET GIOCONDA.

Les Aventures du Comte DE RIVIERE.

CHARLES DE FRANCE, *Duc de Berry.*

Les Disgraces DE COMINES.

Les Amours du Comte D'ANGOULÊME.

LES
NOUVELLES
FRANÇOISES.

PAR M. D'USSIEUX.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez { NYON, l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,
BELIN, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIV.

NOUVELLES

FRANÇOISE

PAR M. L. L.

TOME PREMIER



PARIS

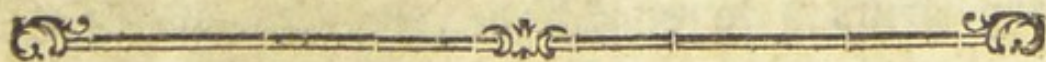
chez M. L. L.

M. D. C. C. L. X. X. I.





D U B O I S
ET GIOCONDA.



LE deuxieme printems renaïssoit depuis que l'armée française , que les Génois avoient appelée à leur secours contre les invincibles Corfes , campoit encore près de Fiorenzo , dans une ennuyeuse oisiveté. Le Soldat voyoit couler ses jours

dans les travaux uniformes d'une garde tranquille ; & les Chefs cherchoient à dissiper dans les douceurs du vin Corse , l'ennui que leur caufoit une trêve trop longue.

L'un d'entr'eux , Dubois , brillant des agrémens de la jeunesse , préféroit aux plaisirs de la table de plus nobles amusemens. Doué par la nature , des plus rares qualités , & comblé des biens que donne une éducation soignée , il savoit s'entretenir avec les Muses , au milieu du bruit des armes , & croyoit devoir leur consacrer tous les instans qui n'étoient pas marqués par les devoirs de son état. Tel étoit l'ascendant des Lettres sur son caractère , qu'il n'avoit point la sévérité farouche d'un enfant de Mars , & que leur douce influence tempéroit les effets de son naturel un peu sérieux. Aimé de tous ceux qui lui étoient subordonnés , il forçoit ses supérieurs à le considérer , & l'étendue de ses connoissances , le faisoit regarder comme un sujet essentiel à son Corps. Nous dirons seulement que , de tous ses Camarades , S. Clair étoit le seul qui lui refusât le degré d'estime auquel il avoit droit de prétendre.

A peine Dubois étoit libre de ses occupations ,

qu'il s'éloignoit du camp , pour aller chercher la solitude au milieu des campagnes ; & là , muni d'un livre , ou bien d'un crayon , (car la science du Dessinateur ne lui étoit point inconnue ,) il goutoit les délices les plus pures. L'aspect de la Nature exaltoit son ame ; il aimoit ces tableaux variés à l'infini , qu'offrent les sites agrestes de ces pays sauvages. Ces monts couverts d'oliviers , ces rocs escarpés , qui forment un heureux contraste avec la surface des mers , présentoient sans cesse à son œil avide , de nouveaux objets de curiosité.

Un soir que la Nature étoit , pour ainsi dire , encore plus belle que de coutume , à cet instant où le soleil répand l'or sur les nuages , & se plonge dans le sein des eaux , Dubois s'assit au pied d'une coline que le printems avoit tapissée de fleurs odorantes , & goûta paisiblement le seul vrai plaisir dont on peut jouir ici bas ; celui de contempler en paix les beautés de la Nature. Que de merveilles , s'écrioit-il ! Appelé du sein de ma famille aux travaux de la guerre ; transplanté de ma Patrie dans une région éloignée , je ne me trouve étranger nulle part : la Nature est belle ;

elle est par-tout merveilleuse ! Occupé de ces pensées , il ouvre son porte-feuille , & sa main trace sur le papier les divers points de vue dont son œil est frappé. Assoupi par la douce vapeur qui s'exhale des plantes dont il est entouré , il s'endort insensiblement auprès du dessin que son crayon a formé.

Une jeune Corse , que l'attrait des mêmes plaisirs , & la curiosité de voir le camp français , avoit attirée dans ces environs , s'approche & attache ses regards sur le jeune homme qui sommeille. Son visage doux & riant déceloit la paix de son ame , & la vivacité de ses couleurs annonçoit la santé & la jeunesse. Elle s'appuie un instant sur les armes du Guerrier , le contemple & lance sur lui les regards de l'Amour. Elle se baisse , se relève & s'approche tout doucement pour le voir de plus près. Plus elle l'examine , plus elle sent redoubler les battemens de son cœur ; mais le souvenir de son frere , qu'elle a quitté à la chasse , vient suspendre son admiration , & elle s'éloigne aussitôt , de peur de surprise. Alors mille pensées agiterent son ame : Quoi ! se dit-elle en elle-même ! N'est-ce pas-là un de ces cruels ennemis , que nous ne

devons envisager sans éprouver un mouvement d'horreur !... Cependant, ajouta-t-elle, après un moment de silence, je ne faurois haïr celui-là. Tandis qu'elle s'éloignoit à grands pas, son frere se présente à sa vue. Celui-ci l'aborde d'un air menaçant ; & elle se précipite dans ses bras à dessein de lui dérober la vue du jeune Français ; mais le panache de son casque avoit déjà décélé sa présence. O ciel, s'écria le Corse, j'apperçois un Français ! & en disant ces mots, il arme son fusil. Dubois s'éveille au même instant, se leve, porte la main à son épée, & se met en défense. Cependant il apperçoit la jeune fille qui, d'une main tremblante, détourne l'arme de son frere, & de l'autre le tient pressé contre son sein, en tournant ses yeux humides de larmes vers Dubois, plus ému du ravissement de la voir, qu'effrayé du courroux de son frere. Il reste immobile, & son arme échappe de ses mains. Ah ! mon frere, s'écrie la jeune Corse, aurois-tu la cruauté d'insulter à la généreuse confiance de ce jeune Militaire, que tu vois défarmé. Au reste, je l'ai trouvé la premiere ; ainsi il est mon prisonnier ; respecte sa captivité. Non, reprit le Corse saisissant le dessein

qu'avoit fait Dubois ; non , il est l'ennemi de ma Patrie : il mourra. Ne vois-tu pas que sa main téméraire vient de tracer sur ce papier le tableau de notre pays , pour en faciliter aux siens l'injuste conquête.

La générosité de ta sœur , répondit Dubois , me force à te dire la vérité. Ce dessin , qui t'est si suspect , ne représente que notre camp & les côtes de la mer. En le faisant , je n'ai eu pour motif que d'occuper agréablement quelques heures de loisir. Si mon aveu ne te suffit pas , tes menaces ne m'effrayent point : sans doute tu feras assez généreux pour n'employer avec moi que des armes égales. Prends ton épée ; en même-tems il relève la sienne. Insensible , s'écria Gioconda , en se précipitant au milieu d'eux ! je voulois te sauver , & tu veux te battre contre mon frere ? ... Ces mots , & son regard plein de douceur , suspendent les coups qu'alloit porter Dubois ; & le Corse lui-même , soit que le courage de son adversaire lui en imposât , ou que les prières de sa sœur l'eussent séduit , se recule , abandonnant son épée aux mains de Gioconda. Cependant Dubois n'ose se livrer sur le champ à la confiance que lui témoigne le

Corse ; mais l'air affectueux de la jeune Beauté désarma sa colere , & il remit son épée. Je ne m'en fers , dit-il , que pour réprimer la violence ; mais je ne puis me garantir de même des maux que vous me préparez. Ne perdons point de tems , ma sœur , interrompit le Corse , le jour fuit ; nos parens nous attendent. Adieu , Français , reprends ton dessein , & dis à tes compagnons , que ces malheureux Corfes , qu'ils veulent détruire , sont plus généreux que leurs ennemis. Adieu , aimable étranger , interrompit Gioconda , adieu ; & si ce n'est trop exiger pour la vie & la liberté que tu me dois , laisse-moi par reconnoissance ce dessein ; & souviens-toi quelquefois que , dans les montagnes , il est aussi des cœurs sensibles. A ces mots le visage de Dubois se couvre d'une rougeur ardente ; il lui tend son dessein d'une main tremblante , & peut à peine faire entendre ces paroles : Je ne vous reverrai plus , Gioconda ! En cet instant , je voudrois avoir perdu la liberté & la vie. Ah ! ressouvenez-vous aussi quelquefois que , parmi vos ennemis , il est un cœur qui ne respire que pour vous. Le Corse s'étoit déjà éloigné. Gioconda le suivoit tristement ; souvent elle tournoit ses

regards vers Dubois, & souffroit impatiemment la marche précipitée de son frere. A quelle foiblesse tu m'as contraint, lui dit celui-ci ! Si j'avois tué ce Français, & que j'eusse apporté sa tête à notre Chef, il eût loué mon courage, & m'eût élevé peut-être au grade de Capitaine. Gioconda ne l'écoutoit point ; toutes les facultés de son ame étoient absorbées dans le souvenir du jeune étrangers ; ses yeux étoient attachés sur le dessin qu'elle tenoit de lui. Elle ne rompit le silence que pour dire à son frere : Tiens, lis au bas de cette marge... *DUBOIS* : N'est-ce pas-là son nom ? Il a aussi entendu prononcer le mien !... Dubois !... Hélas ! peut-être ne le reverrai-je plus.

Il étoit tard lorsqu'ils arriverent au hameau, où leurs parens inquiets les croyoient déjà perdus. Le plaisir qu'ils éprouverent à les revoir, les empêcha de remarquer le changement qui s'étoit fait dans l'humeur de Gioconda ; & son frere tût soigneusement le motif de leur retard, afin de n'être point accusé de lâcheté.

Cependant Dubois, tout occupé de l'objet dont son cœur étoit épris, gravissoit les plus hautes montagnes, pour le suivre des yeux le plus qu'il

le pourroit. La nuit étant venue le surprendre, il fut obligé de gagner le chemin du camp. Que ne puis-je voler sur ses traces, se disoit-il ! Et pourquoi faut-il que j'aie habiter au milieu des ennemis de Gioconda ? Mon cœur ne s'est ému à la vue d'aucune femme de ma Patrie ; & celle-ci me ravit & m'enchanté ; je desirerois passer ma vie avec elle dans ces montagnes ennemies. Ne m'a-t-elle pas recommandé de me souvenir qu'en ces lieux il se trouve aussi des cœurs sensibles ? ainsi elle ne me hait pas. Oui, tout ce qu'elle a fait aujourd'hui pour moi m'en est un sûr garant. Elle a voulu garder mon dessin. . . . & ce n'étoit point sans objet. . . O Gioconda ! ma chere Gioconda !

Dubois s'occupoit de son amour lorsqu'il arriva au camp. La foule de ses amis s'empresse aussitôt autour de lui, & lui fait des questions sur ce qu'il a vu dans sa promenade, lui demande s'il a découvert le poste avancé des ennemis. L'Amour lui suggere une réponse qui puisse lui ménager les moyens de revoir son Amante, en retournant aux lieux où il l'avoit quittée. Il raconte à ses camarades comment il s'est hasardé à pénétrer dans les

montagnes , & combien lui a paru foible la garde avancée des ennemis. Il se flatte , dit-il , de pouvoir , à l'aide de fa prudence , & du fecours d'un petit nombre de Soldats , les contenir dans d'étroites limites , & les empêcher de descendre dans la plaine. La nuit fuivante , le jeune Capitaine , tout occupé de fon amour & du defir de revoir celle qui en eft l'objet , ne s'occupe que du plan de fa marche. Je me ferai fuivre , difoit-il , de quelques Soldats de ma Compagnie ; & fans expofer leurs jours , je tâcherai de pénétrer jufqu'aux environs de la demeure de Gioconda. Si elle m'aime , fans doute elle fera de fon côté quelques recherches pour me rencontrer ; & alors je lui propoferai de me fuivre au camp , & notre union fera bénie par le Prêtre qui préside à nos actes de religion.

Gioconda , de fon côté , attendoit impatiemment le retour de la lumiere. Elle repaffoit dans fon efprit tous les infans heureux de la veille. L'image du jeune étranger étoit profondément imprimée dans fon cœur. Auffitôt que le jour vint feconder fes defirs , elle fe remit à confidérer le defsin. O , difoit-elle en foupirant & baifant le nom qui y

Étoit inscrit , si c'étoit-là son image ! Elle disoit ces mots , quand sa mere parut. Celle-ci avoit été troublée pendant la nuit par les soupirs de sa fille. Quelle inquiétude est la tienne , ma Gioconda ? Tu pleures ; tu as passé la nuit la plus agitée. Gioconda , aurois-tu des secrets pour ta mere ! Gioconda ne peut parler , & ne s'exprime que par ses pleurs , qui coulent en abondance. Elle colle ses levres de feu sur la main tremblante de sa mere ; elle veut tomber à ses pieds ; mais celle-ci la soutient & cherche à la rassurer. Elle employa des expressions si persuasives & si touchantes pour arracher à sa fille le secret qu'elle s'obstinoit à lui taire , que Gioconda se rendit à ses instances , & lui fit l'aveu de ce qu'elle sentoît pour le jeune étranger. Pascoli , sa mere , lui promit de n'en rien divulguer à son pere ; promesse d'autant plus agréable à Gioconda , qu'elle connoissoit toute la haine que le vieillard portoit aux Français. Il écoutoit attentivement les détails que lui racontoit son fils de la situation du camp ennemi ; il l'encourage à parcourir les lieux qui l'entourent , à épier tous les mouvemens des ennemis , à n'échapper aucune occasion de leur

porter des coups redoutables. Pendant cette conversation , Gioconda faisoit le projet de profiter du discours du vieillard , pour se faciliter les moyens d'accompagner son frere. Pourquoi ne suivrois-je pas ses pas , disoit-elle à l'auteur de ses jours ? N'ai-je pas hérité comme lui de votre courage , de votre prudence , de vos vertus ? Ah ! répartit le vieillard , qui fait , en effet , si bientôt vous ne ferez pas obligées de combattre toutes pour la Patrie ? O Dieu ! ne permets pas que je survive à sa destruction !

Après le dîner , Gioconda revêtit son habit de chasse , & décora son chapeau d'un panache de fleurs. Elle cherche , elle appelle son frere , dont l'ame échauffée par le discours du vieillard , brûloit déjà du desir d'accabler l'ennemi. Laisse-moi , dit-il à sa sœur dans un généreux transport , laisse-moi suivre ma destinée , & céder à l'invitation de la Gloire ; & ne viens point me troubler par tes folles chimeres. Mais Gioconda lui ayant représenté que le jeune Français avoit paru touché de leur générosité , que peut-être il reviendrait aux mêmes lieux , & s'il éprouvoit pour elle ce qu'elle sentoit pour lui , ils en obtiendroient facilement

facilement des détails sur les projets & les opérations de l'armée ennemie ; ces idées subjuguèrent Pascoli , & il consentit à se laisser accompagner par sa sœur.

Cependant les troupes corfes avoient abandonné le bourg qu'elles avoient jugé trop près de Fiorenzo pour y être en sûreté , & s'étoient retirées dans les montagnes ; mais les Français connoissoient trop imparfaitement l'intérieur des montagnes pour oser entreprendre d'y pénétrer en foule. Dubois avoit seulement obtenu de son Chef un petit nombre de Soldats pour y faire quelques tentatives. Il donna ordre à sa troupe de se tenir cachée derriere un bouquet de bois , & de s'avancer promptement au premier signal qu'elle entendroit , & il se met à gravir au haut des montagnes , les armes à la main. Déjà il croit revoir la bien-aimée de son cœur ; mais ce n'est qu'une illusion. Bientôt il croit être plus certain de l'appercevoir ; il jette sur-le-champ ses armes derriere lui , & s'empresse de courir au-devant de ses pas. Il ne s'est point trompé : c'est elle : c'est Gioconda. Elle marchoit plus rapidement que son frere ; mais elle eut à peine distingué les traits du

jeune homme , que , baissant les yeux , elle retourna vers Pascoli. La bonne mine de Dubois étoit relevée par l'éclat de son armure ; & le feu de ses yeux , où se peignoient tous les mouvemens de son ame , le rendoit encore plus beau à ceux de Gioconda. Il s'incline respectueusement à leur aspect. Mes généreux amis , dit-il , vous m'avez rendu hier ces contrées si cheres , que je les rechercherai toujours avec un nouvel empressement. Puissiez-vous , ajouta-t-il , en se tournant vers la jeune Corse , y être venue dans les mêmes sentimens. — Mais on ne va point au-devant de ses amis armé comme vous l'êtes , lui dit Gioconda. — Mon cœur déteste ces armes depuis l'instant où je vous ai connue. Ces mots réveillent dans le jeune Pascoli l'espérance qu'il avoit conçue d'apprendre quelles étoient ou les forces ou la foiblesse de l'armée française. Nous vous abordons également comme amis , lui dit-il ; & la noblesse de votre extérieur nous est un sûr garant de la générosité de votre ame ; vous n'abuserez point de notre confiance. Il n'est pas sans exemple qu'on ait trouvé un ami au milieu d'une armée ennemie. — Voilà pourquoi je ne désespere pas de me

rendre digne de votre amitié. Notre rencontre d'hier est enveloppée de circonstances si bizarres , qu'il semble que le destin ait voulu que nous fussions unis. Je vous conjure d'accepter l'offre de mon amitié ; & à ces mots ils s'embrassèrent. Ce doux spectacle arrache des larmes à la tendre Gioconda : & moi , dit-elle en baissant les yeux , ne ferai-je pour rien dans cette union. N'est-ce pas à la découverte que j'ai faite de Dubois , que vous devez les sentimens chéris que vous éprouvez. A peine elle eût parlé , que Dubois saisit sa main & lui imprima le plus ardent baiser : puissiez-vous lire dans mon cœur , Gioconda , dit-il ; vous y trouveriez plus que de l'amitié. Mon ame vous est dévouée toute entière. Depuis hier , mon pays , l'armée , tout m'est indifférent ; & je vous jure que mes jours seront d'une bien courte durée , si je dois les employer à servir contre votre Patrie. Ah ! je découvre ce qui se passe en vous , interrompit Gioconda : on m'a dit assez que l'ame d'un Français est le siège de la flatterie. — Ce lieu , & le court instant où je vous vois , ne sont point faits pour la dissimulation ; & je vous proteste , à vous , belle Gioconda , à qui je suis redevable de

la vie, & à qui je la confie encore, que jamais je ne coulai des momens plus heureux qu'auprès de vous, & qu'aucune beauté dans ma Patrie, ne m'a fait sentir ce que me font éprouver vos charmes. Gioconda lui répondit, en rougissant, par un sourire de reconnoissance. Ils s'asseyent ensemble sur la pente d'une colline; & le jeune Pascoli amene adroitement le Français à la description du camp & de l'emplacement occupé par les siens. Dubois entremêloit ses discours de la peinture des mœurs polies de ses compatriotes; & il s'apperçut avec plaisir qu'elles faisoient quelque impression sur l'esprit de Gioconda. Je desirerois aussi, lui dit-elle avec une aimable impatience, de connoître votre Patrie. L'aveu de cette curiosité enchante l'amoureux Dubois. Rien ne me manqueroit dans ma Patrie, lui dit-il, si j'avois le bonheur de vous y voir; & le desir de la lui rendre agréable embellit encore la description qu'il en fait. C'est des détails instructifs de notre Capitale que Gioconda fut sur-tout charmée. Elle ne put cacher l'envie de connoître une Ville qui lui paroissoit un pays enchanté. Elle continuoit à lui faire des questions ingénieuses, & Dubois lui

faisoit les réponses les plus spirituelles , quand ils s'apperçurent que la nuit les avoit surpris ; & Pascoli , impatient de rendre à son pere les nouvelles qu'il avoit apprises du camp français , interrompit une conversation qui n'avoit plus rien d'intéressant pour lui. Gioconda ne put cacher la peine qu'elle ressentoit de se séparer de l'aimable étranger , qui l'avoit entretenue avec tant de graces & d'intérêt. Elle fixa long-tems ses yeux sur lui , comme si elle eût dû ne le revoir jamais ; & détachant ensuite le bouquet de son chapeau : Je vous dois encore , lui dit-elle , une marque de reconnoissance pour le beau présent que vous me fîtes hier ; acceptez donc ces fleurs ; mais ne jugez pas de mon souvenir par leur courte durée. Dubois lui serra tendrement la main ; elle tourna encore vers lui ses yeux pleins de larmes , & reprit avec son frere le chemin de la forêt. Dubois resta long-tems plongé dans un doux ravissement. Le plaisir d'avoir vu Gioconda , & la flatteuse espérance d'en être aimé , adoucirent les maux que lui auroit causé leur séparation. S'il éprouve quelque chagrin , c'est de n'avoir point concerté avec Gioconda les moyens de la revoir ; & le

lendemain il devoit monter la garde au camp. Obligé de rejoindre sa troupe qui l'attendoit dans l'inquiétude, il se rendit à l'endroit qu'il lui avoit ordonné d'occuper ; & pour que son absence ne pût lui être suspecte, il raconta qu'il s'étoit long-tems entretenu avec un jeune Corse, qui lui avoit appris que la plus prochaine place étoit absolument sans défense. En effet, il avoit pu le conjecturer par quelques paroles échappées à la naïveté ou à l'inexpérience de Gioconda.

Assez instruit par ce récit, le détachement entretint de ces détails l'armée française pendant une partie de la nuit suivante ; & le Général forma dès-lors le projet de renvoyer Dubois dès le lendemain à la découverte qu'il lui étoit intéressant de connoître. Mais l'envieux S. Clair, persuadé que c'étoit une occasion de se rendre recommandable, en voulut partager l'honneur avec Dubois. Il sollicita le Général de lui confier quelques troupes, ainsi qu'à Dubois ; & il osa se flatter de pouvoir lui disputer l'avantage de la première conquête.

Un pareil desir animoit en même-tems les deux Pascoli. Le fils n'avoit pu réprimer l'envie de

révéler le secret de sa sœur ; mais l'espérance de séduire le jeune Français empêcha le vieillard de voir un crime dans la foiblesse de sa fille. Ce qu'il entendit dire à son fils des mœurs polies & de la noblesse de Dubois ; la vue sur-tout du dessin que le jeune Français avoit donné à Gioconda , le rendit plus gai qu'il n'avoit coutume de l'être. Il se souvint d'avoir connu autrefois des Français à Gênes ; il raconta avec plaisir leur maniere de vivre , & employa tout le reste de la soirée à faire le récit des voyages & des remarques qu'il avoit été à portée de faire dans sa jeunesse. Pendant ce tems-là , Gioconda se sentoit agitée par sa passion naissante ; l'image de Dubois ne la quittoit point. Sitôt qu'elle en trouva le moment , elle s'empressa de répandre ses inquiétudes dans le sein de sa mere , son unique amie. Tout ce que Dubois lui avoit dit fut soigneusement répété ; elle cherchoit , par ses tendres caresses , à intéresser sa mere pour Dubois. Ah ! s'il m'aimoit autant que je l'aime , disoit-elle , s'il m'étoit fidèle , vous consentiriez , je gage..... & ses soupirs l'empêchoient de poursuivre. Sa mere cherchoit à la tranquilliser , & mêloit aux assurances de sa

tendresse , les leçons de vertu qu'exigeoit l'état de sa fille.

Chacun passa la nuit à former des projets selon ses affections. Je reconnoîtrai bien s'il m'est fidèle , se disoit Gioconda. Hier , en nous quittant , nous n'avons point concerté une nouvelle entrevue ; mais si je suis aimée , il aura le courage de venir lui-même me chercher en ces lieux ; moi , j'aurai bien celui d'aller à sa rencontre. Mais si nous allions ne pas nous rencontrer dans les détours de la montagne , que je ferois malheureuse ! J'aimerois à lui découvrir mon cœur , sans la présence importune de mon frere ; je voudrois voir , sans témoin , ce qui se passe dans son ame , & ne lui rien céler de ce qui agite la mienne.

Dès l'aube du jour le jeune Pascoli résolut d'aller joindre le corps le plus voisin des Corfes , pour leur faire part des connoissances qu'il avoit puisées dans son entretien avec Dubois , relativement à l'armée française ; & sur-le-champ il exécuta son dessein.

L'infortuné Dubois cherchoit en vain les moyens rejoindre sa chere Gioconda. Il ne pouvoit ni la voir ni l'instruire des obstacles qui s'y oppo-

soient. Il formoit des vœux secrets pour la trouver seule un jour , se flattant que s'il en étoit aimé , il pourroit la déterminer à le suivre dans le camp. Il faisoit des réflexions inutiles , lorsque l'heure fatale l'appella à son poste.

Le jeune Pascoli se hâte d'arriver vers les siens , & Gioconda , égayée par l'espérance , & brillante de l'éclat de la jeunesse , s'achemine vers les lieux si chers à son amour. Elle avoit déterminé sa tendre mere à l'accompagner. Je veux vous faire connoître cet aimable jeune homme , lui disoit-elle ; ah ! puissiez-vous l'aimer autant que je vous suis chere ! Elles errent long-tems en silence autour des montagnes , mais inutilement ; enfin , accablée de fatigue , Gioconda s'en retourne languissamment , & soupire sur sa malheureuse destinée. Elle se flatte cependant d'être plus heureuse le soir. Au retour de son frere , elle s'empresse de lui raconter l'histoire de sa promenade , & le presse de l'y accompagner le soir. Pascoli , que le desir d'exécuter ses projets n'abandonnoit point , céda aux instances de sa sœur , & fit avec elle une tournée inutile comme celle du matin. L'infortuné Dubois avoit passé la journée entiere à

son poste , n'ayant d'autre consolation que de contempler les fleurs qu'il tenoit des mains de sa chere Gioconda. Pascoli auroit bien voulu le rejoindre pour arracher à sa naïveté des particularités qu'il eût su tourner au profit des siens. Mais il commençoit à s'impatientser du retard ; Gioconda de se distraire , en portant de toutes parts ses regards inquiets. Enfin , il fallut s'en retourner. Le faux ami , se disoit-elle ! qui l'eût pensé ! Si jamais il revient dans ces contrées , que le souvenir du cœur le plus fidèle soit pour lui le plus cruel des supplices. En même-tems , & sans être apperçue de son frere , elle détacha un collier de perles , le plaça au même endroit où ils s'étoient trouvés la veille , & suivit la marche de Pascoli.

Les soupçons qu'elle avoit de l'infidélité de Dubois , l'empêcherent de goûter aucun repos ; elle résolut de ne faire aucune démarche jusqu'à ce qu'elle eût pu savoir de ses nouvelles , & demeura fidèle à cette résolution jusqu'à la moitié du jour suivant.

Dubois n'avoit pu modérer son impatience. A peine il fut libre , que , guidé par l'Amour , il

dirigea ses pas vers les montagnes , & en parcourut tous les détours. Il s'arrête où il avoit vu Gioconda ; mais il ne la revoit point. Il y reste long-tems absorbé par la tristesse ; souvent il croit l'appercevoir : il veut lui parler , & ce n'est qu'une illusion ; il l'appelle , & les seuls échos lui répondent. Il leur confioit ses plaintes les plus ameres , lorsqu'il apperçut le collier dont on vient de parler. Qu'apperçois-je , s'écrie-t-il ! cet ornement n'a-t-il point servi de parure à ses charmes ? A quel dessein se trouveroit-il en ces lieux ? Gioconda , l'auriez-vous laissé comme un témoignage de votre attention pour moi ? Est-il la preuve que vous vîntes hier ici , & que vous m'y avez vainement attendu. Dans cette douce persuasion , il voulut regagner le camp pour se ménager les moyens de revenir le soir ; mais avant de s'éloigner , il traça quelques lignes amoureuses sur des tablettes qu'il mit à la place du collier.

Vers le soir une voix secrete appella Gioconda dans ces mêmes lieux , qu'elle préféroit à tous les autres. La matinée lui avoit paru d'une extrême longueur , & elle saisit le premier instant où elle

put se dérober à l'œil vigilant de son pere. A mesure qu'elle approche , elle sent s'affoiblir son dépit & sa colere. D'abord elle cherche son collier ; mais de quel étonnement n'est-elle pas frappée en le voyant remplacé par des tablettes qui lui sont inconnues. Ah ! Dieu , s'écria-t-elle, il n'est point infidèle ! Dubois est venu ; il m'a cherchée ; nous n'avions pu convenir de l'heure. Etoit-ce sa faute , s'il ne m'a point rencontrée ? O Dubois , pardonne-moi un jugement trop précipité !... Mais voyons ce qu'il me dit : *Ton collier est dans les mains de celui qui passa hier loin de toi une mortelle journée, & qui n'a d'autre adoucissement à ses peines, que le plaisir de contempler les fleurs que tu lui as données. Il n'en connoitra jamais d'autre que celui de vivre pour toi. Aujourd'hui il pourra te remettre le précieux gage de ton souvenir.* Elle relit souvent ces mêmes lignes , craignant toujours que quelque expression ne soit échappée à son empressement : plusieurs fois elle avoit gagné le sommet de la montagne , dans l'espérance de le découvrir au loin. Fatiguée d'aller & de venir , elle étoit sur le point de tomber de lassitude , lorsque tout-à-coup Dubois parut & tomba à ses pieds. La joie ,

L'étonnement suspendirent un instant toutes les facultés de son ame. Dubois la combloit des plus tendres caresses ; elle y répondoit avec toute l'ingénuité que décelent les démarches qu'on lui a vu faire. Ma Gioconda , ma Gioconda , disoit Dubois , m'est-il permis de vous appeller ainsi ? Vous peignez-vous l'ardeur avec laquelle je desirois hier de passer le jour à vos côtés , & combien j'ai été puni ce matin de ne vous avoir point rencontrée ici ? Puissiez-vous lire dans mes yeux tout ce qui se passe dans mon ame ! vous ne conserveriez aucun ressentiment contre Dubois ; vous ne l'accuseriez point de négligence , encore moins d'être indifférent. — Mon cœur aime à vous excuser : puisse-je ne m'en repentir jamais ! — Le plus cher de mes souhaits , Gioconda , c'est que nous n'ayons jamais à regretter que le jour que nous perdîmes hier. Vous ne me connoissez , il est vrai , que depuis quelques instans ; mais pourquoi ne jugeriez-vous pas mon cœur par le vôtre ? Je n'entreprendrai point de vous attester la sincérité de mes sentimens ; mais si vous l'exigiez , je prendrois à témoin l'Etre invisible qui voit tout , qui connoît tout , & lui dirois : Grand

Dieu ! j'en jure par toi , mon amour pour Gioconda est pur & sincere ; je n'aimai , je n'aimerai jamais que Gioconda. Une voix intérieure m'affure que je lui suis destiné ; & cette pensée fait en ce moment mon suprême bonheur. — Arrêtez , Dubois , s'écria-t-elle , en lui ferrant la main ; modérez ces transports ; vous savez que mon devoir me défend d'écouter un ennemi. . . Votre ennemi , Gioconda ! qui ! moi , qui donnerois mille vies pour vous. — Dubois , vous avez surpris le secret de mon cœur ; j'avoue que je vous aime ; je sens que sans vous il me sera difficile de vivre , & que votre société , votre entretien ont pour moi des charmes inexprimables. . . . Mais , Dubois , par-delà ces montagnes il habite un couple chéri , à qui je dois tout , & auquel je ne désobéirai jamais. O ! que ne connoissez-vous mon pere ! l'aspect de ce vieillard vous combleroit d'estime & de vénération. Que ne connoissez-vous la meilleure des meres ! ah ! combien Dubois en feroit aimé ! . . . S'ils n'approuvoient point mon amour pour vous. . . . Mais hélas ! comment l'approuveroient-ils , ajouta-t-elle tristement , après un moment d'un profond silence. . . Dubois ,

oubliez ma tendresse , oubliez votre amour. Laissez-nous , tant que durera la trêve , jouir souvent du plaisir de vous voir. Mais ne formez point le projet d'être à moi tant que je verrai en vous l'ennemi de ma Patrie. —Cruelle ! en ce moment même n'exposé-je pas ma vie pour le plaisir de vous voir. Si vous vouliez me suivre , Dubois , vous seriez bientôt soustrait au danger. Je vous présenterois à mon pere ; je le prierois à genoux , au nom de sa tendresse pour moi , de vous accorder son amitié. Mes parens vous connoissent déjà par le portrait qu'a fait de vous mon frere ; ils vous aimeront comme leur fils.... Quelle heureuse famille seroit la nôtre ! —Quoi ! un perfide pourroit être heureux , Gioconda ! Quoi ! tandis que mes compatriotes m'accuseroient de trahison.... cette idée me fait frémir.... je ne m'y accoutumerai jamais.... Mais vous , Gioconda , vous n'êtes point enchaînée par de tels liens à la maison paternelle : tôt ou tard il faudra vous en séparer ; car vous aurez vous-même un époux , des enfans , & alors vous aurez quitté la maison de votre mere , comme votre mere a quitté la maison de la sienne.... Hé bien , s'il étoit vrai que

j'eusse le bonheur de vous plaire ; pourquoi craindriez-vous de venir dans mon camp , au milieu de mes amis ? . . . Vous rougissez ? Je ne cherche point à allarmer votre vertu ; je vous aime trop , Gioconda , pour ne vous pas respecter ; mais au pied de ces montagnes habite un Ministre de la Religion ; nous irons nous prosterner au pied des autels , & il bénira notre union. Alors je vous conduirai en triomphe au milieu de mes compatriotes , qui tous vous salueront comme mon épouse. — Une telle proposition a de quoi me séduire , sans doute ; mais , pouvez-vous m'accompagner , Dubois , ajouta-t-elle , en se disposant à s'éloigner. — Hélas , belle Gioconda , l'honneur enchaîne mes pas ; mais mon ame vous accompagnera toujours . . . elle fera sans cesse unie à la vôtre. — Tu cherchois donc à m'abuser , quand ta main écrivoit sur ces feuilles d'yvoire , que tu voudrois ne connoître d'autre devoir que celui de vivre pour moi. — C'étoit le souhait que formoit mon cœur , & qu'il accomplira sitôt que j'en ferai le maître. — Vous le pouvez sur l'heure , dit-elle en le tenant par la main . . . Insensible ! ma douleur & mes larmes ne peuvent donc

donc t'émouvoir ! — Que vous êtes injuste ! Eh ! pourriez-vous aimer un traître ? Gioconda étoit déjà à quelque distance : Adieu, Dubois, sois heureux ! — Moi, être heureux sans Gioconda.... ou être avec elle après avoir perdu l'honneur ! Dieu ! dans quelle alternative cruelle me trouvé-je ! — Je te livre à tes réflexions jusqu'au retour du soleil ; alors je verrai à qui , de ta Patrie ou de moi , tu donnes la préférence. Je sens tout ce que je perds en te perdant ; mais as-tu pu te flatter , qu'immolant toutes les bienséances , j'irois au milieu de ton camp comme une fille abandonnée ? Si je dois porter le nom de ton épouse , je veux le mériter. En prononçant ces mots , elle lui tendit une de ses mains , que Dubois saisit & pressa respectueusement entre les siennes ; puis il reprit le chemin de son camp. Actuellement la certitude d'être aimé de Gioconda ne suffit plus à son bonheur. Il voudroit la posséder , & il ne le peut qu'aux dépens de sa liberté , de son honneur. Ensuite d'autres pensées viennent agiter son esprit inquiet. Si elle m'aimoit , auroit-elle refusé de me suivre. Cependant n'est-ce pas trop exiger , que de vouloi lui faire abandonner son

pays , les compagnes de sa jeunesse , les auteurs de ses jours ? & pour qui ? pour un étranger qu'elle connoît à peine , & dont elle n'a aucune certitude d'être aimée. Moi , qui lui suis redevable de la vie , ou du moins de la liberté , je ne puis me résoudre à quitter un camp oisif , & des compagnons envieux & ingrats.... Que dis-je , malheureux ! ces ingrats ne sont-ils pas comme moi , le soutien des droits de ma Patrie ? ne suis-je pas enrôlé comme eux , sous l'étendard de l'honneur & de l'amour de la Patrie ? Criminelles pensées , allez , fuyez loin de moi ! mon devoir est ce que je dois chérir le plus : c'est en s'en rendant esclave que l'on jouit du seul bonheur véritable.

Son ame flotloit ainsi entre son amour pour Gioconda & son attachement à sa Patrie , quand il arriva au camp. S. Clair avoit profité de son absence pour obtenir du Général la permission d'aller le lendemain à la découverte pour s'assurer de la vérité des rapports de Dubois. Celui-ci , tout occupé de sa Gioconda , trouvoit dans son amour des motifs de consolation. Presqu'assuré de la retrouver aux mêmes lieux où il l'avoit déjà vue plusieurs fois , la nuit lui paroissoit trop

longue , & il lui tarδοit de mettre en exécution le projet qu'il avoit conçu , d'employer la violence , s'il le falloit , pour l'attirer dans son camp. Il espéroit trouver dans l'amour de son amante , le pardon de cet excès. D'autres inquiétudes cependant tourmentoient Gioconda. Le refus de son amant à la suivre dans la maison paternelle , & la difficulté de pouvoir jamais s'unir à lui , ne sortoient point de sa pensée. Elle avoit essuyé les plus vifs reproches de la part de son pere sur les longues absences qu'elle s'étoit permises : l'austère vertu du vieillard en étoit grièvement offensée. Dona Pascoli , sa mere , cherchoit à la vérité à essuyer les larmes de Gioconda ; mais les justes reproches du vieillard , & l'expresse défense qu'il lui fit de s'éloigner désormais de la maison paternelle , lui causoient les plus vives douleurs.

Le jeune Pascoli se mit en marche le jour suivant , à la tête de sa troupe. Dans le même tems Dubois & S. Clair s'éloignerent du camp , suivis de quelques soldats. Arrivés au pied de la montagne , les deux Officiers assignerent un poste aux leurs , & marcherent en avant à travers d'épaisses

brouffailles & des sentiers tortueux. Ils s'obstinoient à ne se point rebuter, quand tout-à-coup ils se virent entourés d'un parti Corse. Les yeux de Dubois parcoururent tous les visages, & ne reconnoissent point dans le nombre les traits de Pascoli. Aussitôt il fait feu; mais son plomb ne frappe que les airs, & l'ennemi l'affaille de toutes parts. Si Dubois n'eût prononcé le nom de Pascoli, comme pour l'appeller à son secours, c'en étoit fait de lui; mais à ce nom, les Corfes étonnés suspendent leurs coups, & se contentent de le faire prisonnier, ainsi que S. Clair. Pascoli arrive au même instant. Que vois-je, s'écria-t-il! Dubois! Dubois dans les fers! qu'on lui rende vite la liberté: & il fut obéi. Mais cet autre, quel est-il, ajouta Pascoli? — Mon ami, répliqua Dubois avec une noblesse imposante. Lui & moi ne devons pas nous attendre à trouver ici des meurtriers pendant une trêve que chacun de vous a juré de respecter. Pascoli alloit répondre à ce reproche, lorsque les soldats, qui étoient accourus au bruit du fusil de Dubois, débouchèrent par plusieurs avenues. Les Corfes font sur eux une vigoureuse décharge. Dubois se

jette sur l'épée de Pascoli , & se défend avec un courage dont on a peu d'exemples ; le combat devient terrible : mais les Français , bien inférieurs en nombre , sont forcés de succomber , & les Corfés les emmenent en triomphe au bourg voisin. On n'oubliera point de dire que Pascoli s'étoit chargé de la conduite de Dubois. Chemin faisant il travailloit à dissiper ses allarmes , & parloit en ennemi généreux. S. Clair marchoit tristement ; il ne pouvoit concevoir d'où venoit la liaison de Dubois avec Pascoli , & il avoit l'injustice d'accuser intérieurement son camarade de lâche trahison. Arrivés au bourg , on les sépara , & Pascoli introduisit Dubois dans la maison de son pere. Au moment de leur séparation , Dubois s'étoit tourné vers S. Clair , & lui avoit dit : Garde-toi de me condamner : je suis malheureux , mais non coupable. Le cœur de Dubois battoit avec plus de rapidité à mesure qu'il s'approchoit de la demeure de Gioconda. Il étoit partagé entre la peine de voir ses braves soldats dans les fers , & le plaisir de revoir son aimable & jeune Corse. Pascoli le présente à son pere. La contenance de Dubois n'avoit rien de l'humiliatio

que donne l'esclavage. La noblesse de son extérieur, & son air aimable, plurent infiniment au vieillard, qui lui promit d'adoucir, autant qu'il le pourroit, l'ennui de sa captivité. Il porta la générosité jusqu'à lui faire des excuses de la nécessité où s'étoit vu son fils, de traiter comme ennemi un Guerrier qui lui paroïssoit si digne de son estime; & il ne tarda pas à lui montrer un vif desir de voir ses compatriotes devenir amis des siens. Dona Pascola paroît avec sa famille. Sa surprise, en voyant Dubois, lui ôta l'usage de la parole. Les deux Amans se considérèrent long-tems dans une douce extase. Gioconda rompit le silence la première. Ah ! c'est lui, s'écria-t-elle, en se jettant aux pieds de son pere; c'est lui, c'est cet aimable étranger dont je vous ai long-tems entretenu. Mon pere, pourriez-vous le haïr ? Dubois, vous ne me dites rien. Hier vous refusâtes de m'accompagner ici, & aujourd'hui vous avez suivi mon frere ? (elle ignoroit ce qui s'étoit passé). Que n'ai-je perdu la vie avant d'y arriver, répondit Dubois. Gioconda pâlit à ces mots; & le jeune Pascoli lui fit le récit de ce qui s'étoit passé : les autres s'empresserent de tran-

quilliser Dubois. Son cœur étoit en proie à mille inquiétudes ; & pendant plusieurs jours il évita de se rencontrer tête-à-tête avec Gioconda. Sa profonde tristesse excita la pitié de Dona Pascola ; & ses discours spirituels, & sa fierté, lui gagnèrent l'estime du vieux Pascoli. L'attention de toute cette famille à lui rendre son séjour agréable, & sur-tout la joie que paroissoit éprouver Gioconda à le voir, excitoit sa juste reconnoissance. Il l'entendoit solliciter son frere de donner tous ses soins aux autres prisonniers. Elle n'oublia point de faire donner une sépulture honorable à l'un des Français qui avoit été tué dans la mêlée ; en un mot, tout ce qui pouvoit être agréable à Dubois étoit l'objet des soins de Gioconda. Enfin, la tristesse de Dubois ayant paru s'adoucir un peu, elle profita du premier instant où elle pût le trouver seul : Dubois, lui dit-elle, l'événement qui vous a conduit ici paroît avoir quelque chose de si particulier, que vous auriez dû l'envisager depuis long-tems comme l'ouvrage de la Providence. Pardonnez-moi ce sentiment d'orgueil ; mais je crois que vous ne pouvez être heureux sans unir votre destinée à la mienne. Si je me

rappelle vos anciens sermens , combien ne dois-je pas être surprise de ne pas rencontrer sur votre front toute la sérénité que j'y voudrois voir. A ces mots elle lui tendit la main , & Dubois lui donna la sienne. Pourrois-je donc encore goûter quelque plaisir , lui dit Dubois , accablé d'une sombre tristesse , après avoir conduit dans les fers mes compatriotes & mes amis ? Je suis cause que l'un d'eux a perdu la vie : S. Clair est captif. Eh ! de quel œil doit-il m'envifager ! — Mon ami , la Gloire dépendroit-elle donc du jugement des hommes ! Gioconda , j'ai tout fait pour vous , & cette réflexion ne suffit point à mon repos. Il parut un instant absorbé dans ses pensées , puis tout-à-coup : J'allois pour vous voir , je me rendois à ce lieu charmant , où , pour la première fois je vous vis , & je ne m'attendois guère au piège que me tendoit votre barbare frere. Ces mots , prononcés avec véhémence , pénétrèrent le cœur de la jeune Corse. Vos regrets sont justes , répondit-elle , en versant des larmes , & je veux & je dois être punie de la faute de mon frere , dût-il m'en coûter tout ce qui m'est cher. Le poids de votre douleur

m'accable ; prescrivez-moi tout ce que je dois faire pour vous rendre votre tranquillité.—Cœur tendre & généreux ! votre amour eût fait le bonheur de ma vie , s'il eût pu s'accorder avec mon devoir. Gioconda , auriez-vous le courage de me suivre au camp français ? —Le courage , je l'ai , sans doute ; mais l'amour & la vertu me font un devoir d'en obtenir l'agrément de mon pere. Un secret pressentiment me dit qu'il ne me le refusera pas ; & alors j'accompagnerai par-tout celui qui doit me tenir lieu de pere en devenant mon époux.

Cette espérance , la vertu de Gioconda ranimerent la confiance de Dubois. Il n'oublia rien pour se rendre agréable au vieux Pascoli. L'usage qu'il avoit du monde , & ses connoissances profondes & variées , ne tarderent pas de charmer le vieillard. Dubois eut bientôt connu le caractère de son hôte , & fut respecter jusqu'à ses foiblesses. Il observoit scrupuleusement de ne blesser en rien son orgueil ; il évitoit sur-tout de témoigner la plus légère envie d'attenter à la liberté des Corfes ; il parloit sans cesse d'alliance , & il gagna insensiblement l'amitié de Pascoli. Un

jour qu'ils s'étoient long-tems entretenus seuls dans un jardin, Pascoli dit affectueusement au jeune Français, qu'il commençoit à desirer que sa captivité durât encore long-tems : je vous avoue, Dubois, que notre séparation seroit douloureuse pour moi. L'état qu'a embrassé mon fils me prive de le voir. J'aime la conversation, moi ; & ma femme & ma fille parlent peu. Au milieu des troubles où nous sommes, la Providence a voulu me ménager des agrémens par le commerce doux & paisible que je trouve dans votre société. Vous avez un caractère tel que je l'ai toujours cherché, sans le rencontrer, parmi mes compatriotes. — Et moi, combien ne dois-je pas m'applaudir, d'avoir trouvé dans ces contrées un cœur doué des plus rares qualités. Le vieillard le regarda en souriant, & lui dit : Puisse cet éloge flatteur tomber sur ma fille ! c'est un cœur naïf.... Dubois, elle a beaucoup d'amitié pour vous. — Oserois-je espérer, vénérable Pascoli, que vous ne verriez pas sans courroux notre amitié se changer en amour ? Dubois rougit en disant ces mots ; & le vieillard, en lui serrant la main & s'éloignant, lui dit : Dubois, quand vos

soldats feront nos amis , faites-moi cette question.

Dubois demeura confondu. Son orgueil , & la crainte de se rendre parjure à sa Patrie , l'empêcherent de réitérer cette tentative. Mais Gioconda faisoit de son côté tous ses efforts pour émouvoir la tendresse paternelle. Souvent elle épioit son pere dans les promenades , & sitôt qu'elle l'appercevoit seul , sans lui donner le tems de la réflexion , elle alloit se jeter aux pieds du vieillard , embrassoit ses genoux , les arrosoit de ses larmes. O ! mon pere , lui disoit-elle , qu'à votre place je bénirois le sort qui m'auroit donné le pouvoir de faire d'un seul mot le bonheur de la fille la plus tendre , la plus respectueuse , & celui d'un jeune Héros qui n'a point d'égal sur la terre. Pascoli rassembloit toutes ses forces pour résister aux instances de sa fille ; il la remettait sans cesse au tems où les Corfes & les Français seroient unis par la paix. Depuis quelque tems il affectoit même qu'il y eût plus de circonspection entre Dubois & sa fille.

Pendant ce tems le jeune Pascoli acquit tant de renommée parmi les Corfes , qu'il étoit pour

ainsi dire indépendant. Il venoit de tems en tems chez son pere , pour converser avec Dubois , dont la conversation l'instruisoit toujours. Mais il voyoit Dubois triste & rêveur , & il en étoit affligé. Il crut que quelques entretiens avec S. Clair pourroient le distraire , & forma la résolution de les leur ménager. Un jour que Dubois & Gioconda prenoient le frais dans un jardin , Pascoli parut suivi d'un étranger : c'étoit S. Clair. Quoi ! mon ami ! s'écria Dubois en se jettant au col de S. Clair , est-il bien vrai que c'est vous que je revois ? Mais quelle pâleur affreuse couvre votre visage ? — Je crois bien que la pâleur d'un prisonnier a quelque chose d'effrayant pour vous qui ne l'êtes point. Il y avoit déjà quelques jours que le jeune Pascoli avoit inconsidérément raconté à S. Clair toute l'histoire de Dubois : & c'est sur ce récit qu'il avoit fondé un reproche aussi sanglant. Dubois en ressentit vivement toute l'amertume , & dès-lors il résolut d'abandonner pour jamais le séjour qui l'avoit causé. Il se flattoit que son retour au camp effaceroit tout ce que sa conduite paroïssoit avoir de répréhensible. S. Clair étoit occupé de

sentimens bien différens. Gioconda possédoit des charmes puissans , & S. Clair avoit trop peu de délicatesse pour combattre l'impression qu'ils firent sur lui. Il osa même la dévoiler dès cette première entrevue , en couvrant la noirceur de son projet du voile de la reconnoissance. Mais quand il apperçut la froideur de Gioconda dans les réponses qu'elle lui faisoit , il employa les armes de la perfidie , qu'il étoit accoutumé de faire valoir avec tant d'adresse. Il ne lui fut pas difficile de s'appercevoir que la jeune Corse étoit passionnée pour Dubois ; & dans la vue de gagner sa confiance , il affecta d'en paroître l'ami le plus dévoué.

Les Français irrités de leur premier désavantage , accusent les Corfes d'avoir rompu la trêve , & reprennent les armes. Un seul soldat , qui s'étoit échappé du détachement de Dubois , avoit rendu compte de tout ce qui s'étoit passé , mais de manière que le Général & tous les Officiers se croyoient fondés à avoir des soupçons sur la conduite du jeune Capitaine. Ils prirent aussitôt les armes. Le jeune Pascoli , instruit de leur mouvement , se mit en défense de son côté , & pro-

fira de cette circonstance pour éloigner Dubois de la maison de son pere. Le vieux Pascoli communiqua ce projet à son épouse ; & celle-ci ne tarda pas à en instruire sa fille. Gioconda pénétrée de douleur , cherche à rencontrer Dubois. Mon ami , lui dit-elle , en versant un torrent de larmes , on veut nous séparer ! Si nous ne trouvons un moyen pour parer le coup qui nous menace , demain vous serez peut-être détenu dans un affreux cachot ; & sans doute je ne vous reverrai jamais. Dubois fit tous ses efforts pour conserver un instant de sang froid. Rassurez-vous , Gioconda , je ne désespere pas d'échapper à cette affreuse destinée. L'amour nous ménagera une issue ; & si vous m'aimez autant que je vous aimerai toute ma vie , vous ne vous séparerez point de l'infortuné Dubois. Partons ; venez habiter au milieu d'une société d'amis , qui se croiront heureux de vous voir & de vous entendre. Gioconda se tut , & jetta sur lui un regard mêlé d'amour & de tristesse. J'entends votre silence , Gioconda ; je n'ai point encore gagné votre confiance ; mais quels sermens exigez-vous de moi ? A ces mots la tendre Gioconda

laissa encore couler quelques larmes. S. Clair parut au moment de cette scene attendrissante. Dubois prend la parole , & lui dit : Vous m'avez assuré que je n'avois point d'amis plus sincere que vous : je me plais à le croire ; mais voici le moment de m'en donner la preuve. S. Clair cacha de son mieux la noirceur de son ame sous le voile de la sincere amitié , & jura qu'il n'avoit d'autres desirs que de le servir. Dubois lui avoua qu'il étoit disposé à prendre la fuite avec Gioconda , & de gagner , par des chemins de traverse , le camp des Français : il invite S. Clair à suivre son exemple. Celui-ci , loin de combattre un tel avis , effet du délire où l'amour avoit jetté Dubois , l'applaudit & paroît disposé à le seconder. Ils projettent toutes les mesures à prendre , & conviennent de l'heure qui doit ravir Gioconda à la tendresse de sa vertueuse famille.

Gioconda , durant le reste de la journée , n'osa lever les yeux sur ses parens ; tantôt elle faisoit la main de sa mere & la baisoit avec effusion ; tantôt elle pouffoit de profonds & lugubres soupirs , que Dona Pascola attribuoit à la

douleur qu'alloit éprouver sa fille au moment qu'on la sépareroit de Dubois.

A peine le lever de la lune eut répandu quelque clarté sur les montagnes , que Dubois & S. Clair donnerent à Gioconda le signal de leur fuite. C'est alors que cette foible , mais vertueuse enfant , sentit la douleur & les remords déchirer son ame. Il auroit fallu la voir se précipiter dans les bras de sa mere , embrasser ses genoux , cacher son visage dans ses vêtemens , aller & venir ; aucune de ses démarches ne paroissoit décidée. Ses regards annoncent l'effroi ; & elle ne répond que par des sanglots aux questions qu'on lui fait. Dubois n'étoit pas moins agité. Au moment où il va arracher Gioconda aux bras maternels : Je vais donc aussi me rendre parjure envers mes amis , mes bienfaiteurs !

Cependant le traître S. Clair , qui nourrissoit dans son cœur l'exécution d'un projet abominable , les sollicite & les presse de partir. Partons , leur dit-il , fiez - vous à mon courage ; & en disant ces mots , il les saisit l'un & l'autre par le bras , & les entraîne hors de la maison du vertueux Pascoli.

Semblable à une victime que l'on va immoler , Gioconda fuit en tremblant les pas de nos deux Guerriers. Elle détourne la vue & répand un torrent de larmes en s'éloignant de la maison paternelle ; puis levant les yeux au ciel , elle lui demande de détourner tous les maux de dessus leur demeure. Grand Dieu ! bénissez mes parens , & ne punissez que moi : je suis seule coupable.

Agitée par un trouble mortel ; pâle & défaillante , elle marchoit au hasard , comme si elle parcouroit une contrée étrangere. Après avoir long-tems erré , Dubois s'écrie tout-à-coup : J'apperçois une lumiere au pied de cette montagne. Peut-être trouverons-nous là quelques-uns de nos Compatriotes. S. Clair sort de son abattement , cherche à les devancer , & se flatte en secret de pouvoir exécuter le dessein qu'il a conçu. Il précipite ses pas vers la lumiere , & se fait connoître à la premiere sentinelle ; il pénètre jusqu'à l'Officier qui commande , & lui dit , que l'auteur de sa captivité , & du malheur des Français , se promene non loin de là avec une jeune Corse. Sur ce discours, tous s'empres-

ferent d'aller saisir le coupable Français , le traître , le délateur : en effet , ils arrivent près de Dubois & l'enveloppent de toutes parts : on l'arrête , & on le sépare inhumainement de sa belle Maîtresse. Gioconda , pénétrée d'effroi , se livre à la plus vive douleur , elle s'attache à Dubois , se jette aux pieds de ses persécuteurs , & répand un torrent de larmes , en protestant de l'innocence de son Amant ; mais c'est en vain. On entraîne Dubois ; & sur l'avis que S. Clair avoit donné à l'Officier , Gioconda fut conduite chez le Curé du prochain village.

S. Clair s'empressa de se rendre au camp pour achever la perte de Dubois. A son abord imprévu , le Général témoigna le plus vif empressement d'être informé de toutes les circonstances de cet événement , auquel chaque particularité donnoit une nouvelle importance. Il arrête que dès le lendemain un conseil de guerre prononceroit sur le crime dont S. Clair accusoit Dubois. Son infâme accusateur sortit de la tente du Général comblé d'éloges sur sa fidélité , & avec l'espoir flatteur de remplacer incessamment Dubois dans son grade. Croiroit-on que cette nuit

même, qu'il auroit dû passer dans le tourment du remords ; cette nuit, où il ne devoit être environné que de l'ombre d'un homme déjà trop à plaindre par son propre malheur, il conserva assez de sang-froid pour méditer de nouveaux forfaits. Il se rend à la demeure du Curé, chez lequel l'arrivée de Gioconda avoit fait une étonnante sensation. Tout, en elle, avoit fixé l'attention de ses hôtes. Gioconda avoit une taille avantageuse ; elle étoit belle ; rien de plus gracieux que son premier abord ; ajoutez à cela sa jeunesse, son affaîssement lui gagnèrent à l'instant l'affection du Pasteur déjà avancé en âge, & celle de sa mere, courbée sous le poids des ans, & compatissante, comme son fils, au sort des infortunés. L'impudent S. Clair ne redoute rien. Il se fait introduire dans l'asyle de la paix & de l'innocence, il ose soutenir la présence d'un Prêtre vertueux, & offrir des soins criminels à la jeune Corse. Qu'avez-vous fait de Dubois, lui dit-elle, sitôt qu'elle l'apperçut, avec une fermeté bien capable d'ébranler tout autre qu'un traître ? L'esprit perfide de S. Clair fournit des réponses à toutes ses questions ; il affecte les

dehors d'un tendre intérêt , & dit : Le Général ; mécontent de sa conduite , le soupçonne de trahison. A ce mot elle tombe au pied de S. Clair ; le conjure de voler au secours de son ami , & de venir la tirer de l'incertitude affreuse où sa nouvelle l'a plongée. Il étoit trop intéressé lui-même à savoir l'issue de son infâme trame , pour rester plus long - tems auprès de Gioconda. Il part ; il va rejoindre le camp , & apprend que Dubois vient d'être condamné à mort pour avoir sacrifié tous les Soldats de son détachement , & pour avoir dissimulé les véritables circonstances qui avoient donné lieu à sa défaite. Sa liaison reconnue avec les ennemis , tout servit à le faire condamner avec la dernière rigueur.

Dubois reçut la nouvelle de son arrêt avec la douleur d'une ame sensible , qui a entraîné dans le précipice une jeune personne , que sa candeur & sa beauté lui avoient rendue chère , & avec la sérénité d'une conscience sans reproche. La destinée de Gioconda occupoit seule ses derniers momens. Son grand cœur ne pouvoit s'ouvrir aux noirs soupçons que méritoit le traître S. Clair : il l'aimera , se disoit-il ; je vais la recommander

à son zele & à son amitié : il fera plus généreux que moi ; peut-être la remettra-t-il dans les bras d'une tendre mere , qui pleure la perte de sa fille. Il adresse à son Amante une lettre , dans laquelle il atteste la pureté de ses sentimens pour elle ; il lui donne le conseil de se confier à son ami , & de lui donner sa main , si elle n'espere rien de la clémence de son pere. S. Clair fut lui-même le porteur de cette lettre. Qu'on se représente Gioconda à ce moment terrible ; Gioconda , à qui la réflexion avoit permis de reconnoître un fourbe dans l'ami de Dubois. Elle ne met plus de bornes à son désespoir ; elle lance des regards foudroyans sur l'ennemi de sa vertu , l'accuse hautement de trahison. Ni les représentations du vénérable Pasteur , ni les prieres de sa mere ne peuvent l'appaiser. Elle ne veut rien écouter ; elle ne voit que le danger où est son Amant. Sors de ma présence , monstre qu'ont vomí les enfers , s'écrie - t - elle ; commence à frémir de ton odieux message , & va , si tu le peux , te soustraire aux justes châtimens dûs à ton crime. S. Clair n'ose répliquer. Il lui tarde

d'être de retour au camp , pour se voir élever au grade de Dubois , qu'il avoit long-tems ambitionné.

Gioconda rappelle toutes ses forces ; elle ne voit point le désordre qui regne dans sa parure ; elle se contente de prendre une magnifique ceinture qu'elle avoit coutume de porter à la chasse ; elle en ceint sa taille svelte & majestueuse ; elle se couvre la tête d'un chapeau orné de plumes de différentes couleurs , laisse flottante sa superbe chevelure ; & , dans cet état , précipite ses pas vers le camp français. Elle annonce son arrivée par des cris perçans & douloureux : tous les yeux sont fixés sur elle ; elle excite l'effroi & la curiosité dans l'esprit du Soldat , & dans celui de l'Officier. Elle pénètre à la tente du Général ; elle se jette à ses pieds ; & levant la tête avec une noble fierté : Vaillant Chef d'une Nation brave & généreuse , vois si tu veux te signaler aujourd'hui par une injustice criminelle , ou si tu veux conserver la dignité de ton caractère , en révoquant l'arrêt de mort que tu as prononcé contre un innocent. Si je ne peux te

fléchir , voilà mon sein , frappe , je suis seule criminelle , je dois être seule immolée. Je ne viens point vous offrir des méchans à punir : le Ciel fera châtier le vrai coupable , qui est indigne de respirer sous cette voûte céleste qui m'éclaire. Dubois n'a pas cessé un seul instant d'être fidèle à son Roi & à sa Patrie ; ma présence , ici , atteste sa fidélité ; oui , c'est parce qu'il a cherché à fuir d'avec les miens , pour vivre parmi vous ; ainsi son devoir lui en prescrivait la loi , que j'ai brisé les liens les plus sacrés , que j'ai abandonné la maison paternelle sur la foi des promesses que les Français me donneroient un asyle honorable , qu'ils accéléreroient l'instant où je serois revêtue du nom de son épouse. S'il vous reste quelque doute sur la vérité de ce que je viens de vous révéler , allez , franchissez ces montagnes , pénétrez jusqu'à la demeure des auteurs de mes jours ; interrogez mon frere , & vous apprendrez de lui si Dubois est un lâche ou un traître ; vous saurez s'il a de la valeur , & s'il fait combattre ; & vous osez l'outrager ! vous avez pu condamner un

jeune & brave Militaire , que , fans doute ; un jour vous auriez compté au nombre de vos Héros.

La démarche courageuse de Gioconda , avoit répandu sur toute sa personne , je ne fais quoi de grand & de touchant , qui la rendoit cent fois plus belle encore. Tant d'attraits réunis , sa décence , sa candeur , la fermeté de son discours , tout avoit captivé l'attention & le cœur du Général , dont elle reçut l'accueil le plus favorable.

Elle eut à peine achevé de parler , qu'il donna ordre de suspendre l'arrêt. Le grand nombre d'Officiers que la présence de Gioconda avoit ramassés , étoient demeurés immobiles de surprise & d'admiration. Il ne s'en trouva pas un , qui , dans ce moment , ne desirât en secret d'être à la place de Dubois. Cependant cette étrange aventure avoit rapidement passé de bouche en bouche. S. Clair s'occupoit de son nouvel état ; il s'amusoit à inventer d'autres noirceurs pour se rendre maître de la belle Corse , lorsqu'il apprit qu'elle étoit dans le camp. Cette nou-

velle est un coup de foudre. Il ignore encore ce qui s'est passé ; il se flatte d'arriver à tems pour prévenir la catastrophe. Il se présente à cette nombreuse assemblée. Gioconda , en l'apercevant , jette un cri qui annonce & qui décele le coupable. S. Clair pâlit comme un criminel auquel il ne reste plus de ressource dans la calomnie. Les regards pénétrants du Général ont tout apperçu ; il le fait arrêter ; & la sensible Gioconda acheve de le dévoiler par ces mots , prononcés avec effroi : Ah ! par pitié laissez-lui la vie ! —Rassurez - vous , belle & vertueuse fille , lui dit affectueusement le Général : vous avez droit de tout attendre de notre admiration & de notre équité. Les momens sont précieux ; n'en perdons aucuns : je veux vous accompagner : vous allez faire tomber vous-même les fers de Dubois , & rendre la liberté & la vie à votre Amant.

Dubois croit qu'un songe enchanteur s'est emparé de tous ses sens , lorsqu'il voit entrer dans sa prison son Général & sa Maîtresse. Soyez libre , lui dit-il ; c'est à cette Beauté que vous

devez votre salut ; S. Clair recevra le prix qu'a mérité sa trahison. Ciel ! qu'ai-je entendu ? S. Clair ! mon ami m'auroit trahi ! Ah ! divine Gioconda , mon sort est donc de vous devoir toujours la vie ? Mais l'excès de ma joie & de mon bonheur me ravissent le peu de forces qui me restent. Gioconda lui prend les mains , les arrose de larmes ; elle s'empresse , par les plus tendres soins , de le rappeler à la lumière. La destinée de S. Clair occupoit actuellement nos deux Amans. Je n'ose point vous demander sa grâce , en s'adressant au Général ; mais j'implore votre pitié. Le Général répond à la jeune Corse , qu'il est de l'intérêt de l'humanité même , que les fourbes & les méchans fussent punis ; qu'au reste , l'aveu de Dubois fixeroit la nature de sa punition. Dubois répondit avec une noble franchise à toutes les questions qui lui furent faites , & finit en représentant qu'une passion aveugle pouvoit avoir égaré le malheureux S. Clair , & que le tems le rameneroit à la vertu.

Cependant quel étoit le désespoir du vieux Pascoli & de sa femme , lorsqu'ils se voyoient

abandonnés par leur fille, la seule compagne de sa mere. Elle court, éplorée, vers le lieu qu'habite son fils; elle demande vengeance; elle lui demande sa fille. Le jeune Pascoli, à la vue du désespoir de sa mere, & du soupçon qui s'élève dans son esprit, que Dubois pouvoit être l'auteur d'une action si noire, prend ses armes; & avec une voix & un regard menaçans, il assemble ses plus braves Corfes, & leur fait jurer de venger cet outrage. Déjà ils sont en chemin. Epars dans les montagnes, ils croient appercevoir de loin un Ecclésiastique, accompagné de plusieurs Corfes, qui marchaient à pas précipités. On les aborde. Où allez-vous? — Je vais, répond le vénérable Curé, à la demeure du Chef de ce petit Canton. J'apporte au vieux Pascoli une lettre du Général français, qui lui annonce que sa fille est dans son camp; qu'elle vient de garantir d'une mort honteuse le plus vaillant de ses Officiers; que Dubois demande sa main; que toutes les voix se réunissent pour l'élever à un grade supérieur; que sa fille, digne de l'amour de ses parens, en partagera toute la gloire, & fera à leurs yeux un bienfait

signalé de la part des Corfes. Le jeune Pascoli , à ce récit , sentit sa fureur faire place à la surprise & au plaisir de rétablir le calme dans l'esprit de sa mere ; mais sa propre haine contre les Français ne lui permettoit pas de penser que son pere se laissât fléchir. Cependant il retourne sur ses pas. On introduit le Curé , qui s'acquitte de son message avec le zele d'un Pasteur rempli de sagesse & d'humanité. On a déjà dit que le vieux Pascoli avoit un attachement secret pour les Français , & que celui qu'il avoit pour son pays l'empêchoit seul de se lier avec eux. On fait combien Dubois avoit charmé la solitude du vieillard , & combien il lui étoit attaché. La présence du bon Curé , la lettre flatteuse du Général , la vertu & le courage de sa fille ; plus que tout cela , les vives prieres d'une tendre mere , qui préféreroit à son bonheur celui de sa fille , tout lui arrache l'aveu qu'on exigeoit de lui. Allez , dit le vieillard , portez-lui , avec l'affurance de son pardon , ma bénédiction paternelle. Et vous , ô ma fidèle Compagne , suivez ce bienfaisant Pasteur ; allez jouir de la satisfaction d'embrasser votre fille ; dites-lui que ,

si sa vertu & sa beauté lui donnent quelques droits sur nos ennemis , elle se souvienne alors que son vieux pere est ami de la paix , & que loin de les haïr , il voudroit emporter dans la tombe l'amitié des Français.



NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME III, N^o. XII.

AVERTURES

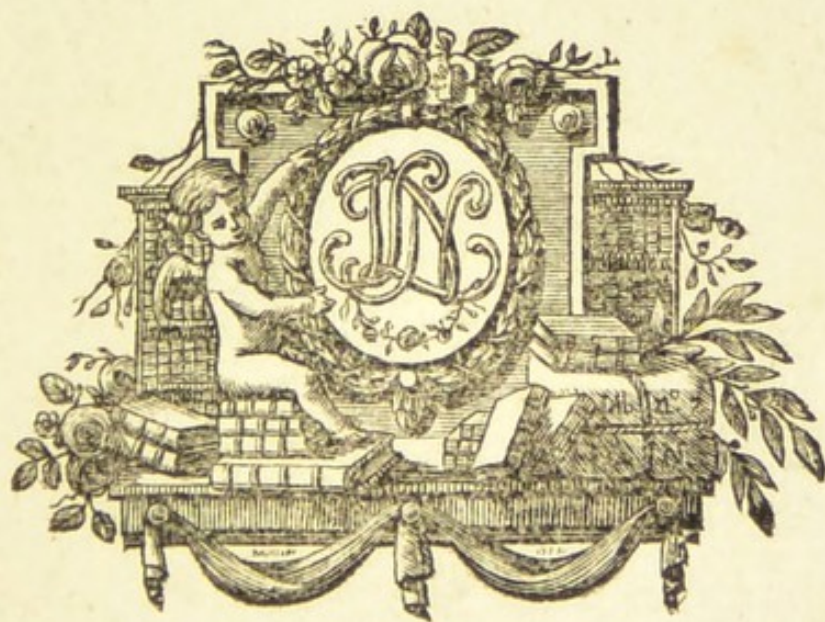
TO COME

NOUVELLES

PAR M. DE LA FAYETTE

PARIS, 1789

LES
AVENTURES
DU COMTE
DE RIVIERE,
NOUVELLE FRANÇAISE.

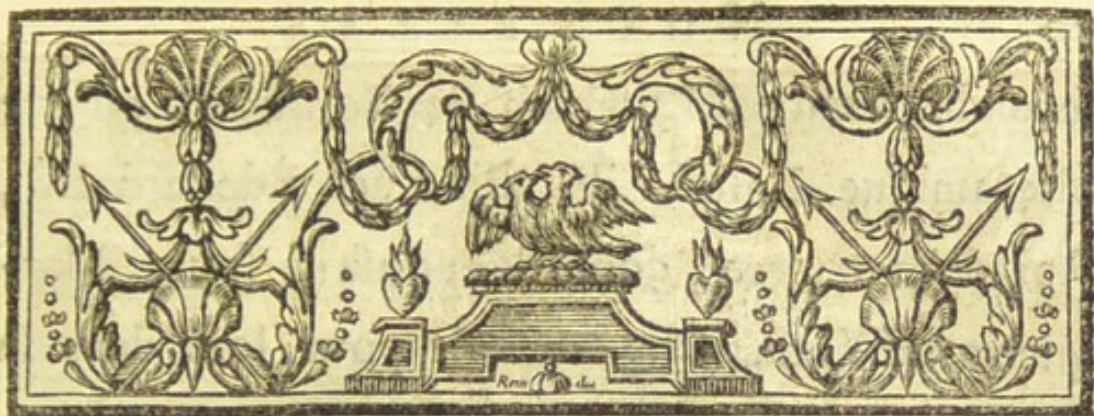


A PARIS,

Chez { NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,
 { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIII.





LES
AVENTURES
DU COMTE
DE RIVIERE.

CHARLES le Guerrier, ou le Téméraire, étoit le plus puissant Prince de son tems ; grand par l'étendue de ses États & par ses richesses, chéri de ses Alliés , redouté de ses Ennemis , il étoit issu du plus beau sang de l'univers , puisqu'il tiroit son origine de l'auguste Maison de France. Sa Cour étoit le centre de la galanterie , & en même tems servoit d'asile à tous les malheureux : il étoit même ordinaire d'y voir des Rois détrônés ou persécutés. Charles étoit jeune encore, lorsqu'il se maria pour la troisième fois. Il n'avoit eu de sa

seconde femme , Élisabeth de Bourbon , qu'une fille unique. Ensuite il s'allia avec Édouard IV , Roi d'Angleterre , dont il épousa la sœur , Marguerite d'Yorc. Elle entra pour lors dans sa dix - septième année , & n'avoit pas deux ans révolus plus que sa belle-fille. Rien n'égalait la beauté de ces deux Princesses. Marguerite étoit blonde ; son visage avoit une fraîcheur & un agrément qui lui donnoit un éclat extraordinaire. La Princesse de Bourgogne avoit un teint semblable , avec de grands yeux noirs , si passionnés & si tendres , qu'ils portoient l'amour dans les cœurs , & les attiroient par leurs regards. Les hommes qu'elle envisageoit , étoient pour l'ordinaire assujettis à une servitude éternelle. Jamais on ne vit un mélange plus achevé de tout ce qui compose les charmes , & ce n'étoit qu'en elle seule qu'on voyoit la jeunesse & la majesté réunie , se prêter des agrémens enchanteurs. Son esprit répondoit en tout à son extérieur ; il étoit doux , pénétrant , cultivé par une excellente éducation ; son courage étoit au-dessus de ce qu'en raconte l'histoire , & ce fut aussi son unique ressource dans tous les malheurs qui assaillirent le cours de sa vie.

Dès ses premières années elle dut entendre parler d'amour. Comme elle étoit le parti le plus considérable de la Chrétienté , tous les Potentats du monde la recherchèrent en mariage. Plusieurs Souverains envoyèrent leurs fils pour être élevés à la Cour du Duc son pere , & avant que la Princesse eût atteint sa douzième année, beaucoup de Princes soupiroient pour elle , chacun prétendant à l'honneur d'être choisi par Charles, pour être l'époux d'une si belle Princesse.

Entre ceux-là , on vit au premier rang le Duc de Berri, frere de Louis XI, & l'Archiduc Maximilien d'Autriche , fils de l'Empereur Frédéric. Ensuite paroissoient les Ducs de Savoie, Frédéric de Naples , & le Prince de Clèves. Le Duc de Bourgogne , par une politique qui lui réussissoit , la faisoit espérer à tous ces prétendans , & ne l'accordoit à aucun. La Princesse , soumise à la volonté de son pere , avoit la douleur de se voir l'objet éternel de la galanterie de ces Princes. Son honneur en souffroit infiniment ; mais quel remède y apporter , puisque c'étoit la volonté de son pere ? Sa plus grande consolation étoit dans la liberté de s'en plaindre à la Duchesse sa belle-mere ,

qui l'aimoit d'une amitié si tendre, qu'elle eût été au désespoir de mettre au jour des enfans mâles, qui eussent ôté à la Princesse une si belle succession.

Tous les Grands de la Cour de Bourgogne étoient autant attachés par affection que par devoir à ces deux Princeses, & l'union qui régnoit entre elles, rendoit ces sentimens encore plus forts. Hugonet & Imbercourt leur étoient principalement dévoués, aussi bien que Ravestein, Comines, le Maréchal & le Batard de Bourgogne. Louis de Bourbon, Evêque de Liege, qu'un intérêt plus particulier attachoit, étoit consumé d'une passion si forte & si secrete pour la Duchesse, que, n'osant la découvrir, il la cachoit sous un silence d'autant plus cruel, que jusques-là il ne s'étoit pas trop contraint dans les autres circonstances de sa vie. Il avoit tellement abandonné son cœur à ses inclinations galantes, qu'il avoit été plus d'une fois sur le point d'être déposé de son Siége. Il demeuroit pour l'ordinaire à la Cour de Charles, qui étoit son beau-frere & son cousin germain.

Le Duc de Bourgogne avoit une inclination singulière pour tout ce qui portoit le nom de Bourbon, & sur-tout pour les enfans d'Agnès de

Bourgogne , sœur de son pere. Cette Princeſſe , après la mort de son mari , s'étoit retirée auprès de Philippe le Bon : elle avoit eu onze enfans de son mariage avec le Duc de Bourbon. Charles avoit épouſé ſa fille aînée , dont il avoit eu la Princeſſe de Bourgogne ; & Marie , la dernière de tous ſes enfans , étoit venue au monde la même année que Marie de Bourgogne ſa niece. Elles avoient été nourries enſemble ; les mêmes perſonnes avoient été chargées du ſoin de les élever & de les inſtruire. Leur bon naturel , joint à une éducation ſoignée, les avoit liées de la plus forte amitié. Cependant elles étoient ſéparées depuis plus d'un an. La Duchefſe de Bourbon étoit paſſée en France pour revoir les Princes ſes fils , & depuis ce tems-là elle y avoit été retenue par une longue maladie.

Le Duc de Bourgogne venoit de conclure le mariage de Marie de Bourbon avec Adolphe , fils unique du Duc de Gueldres : c'étoit un Prince cruel , ambitieux , vain , ſans honneur & ſans foi. Son pere , qui voyoit avec chagrin le peu de fruit qu'avoit produit la peine & les ſoins qu'il s'étoit donnés pour changer un naturel ſi ſauvage ,

crut que le dernier moyen pour le corriger ou pour l'adoucir , étoit de l'unir à une Princeſſe auſſi accomplie qu'il étoit vicieux : dans ce deſſein , il fit demander la Princeſſe de Bourbon.

La beauté ſembloit alors héréditaire dans toutes les Maisons Souveraines. L'Europe étoit remplie de toutes ces fameuſes Princeſſes qui ont fait l'admiration de ce ſiècle remarquable. L'Eſpagne triomphoit par la Reine & la petite Princeſſe de Caſtille ; le Portugal adoroit les vertus & les charmes de ſon Infante , qui ont fait les deſirs inutiles de tant de Rois ; la cruelle Reine d'Arragon étoit même auſſi belle que méchante ; la Reine d'Angleterre réunifſoit toutes les perfections ; la jeune Louiſe de Savoie faiſoit déjà parler de ſes agrémens ; & la Reine de France ne le cédoit à aucune d'elles. Le Roi Louis XI, ſon époux , avoit trois filles naturelles , que rien ne pouvoit égaler en beauté , en eſprit , en vertu ; & généralement toutes les Princeſſes de la Maifon de Bourbon étoient parfaitement belles. Entre toutes celles-là , Marie , deſtinée au Prince Adolphe , méritoit d'être ſur-tout diſtinguée ; les agrémens de ſon eſprit égaloient ceux de ſa beauté. Ajoutez à

cela qu'elle étoit d'une gaieté, d'une humeur charmantes.

Louis XI approuva son mariage avec le Prince de Gueldres, & la renvoya en Bourgogne avec la Duchesse sa mere. Charles, son cousin, Comte d'Angoulême, eut ordre du Roi de l'accompagner pour porter son consentement : il fut suivi de toute la jeunesse de la Cour, qui vouloit se signaler aux Courses de Bague, aux Tournois, & à toutes les Fêtes qu'on alloit donner à la Cour de Bourgogne.

Ces fatales noces furent la source de tous les malheurs dont on va lire l'histoire, & le cruel Amour lança son venin funeste dans tous les cœurs disposés à le recevoir.

Un jeune ambitieux s'étoit mis au nombre de ceux qui se présentoient pour épouser la Princesse de Bourgogne. Fier de sa qualité de beau-frere du Roi d'Angleterre; excité d'ailleurs par un mérite reconnu, qui lui donnoit l'approbation universelle, & comptant moins sur les avantages qu'il avoit reçus de la nature, que sur ses qualités morales, quoiqu'il fût le plus beau & le mieux fait des Princes de son tems. C'étoit le fameux Comte de

Riviere. Quand la Princeſſe de Bourgogne le vit pour la première fois, elle le trouva il eſt vrai d'une beauté preſque égale à la ſienne ; mais cette vue ne fit ſur elle aucune de ces impreſſions qui conduiſent à la tendreſſe. Le Comte, de ſon côté, ne fut point touché de l'éclat de cette Princeſſe, & fit des reproches à ſon cœur de le ſeconder ſi mal dans ſes deſſeins ambitieux : il étoit obligé de faire des efforts ſur lui-même, pour aimer ce qu'il admiroit. Quand la jeune Princeſſe de Bourbon arriva à la Cour, dans le deſſein d'y conclure ſon mariage, elle acquit par quelques regards ce cœur ſuperbe, qui réſiſtoit à la première beauté de l'univers. La vivacité de ſes yeux alluma les feux de l'amour dans l'ame du Comte de Riviere, & il l'aima dès ce moment, par ce penchant invincible qui nous porte à un objet plutôt qu'à un autre. La jeune Princeſſe de Bourbon, de ſon côté, trouva le Prince tel qu'il étoit, c'eſt-à-dire le plus aimable de tous les hommes. Malgré ſa vertu, elle ſoupira en ſecret, & ſe plaignit au Ciel de ce que le Prince de Gueldres n'étoit pas fait comme le Comte de Riviere, ou de ce que le Comte de Riviere n'étoit pas à la place

du Prince de Gueldres. Adolphe avoit à peu près les mêmes sentimens. Son cœur barbare étoit assujetti aux charmes de la Princesse de Bourgogne, & ne regardant qu'avec répugnance la femme qu'on lui destinoit, le lien où il étoit prêt de s'engager lui sembloit insupportable & odieux. D'un autre côté, le Duc de Bourgogne qui croyoit avoir usé sa sensibilité, par la possession des trois plus belles femmes de la terre, regardoit l'amour comme une passion éteinte dans son cœur; il tournoit ses mouvemens du côté de l'ambition, & desiroit avec une ardeur qu'on ne peut exprimer, l'auguste titre de Roi. La vue de la Princesse de Bourbon lui fit avoir d'autres pensées, & il comprit trop, en la revoyant, combien alloit être grande la félicité de l'indigne Adolphe. L'asile qu'il donnoit alors à cette Princesse, n'étoit pas une raison assez forte pour lui faire surmonter ces commencemens d'amour. Il espéra pouvoir changer en galanterie, ce que l'on pourroit y voir de plus irrégulier; peut-être même que la nouveauté de ses sentimens en fit tout le goût. Ce qui devoit l'éloigner d'un attachement si peu ordinaire, ne fit qu'irriter sa passion: il lui auroit été impossible d'y mettre

un frein , si la Princeſſe n'en eût modéré les mouvemens. Sa vertu , en effet , étoit difficile à apprivoiſer ſur de certaines matières , & elle avoit un aſcendant ſi fort ſur l'eſprit du Duc , qu'elle le réduiſoit en toute rencontre à la ſoumiſſion de ſes devoirs. Si toutes ces paſſions mal aſſorties ſemblent préparer à des événemens ſurprenans , l'origine funeſte en fut ſeule dans le cœur du Comte d'Angoulême & dans celui de la malheureuſe Princeſſe de Bourgogne. La fortune avoit beſoin de leurs cœurs , pour faire naître des malheurs , qu'on ne fauroit apprendre ſans les déplorer.

Le Comte d'Angoulême étoit moins beau que le Comte de Riviere ; mais il avoit un air plus haut & plus majeſtueux que lui : il étoit grand , de belle taille , le viſage agréable : il avoit un feu dans les yeux , & une nobleſſe répandue dans toute ſa perſonne , qui faiſoit aiſément connoître celle du ſang dont il étoit formé : il avoit de l'honneur , du courage , de l'eſprit , de la probité : c'étoit un Prince auſſi accompli qu'il y en ait eu jamais au monde. Il étoit Cadet de la Maiſon d'Orléans , & ſa fortune étoit ſi médiocre , qu'il

n'osoit espérer que le Duc de Bourgogne pût jamais jetter les yeux sur lui pour en faire son gendre. Il savoit aussi que sa destinée l'affujettissoit à la bizarrerie de Louis XI, qui disposeroit de sa main ; mais malgré toutes ces raisons , son ascendant fut le plus fort , & lui fit porter ses vœux & ses espérances vers la Princesse de Bourgogne. Cette Princesse ne fut point insensible aux qualités du Comte d'Angoulême , & l'avoua à la Duchesse sa belle-mère , qui fut la première à l'entretenir de ce Prince. Le mariage d'Adolphe & de la Princesse de Bourbon se célébra pourtant ; & dans la confusion d'une fête si galante & si tumultueuse , tous les amans découvrirent leurs sentimens aux personnes qui les avoient fait naître. Pourquoi me pressez-vous , disoit un jour la Princesse de Bourgogne à la Duchesse ? Que ferez-vous du secret du Comte d'Angoulême , quand je l'aurai fait passer jusqu'à vous ? Il est vrai , il m'a dit qu'il m'aimoit , & je me sens embarrassée depuis cet aveu. Que peut-il espérer de moi autre chose que de la pitié ? Hélas ! quand je tourne les yeux sur tous ceux à qui le Duc mon pere permet d'espérer , je frémis , & après des considérations

secrètes , je crains bien de n'être jamais au plus aimable , au feul enfin , Madame , que je trouve digne de moi. Je ne fuis point de votre avis , lui répartit la Duchefle. Le Duc aime paflionnément la Maifon de France , quoiqu'il en haïffe le Roi : il eftime & chérit la perfonne du Comte d'Angoulême. Que favons-nous, après tout, fi , pour faire dépit à Louis XI , & par un caprice heureux , il ne pourroit pas vous le donner pour époux , & fe piquer de vouloir faire de lui un Souverain ? Ne me flattez point d'une idée fi dangereufe , repliqua la Princeffe , elle me meneroit trop loin, je fens que je ne fuis pas née pour être heureufe ; une inclination violente donne tous mes defirs au Comte d'Angoulême ; je fens une fatalité qui me bornera toujours à ces inutiles defirs. La Princeffe fentit fes yeux fe mouiller de larmes , en achevant ces paroles ; & fes premiers pleurs furent donnés au preffentiment cruel qui devoit la rendre un jour fi malheureufe.

La magnificence des noces de la Princeffe de Bourbon dura un mois entier ; les jeunes Chevaliers François fe signalèrent aux Tournois & à toutes les Courfes qui fe firent ; le Capital de Buc
&

& Chatillon y parurent souvent, ainsi que le Comte de Dammartin & le Bâtard de Bourbon. Mais, entre tous, le Comte d'Angoulême fit convenir, que jamais Prince n'avoit été ni plus galant, ni plus adroit. Ce fut à ces belles Courses, qu'il fit paroître pour la première fois cette célèbre Salamandre, si connue depuis en France; il la fit représenter sur son écu, avec ces mots : JE M'EN NOURRIS. On en parloit un soir chez la Duchesse, qui, s'apercevant combien on étoit curieux d'expliquer cette devise, & que cela faisoit de la peine au Comte, détourna la conversation, aidée par le Comte de Riviere, qui s'étoit lié d'amitié avec M. d'Angoulême. Cependant la Princesse de Gueldres revenoit toujours à la charge, & ne cessoit de le tourmenter avec son enjouement ordinaire : Comte, lui disoit-elle, depuis quand de l'amour? Un homme que j'ai cru insensible en France, seroit-il capable d'aimer en Bourgogne? Je veux savoir tout-à-l'heure qui vous aimez, ayant un secret infailible pour le découvrir malgré vous, si vous vous obstinez à ne pas me le dire de bon gré. Le Duc de Bourgogne conjura pour lors la Princesse de

mettre en usage ce secret si curieux, qui faisoit connoître ce que l'on vouloit tenir caché; & s'approchant de son oreille, il lui dit tout bas, qu'elle l'avoit éprouvé sur lui-même, puisqu'elle l'avoit forcé à lui découvrir la passion qu'il avoit pour la plus aimable Personne de la terre. Il peut y avoir de la vérité, Seigneur, lui dit-elle tout haut, en riant, à ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais je vais vous faire connoître toute ma science, puisqu'enfin je n'ai qu'à nommer toutes les Dames qui sont ici, & regarder fixement le Comte d'Angoulême; je suis assurée que nous saurons bientôt quelle est celle qu'il aime avec tant de discrétion. Le Comte frémit à cette terrible proposition, & la Princesse ne la put entendre sans rougir: elle se troubla entièrement. Ah! Madame, dit-elle à la Princesse de Gueldres, qu'il y a de cruauté à ce que vous proposez. Pourquoi vouloir savoir de nos amis plus qu'ils ne veulent? Je ne veux point être présente à la question que vous allez donner au Comte d'Angoulême. En effet, poursuivit la Duchesse de Bourgogne, vous n'allez pas seulement chagriner le Comte d'Angoulême; mais

vous embarrasserez fans doute la modestie de la Dame qu'il aime , & à qui peut-être il n'a pas encore osé le déclarer. De forte, continua le Comte de Riviere , qu'au lieu de se fâcher, on lui donnera le moyen de se découvrir , fans que la belle personne qu'il aime puisse en être offensée. La Princesse de Gueldres , à qui il n'en falloit pas tant dire , comprit qu'il y avoit des raisons pour ne plus presser le Comte d'Angoulême , & pour défabuser ceux qui pouvoient avoir la même pensée. Elle tourna la vivacité de son enjouement sur le Comte de Rémond , qui paroissoit entretenir une conversation suivie , avec une de ses filles nommée Huguette de Jaquelin , dont la beauté étoit extraordinaire. Le Roi Louis XI l'aimoit, comme le tems le justifia depuis. Elle fit donc la guerre au Comte , & le menaça d'un rival redoutable , que personne ne soupçonnoit alors , mais qui n'avoit pu se dérober à sa pénétration.

Pendant que la Princesse de Gueldres parloit , la Princesse de Bourgogne étoit passée dans le cabinet de la Duchesse. Le Comte d'Angoulême l'y suivit , avec un trouble dans les yeux, qui mit de la tendresse dans ceux de la Princesse. J'ai pensé mourir, Madame,

de la persécution de la Princesse de Gueldres ; elle veut savoir ce que vous voulez ignorer. Ah ! répondit la Princesse , que je le sache plutôt toute seule , & que ce soit ignoré du reste de la terre. Prince , continua-t-elle , il m'a semblé que le Duc voyoit dans vos yeux tout ce que vous dites que vous sentez , & je me suis imaginée que tout le monde doit savoir ce que vous n'avez dit qu'à moi seule. Souffrez donc que je vous le dise toujours , reprit-il ; c'est le moyen que je le cache aux autres. Si ce que vous dites est vrai , repliqua-t-elle , il n'y aura que moi qui le faurai. La Duchesse de Bourgogne , qui les voyoit dans un grand miroir , & qui remarquoit que le Prince de Cleves les observoit curieusement , s'avança vers eux : Comte , lui dit-elle , les flammes de la Salamandre échauffent trop ce cabinet ; sortez , on vous observe ; la Princesse & moi allons tâcher de deviner ce que n'a pu comprendre la Princesse de Gueldres. Ces trois personnes eurent , les jours suivans , des conversations plus étendues ; la Princesse permit au Prince de l'aimer ; la Duchesse l'affura qu'elle emploieroit son crédit auprès du Duc son époux , pour le lui rendre favorable ;

elle lui donna des avis sur sa conduite ; & dès ce jour-là elle mit Imbercour & Comines dans la confidence , & le Prince regarda dans la fuite Imbercour comme un pere , & Comines comme le meilleur des amis. Entre toutes les Fêtes que donna le Duc de Bourgogne , celles qui se firent de nuit dans les jardins , furent les plus surprenantes & les plus magnifiques , soit par la maniere de les exécuter , soit par les illuminations. Il y en eut une , entr'autres , qui fut très-remarquable , & qu'il avoit imaginée pour aider à son amour. C'étoit une mascarade de toute la Cour, où chaque homme & chaque femme devoit prendre l'habillement d'une nation différente ; & comme on pouvoit se rencontrer dans le même choix , la différence des étoffes & des couleurs en faisoit toujours la distinction. Lon faisoit faire ses habits en secret. Le Duc , par les présens qu'il fit , connut bientôt les habits de tout le monde ; le Prince de Gueldres n'ignora pas non plus comment étoient ceux de la Princesse de Bourgogne. Quand l'heure fut venue où la Fête devoit commencer , toutes ces personnes se rendirent dans un bois délicieux , dont toutes les allées étoient aussi éclairées qu'en

plein jour. Un petit masque couvroit seulement leur visage. Tant de personnes bien faites , dont la parure étoit variée à l'infini , formoient un spectacle charmant. Le Comte de Riviere avoit endossé des habits de femme, & étoit précisément en Sicilienne, comme la belle Jaquelin. Leur taille étoit semblable , & l'on ne pouvoit guere les distinguer. La Princesse de Gueldres étoit en habitante de l'Isle de Chio; & la Princesse de Bourgogne en Esclavone. On fut long-temps à se reconnoître , ou à faire semblant de n'y pouvoir parvenir. Le Prince Adolphe eut l'audace de parler d'amour à la Princesse. Le Duc de Bourgogne ne désempara pas la Princesse de Gueldres; mais ils n'étoient pas contens; le tumulte , qui leur avoit été d'abord si favorable , commençoit à les fatiguer. Le Duc s'en avisa le premier , & prenant Adolphe à l'écart, après qu'ils eurent été connus de tout le monde, il lui proposa de changer d'habits. Adolphe accepta la proposition avec joie , dans la pensée que sous cet habit il se conduiroit avec plus de liberté auprès de la Princesse. Dans ce même moment, les Princeses avoient formé le même dessein, & étant entrées sous un pavillon, elles changerent d'habits,

à l'aide de quelques-unes de leurs filles ; ensuite elles se séparèrent , & passèrent dans des allées différentes. Un Favori du Prince Adolphe , qui étoit chargé de sa commission , aborda la Princesse de Gueldres , qu'il prit pour la Princesse de Bourgogne , & lui dit que le Duc son pere la demandoit. La Princesse de Gueldres rit de la méprise , & suivant les pas de ce messager , elle s'avança vers son mari , qu'elle prit pour le Duc. Princesse , lui dit-il , en la prenant par la main , & la faisant entrer dans une grotte qui étoit éclairée comme le reste du jardin , je veux jouir tout seul du plaisir de vous voir ; votre habillement est le plus joli du monde : il nous laisse voir toutes les beautés de votre taille ; l'air de votre coëffure est galant ; mais ôtez un peu votre masque ; je desire voir combien cette parure vous sied. Seigneur , lui répondit la Princesse de Gueldres , ne croyant pas s'exprimer aussi heureusement qu'elle le faisoit , je suis si accoutumée à vous obéir , que je vous supplie de me laisser goûter le plaisir de m'y refuser en ce moment ; mon masque m'est nécessaire. Je serois défolée de vous contredire ; ainsi laissez-moi la satisfaction de ne vous pas obéir. Non ,

repartit le Prince de Gueldres , en mettant un genou en terre ; je ne le puis souffrir ; ne nous contredisons jamais ; unissons plutôt toutes nos volontés. Seigneur , reprit-elle , vous perdez auprès de moi un temps que vous pourriez mieux employer auprès de la Princesse de Gueldres que je vois passer là-bas. Ah ! lui dit-il , plût au Ciel que vous fussiez la Princesse de Gueldres ; que mon amour & mes desirs seroient satisfaits ; mais , continua-t-il , en passant la main autour de sa taille , que cet habit est bien fait ! que cette agraffe est bien placée ! que tout ce que je vois est beau ! & se laissant aller à un de ces mouvemens impétueux , auxquels son ame peu délicate ne pouvoit résister , il eut l'audace d'avancer les bras pour la retenir. La Princesse , effrayée , s'en arracha brusquement , & courant vers l'une des issues de la grotte , elle apperçut une Sicilienne , au col de laquelle elle se jeta. Ainsi cette Princesse abusée , fuyoit les bras de son époux , pour se jeter dans ceux de son amant ; car c'étoit précisément le Comte de Riviere , qu'elle prenoit pour l'aimable Jaquelin. Elles rentrèrent dans la grotte , dont le Prince étoit sorti aussi-tôt qu'il avoit apperçu cette

autre personne, & s'asseyant toutes les deux : que le Duc de Bourgogne est insupportable, dit-elle, d'interrompre la gaieté de cette Fête, par de fâcheux contretens ! que je le hais ! Allons rejoindre la foule. Pendant qu'elle parloit ainsi, elle regardoit ce qui se passoit au bord d'un canal qui n'étoit pas loin, & étant appuyée sur le Comte de Riviere, sa joue touchoit celle de cet heureux amant, qui avoit aussi ôté son masque. Il est impossible de peindre l'agitation dans laquelle il étoit ; il se croyoit maître de tant de beautés qu'il avoit en sa puissance ; le respect lui déroboit des faveurs, que l'erreur de la Princesse sembloit lui accorder. Enfin, sa timidité vaincue par son amour, lui fit ferrer si tendrement la Princesse, & un soupir qu'il ne put retenir, la fit retourner, & voyant le visage du Comte de Riviere si près du sien, ses traits se couvrirent du rouge de la pudeur, & le regardant avec émotion : que vous êtes une belle fille ! lui dit-elle, en se levant, & sortant de la grotte. Le Comte, transporté d'amour, la suivit encore, & la prenant par sa robe, en marchant à ses côtés : heureux Comte de Riviere, disoit-il tout bas, tu viens d'être, pour un moment,

semblable aux Dieux , qui sont maîtres de toutes les beautés de la terre. Félicité charmante , reprenoit-il , que vous passez vite ! Vous ressemblez à l'idée d'un songe agréable , & votre privation cruelle , va plonger mon ame dans une nuit éternelle de douleur. Belle Princeesse , donnez au moins votre consentement à une méprise qui m'a été si favorable. Comte , lui dit la Princeesse de Gueldres , en faisant des efforts pour ne pas rire , mettez fin à cet enthousiasme ; il vous porteroit au-delà de ce que je veux ; j'ai fait une horrible méprise ; oublions-la tous deux ; parlons de choses qui lui soient étrangères , & soyez étonné comme moi de la hardiesse du Duc de Bourgogne. Le Comte de Riviere la désabusa , & lui dit que celui qu'elle venoit de quitter étoit le Prince son époux ; il lui apprit leurs changemens d'habits , & comment le Prince de Gueldres l'avoit prise pour la Princeesse de Bourgogne. Elle s'amusa beaucoup de cette aventure , dit cent choses plaisantes sur cela ; & comme le Comte de Riviere revenoit toujours à son amour , la Princeesse prenant un ton sérieux qui ne lui étoit pas ordinaire , je vous ai déjà dit plusieurs fois quels sont mes sentimens. Je

connois toutes les mauvaises qualités du Prince de Gueldres ; mais il est mon époux ; je suis sa femme , & cette malheureuse qualité m'impose une loi difficile : je la veux suivre ; elle sera toujours souveraine dans mon esprit. Le même malheur qui m'ouvre si bien les yeux sur le Prince de Gueldres , les ouvre aussi parfaitement sur vous. Vous êtes aimable , d'un mérite distingué ; je crois que vous m'aimez ; je vous estime ; je vous aimerois , s'il m'étoit permis d'aimer. Mais après cet aveu plaignez-moi , car je ne ferai que vous estimer. Voyant la Princesse qui passoit , elle l'arrêta , & lui fit part de ce qui venoit de lui arriver , afin qu'elle se préparât à son tour à jouer son rôle auprès du véritable Duc de Bourgogne , qui ne manqueroit pas de la prendre pour elle. Elles se séparèrent après cette instruction , pour assurer le succès de leur projet. La Princesse de Bourgogne n'eut pas plutôt tourné dans une autre allée , avec deux de ses filles qui ne la quittoient point , qu'elle rencontra le Duc. Il la tira à l'écart , & la prenant pour la Princesse de Gueldres , il l'aborda avec l'air de liberté que prend un mari galant. La Princesse se mit à rire du ton de son

pere : Seigneur , dit - elle , en se laissant baïser l'épaule , c'est à la Fille de Chio que vous devriez adresser vos galanteries. Je n'étois point jusqu'ici accoutumée à recevoir tant de marques de votre tendresse ; mais cette nouveauté me fait le plus grand plaisir. Est-ce le masque que je porte ; est-ce l'habit qui vous couvre qui cause un changement si extraordinaire ? Mon cœur n'a point changé , reprit le Duc , & si le vôtre n'avoit point pour le mien des mouvemens si contraires , vous connoîtriez sans doute que je vous aime ; vous savez que vous seule , à mon avis , êtes aimable sur la terre , & vous n'ignorez pas davantage que vous seule pouvez me rendre heureux. Quel discours ! quel langage ! interrompit la Princesse. Ce n'est point la voix d'un époux ; ces tendres expressions ne sont jamais sorties de la bouche d'Adolphe ; son cœur n'a jamais connu tant de délicatesse ; mais . . . je crois . . . C'est lui. Je vous reconnois , Seigneur ; & il y a trop de différence entre le Prince de Gueldres , & l'illustre Duc de Bourgogne , pour s'y méprendre plus long-tems. Le Duc transporté à ces paroles , qui lui faisoient naître de si douces espérances : ah ! Madame , lui

dit-il, qu'entends-je à mon tour ! S'il vous est aisé de reconnoître ma personne, pourquoi ne voulez-vous pas aussi connoître tout mon amour ? Vous savez combien il me coûte, par la violence continuelle que vous me faites pour vous en taire les ardeurs, par la douleur que j'éprouve de vous voir à un autre, & par la contrainte enfin où je vis, & pour laquelle vous savez que je ne suis point fait. La Princesse commença à s'embarasser, voyant le férieux de son pere : Seigneur, lui dit-elle, en voulant lui faire reprendre sa premiere gaieté, le ton plaintif, le ton de la plainte n'est point fait pour l'illustre Duc de Bourgogne ; jouissons du plaisir que nous offre une si belle nuit ; ordonnez-moi d'ôter mon masque, & ensuite nous irons chercher tout ce qui peut vous plaire. — Tout ce qui peut me plaire est en vous ; n'est-ce point vous demander assez, que de souffrir que je vous aime ? oserois-je ajouter que vous m'aimassiez aussi ? Non, Seigneur ; ce n'est point trop, repliqua précipitamment la Princesse ; vous allez bien voir que je vous aime, & alors ôtant son masque, elle se baissa respectueusement pour lui baiser la main. Pardonnez-moi, Seigneur, ajouta-t-elle, si je ne

vous montre que votre fille, au lieu d'une Princesse aimable ; & voyant du dépit dans les yeux du Duc : pardonnez-moi , mais je n'ai pu résister un moment à l'envie de vous faire goûter un véritable plaisir. Ah ! Princesse , lui dit-il enfin , quelle méprise ! mais puisque vous êtes devenue ma confidente malgré moi , usez bien de ce titre ; parlez pour moi à la charmante personne que j'aime , & rendez-moi un compte exact des dispositions où vous la trouverez. Seigneur , lui dit gaiement la Princesse , la commission est délicate ; & comme deux personnes ont plus de lumières qu'une , voilà le Comte de Riviere , dit-elle en fouriant , avec qui je vais partager l'emploi que vous me confiez , & qui sans doute fera fort propre à attendrir son cœur. Le Duc n'entendit point le sens de ces paroles , étant prévenu que le Comte de Riviere avoit des prétentions sur sa fille : il le croyoit son amant. Il se joignit à lui ; & comme son habit de fille le rendoit encore plus beau , il s'amusa à lui faire entendre des choses agréables. Pendant ce tems-là le Comte d'Angoulême s'approchoit de la Princesse. Il n'avoit pu lui parler durant toute la soirée , qu'à mots interrompus ; & , depuis que la

Princesse avoit changé d'habit, il s'étoit encore mépris avec la Princesse de Gueldres, aussi bien que Maximilien & le Duc de Berri. Il en éprouvoit un secret chagrin; la Princesse crut s'en appercevoir, & il le lui avoua. Comme elle étoit de très-bonne humeur, elle lui fit part de la conversation qu'elle avoit eue avec son pere. Il vous a donc pu dire qu'il vous aimoit, reprit le Comte, & il vous l'a dit sans vous fâcher? — En effet, il est bien doux, Seigneur, lui dit-elle, de pouvoir dire ce que l'on pense, & vous avez trouvé le secret de vous approprier ce bonheur. J'aime, je l'avoue, à vous écouter, malgré toutes les oppositions qu'y apporte ma raison; & quand je vous vois & que je vous entends, j'éloigne de ma pensée tout ce que je puis craindre de l'humeur impérieuse du Duc de Bourgogne; mais, continua-t-elle, j'ai une nouvelle à vous apprendre, qui m'a fait un sensible plaisir: je n'ai point été occupée tout ce soir aux divertissemens de la Fête. Vaubriffet, qui, comme vous le savez, jouit de toute la confiance de mon pere, vient de me parler, & m'a appris un grand secret. La paix est faite entre Louis XI & le Duc de Berri. Le Roi lui cede la

Guienne , & il part demain pour l'aller trouver dans l'Anjou , où leur entrevue doit se faire ; ainsi , Comte , nous en ferons délivrés : c'est un importun de moins ; & Vaubriffet m'a assuré que le Duc ne penseroit point à le prendre pour gendre. Il a ajouté , d'un air mystérieux , qu'il en veut choisir un qui lui doive tout. Si vous étiez l'objet de sa pensée , que nous serions heureux ! & que le don de mon cœur suivroit avec plaisir celui des deux Bourgognes.

Le Prince étoit trop délicat & trop sensible , pour ne pas sentir tout le charme de ces paroles ; un mouvement passionné précédoit la réponse qu'il alloit lui faire , lorsqu'une troupe de masques se mêla au milieu d'eux & interrompit leur conversation.

Les Fêtes des noces du Prince de Gueldres étant finies , il partit de la Cour de Bourgogne , pour se rendre dans les Etats de son pere , emportant avec lui des résolutions aussi cruelles que chimériques ; les unes éclaterent peu après , & il fut sur le point de mettre les autres à exécution.

Toute la Cour ne vit partir qu'à regret la Princesse de Gueldres : son départ lui causa une douleur
inconcevable

inconcevable à elle-même. Elle quittoit un pays qu'elle regardoit comme le sien , puisqu'elle y avoit été élevée ; elle quittoit des Princeffes qu'elle aimoit de la plus tendre affection : cette douleur, toute grande qu'elle étoit , avoit peut-être encore une cause plus fenfible dont elle se doutoit bien ; & pour comble de chagrin , elle fuivoit un époux détestable , qui n'avoit rien d'humain pour elle ; son esprit & fa douceur n'avoient jamais rien pu fur lui.

Le Comte de Riviere fentit cette féparation en amant délicat & fenfible ; il n'eut de consolation que celle qu'il trouva dans fa confiance au Comte d'Angoulême : ce fut à lui feul qu'il communiqua fon deffein. Il fit semblant de retourner en Angleterre ; & , après avoir fait exécuter des armes fur un deffin qu'il avoit imaginé , il fut *incognito* , fuivi de deux hommes feulement , en Gueldres , où , felon la mode de ce tems - là , il foutint feul *un pas en l'honneur de fa Dame* , contre tous les Chevaliers qui voulurent foutenir que leurs Maîtresses la furpaffoient en beauté. Il défit tous les Courtifans d'Adolphe , auffi-bien que les étrangers qui voulurent accroître fa gloire : il vainquit

encore Maximilien, que son pere avoit rappellé, qui voulut s'éprouver contre lui, & donner deux coups de lances en l'honneur de sa Princeſſe.

On apprit en Bourgogne la réconciliation de Louis XI & du Duc de Berri, & la chute & la détention du Cardinal Baluë, qui, par une intention criminelle, & voulant toujours ſuſciter des affaires à la France, pour être toujours néceſſaire, avoit trahi avec ingratitude ſon Roi & ſon bienfaiteur, en écrivant au Duc de Bourgogne & à celui de Berri des lettres pour empêcher la ſignature du traité de paix : elles tomberent entre les mains du Roi, par cet accident dont l'hiſtoire a tant étendu les détails.

On ſçut enſuite que le Connétable de Saint-Paul renouoit la propoſition du mariage du Duc de Berri avec la Princeſſe de Bourgogne ; & le Comte d'Angoulême, pénétré d'affliction à cette nouvelle, forma le projet déterminé de repaſſer en France. Leſcun, ſa créature & ſon ami particulier, étoit devenu favori du Duc de Berri depuis ſon retour. Le Comte d'Angoulême, qui connoiſſoit la foibleſſe de ce Prince, & tout l'empire que prenoient ſur lui ceux qui le connoiſſoient, jugea que

personne ne feroit plus propre que Lescun à le détourner du dessein d'épouser la Princesse de Bourgogne. Il communiqua cette pensée à la Duchesse, qui l'approuva; & il se disposa enfin à prendre congé du Duc de Bourgogne, & à faire ses adieux à la Princesse.

Elle étoit plongée dans la tristesse; depuis qu'elle avoit appris cette résolution: il va partir, Madame, disoit-elle à la Duchesse sa belle-mere; il s'en va; il m'oubliera durant cette longue absence; quelque courte qu'elle puisse être, le Duc mon pere disposera de ma main; & quand même, par l'adresse de Lescun, le Comte romproit mon mariage avec le Duc de Berri, le Duc de Bourgogne peut me donner à un autre, qui me rendroit aussi malheureuse. Il n'ira peut-être pas si vite, répondit la Duchesse; mais enfin vous faites bien de vous préparer à tout. Je ne saurois croire que le Duc veuille tout de bon l'alliance de la France; il rejette obstinément, à ce que m'a dit Comines, toutes les propositions du Roi, & s'entient avec fermeté à la ratification des traités de Péronne, avant que de donner son consentement à votre mariage. Voilà pour vous un rayon

d'espérance. Nous connoissons sa fierté , & nous pouvons le dire entre nous , que le succès de la bataille de Montlhery l'a singulièrement enorgueilli. Il veut avec opiniâtreté tout ce qu'il veut ; il se souvient toujours de la faute que le Roi fit à Péronne , en se livrant entre ses mains ; il s'applaudit sans cesse de la fausse générosité dont il usa ; il s'imagine que rien ne la peut égaler ; l'opinion qu'il a de lui-même , depuis ce tems-là , le porte à l'excès ; il croit sa puissance plus grande qu'elle ne l'est encore ; il croit que , quand il lui plaira , les mouvemens de ses armées feront le destin de l'Europe ; au lieu de faire un traité , il prétend donner des loix.

Louis XI le hait , & ne consent qu'à regret à cette alliance ; cette prochaine grandeur de son frere l'épouvante ; le bas âge du Dauphin lui fait craindre de le laisser en minorité , & en proie à la merci du nouveau Duc de Guienne , & aux factions qui s'élèveroient dans l'État. Ainsi le Comte d'Angoulême est heureux, s'il fait ménager Lescun dans ces circonstances, ou du moins il est certain qu'il éloignera son malheur : c'est beaucoup que de gagner du tems , & c'est par lui seul que les

choses les moins espérées , viennent quelquefois à des fins que l'on n'avoit osé espérer.

Ce que vous dites est tout-à-fait bien pensé ; repartit la Princesse , & l'antipatie du Duc & du Roi semble mettre une opposition assurée à ce mariage que je crains tant. Les obstacles que nous prétendons y apporter , peuvent réussir ; mais , Madame , un de ces obstacles , c'est l'absence du Comte ; il va partir ; il s'éloigne de moi ; quand le reverrons - nous , & s'il revient , le retrouverai-je fidele ? La Princesse soupiroit , & ses larmes enfloient déjà ses paupieres , quand le Comte parut dans le cabinet où elles étoient. Il s'arrêta , immobile , en regardant fixement la Princesse. Elle fit un cri , & voulut se cacher pour lui dérober ces marques de sa foiblesse ; mais il la suivoit toujours , & la regardoit en silence , avec l'air de l'amant le plus passionné. Eh bien ! que voulez-vous , lui dit-elle ? je pleure votre absence , & je ne puis m'en empêcher. En ferez-vous plus heureux , Comte , de m'avoir amenée à ce comble de tendresse , qui me cause tant de douleurs. Je suis sans doute heureux , lui dit-il , de vous voir si persuadée de mon amour , que

vous foyez fenfible aux peines qu'il me prépare : mais , Madame , ajouta-t-il , & reprenant les dernieres paroles qu'elle avoit dites à la Duchefle , vous diminuez beaucoup mon bonheur , par les foupçons injuftes dont vous outragez ma fidélité. Je ne fais point parler un langage déguifé , ni me fervir d'expreflions outrées : croyez-moi donc , je vous aime , je vous aime avec adoration : je fçais que le Ciel vous fit la plus charmante de toutes les créatures ; il fçait fi je connois un bonheur au-delà de celui de vous pofféder. Pour cette poffeffion , je donneroïs & mon fang & ma vie ; rien n'a jamais paru à mes yeux de fi beau que vous , vous ne me verrez jamais infidele ; & quand il feroit poffible que de votre propre mouvement , fans que le Duc s'en mêlât ; quand il feroit poffible que vous portaffiez votre cœur ailleurs , vous ne verrez jamais , ma Princeffe , que j'imite un fi cruel exemple : non , jamais je ne puis aimer que vous. Après ces proteftations finceres , ils prirent des mefures fur ce que le Comte alloit faire ; il promit à la Duchefle de lui mander toutes les nouvelles de la Cour de France , & d'écrire à Comines les détails de fes

projets : après avoir respectueusement baisé la main aux deux Princeffes , il prit congé d'elles.

La jeune Princeffe fut plus tranquille qu'elle n'avoit osé espérer de l'être pendant l'absence du Comte , par les marques d'affection qu'elle recevoit continuellement de la Duchesse , & par les soins qu'avoit le Comte d'Angoulême de lui écrire. Elles apprirent que Lescun employoit toute son adresse pour détourner le Duc de Berri de l'alliance de la Bourgogne ; que son cœur étoit occupé par un nouvel engagement , & que le Duc ne songeoit qu'à s'aller établir en Guienne. Le Comte d'Angoulême y étoit allé aussi avec le Comte de Beaujeu pour appaiser quelques mouvemens , & les Princeffes apprirent , par le bruit commun , qu'il avoit fait des actions extraordinaires , & donné des marques de la plus éclatante valeur. Cependant la Cour de Bourgogne étoit toujours la même. Tous les Princes de l'Europe y étoient la plupart du tems , & les brigues des amans de la Princeffe y répandoient un air de galanterie & de magnificence qu'on ne voyoit point ailleurs.

Elle fut troublée par les nouvelles de Gueldres. On apprit que le Prince avoit fait emprisonner son

pere , par une action également barbare & dénaturée : il avoit négligé de s'affurer de la personne de sa belle-mere , jeune Princeſſe , remplie de vertus & de courage , qui s'étoit ſauvée chez le Duc de Cleves , ſon frere , & l'avoit enfin réduit , par ſes raiſons , à porter la guerre dans la Gueldres , pour brifer les fers de ſon époux. Le Duc de Bourgogne vit d'abord ces troubles avec indifférence : il ne penſa pas que ſes deux voiſins , en ſe détruiſant , mettoient par-là leurs États en proie à ſon ambition : il ne ſongeoit point à dépouiller le Prince de Gueldres ; il aimoit trop ſa femme , & penſoit plutôt à la confirmer dans cette nouvelle domination.

Le Pape & l'Empereur commanderent cependant au Duc de Gueldres & à celui de Cleves de mettre bas les armes , & prièrent le Duc de Bourgogne de raccommoder le pere & le fils. Le Duc écrivit au Prince de Gueldres de le venir trouver , & de lui amener ſon pere : il obéit ; car il n'avoit conçu le deſſein de ſe mettre à la place de ſon pere que par d'horribles penſées. Il vouloit être plus puiffant qu'il n'étoit , & d'autres projets plus abominables encore lui faiſoient croire que dans

peu il pourroit s'assurer la possession de la Princesse de Bourgogne. Il se disposa avec joie à passer en Bourgogne : il étoit charmé de cette occasion de revoir la Princesse qu'il aimoit ; & menant avec lui sa femme , dont il favoit que le Duc étoit épris , il ne crut pas trouver en lui un juge sévère.

Le Duc travailla aussi-tôt à leur raccommodement, & quoiqu'il n'aimât pas le Prince de Gueldres, sa femme lui étoit trop chère , pour consentir qu'elle descendît du rang où le crime de son époux venoit de l'élever. Il fut donc question d'appaiser & de contenter le vieux Duc. Charles consentit à lui donner le Gouvernement des deux Bourgognes , pour lui faire un établissement honnête : il demanda en outre certains revenus, & un petit pays en propre. Le Prince de Gueldres s'opiniâtra à ne pas vouloir que son pere eût la moindre possession dans ses États : il le refusa même d'une manière si indécente, & dans des termes si cruels , que son pere irrité se porta jusqu'à jeter son gant pour l'appeller en duel. On empêcha le fils de le ramasser , & le Duc de Bourgogne , piqué de son inhumanité , lui parla avec tant de hauteur

& de fierté, que le Prince de Gueldres épouvanté, & fans songer que la foi publique étoit le gage de fon retour, prit fecrettement la fuite, de peur d'être arrêté : il abandonna fa femme, fe déguifa, & prenant des chemins détournés, il alla jufqu'à Namur, où il fut reconnu. On s'affura de fa perfonne, & l'on dépêcha au Duc, pour favoir ce qu'il vouloit qu'on en fît. Ce fut alors qu'il ouvrit les yeux fur fes intérêts; il manda qu'on eût à enfermer le Prince de Gueldres dans le Château de Namur : il rétablit le vieux Duc, qui déshérit fa indigne fils, & intitua le Duc de Bourgogne fon héritier. Ainfi la Princeffe de Gueldres demeura en Bourgogne, & elle y demeura avec bienféance auprès de fa mere, & au fein de prefque toute fa famille. Elle étoit trop heureufe d'être débarrassée, fans avoir rien fait pour cela, d'un époux fi barbare, d'un pere fi inhumain.

Le Comte de Riviere ne fut pas long-tems fans trouver des prétextes pour revenir en Bourgogne. Le Duc s'étoit rejeté plus que jamais dans fa galanterie, malgré les interruptions que les foins de la guerre y apportotent de tems en tems : c'étoit toujours contre la France. Le Comte d'An-

goulême, comme on l'a dit, avoit adroitement obtenu de l'emploi en Guienne, pour n'avoir point à se trouver contre le Duc. Comines, qui étoit son ami particulier, n'avoit pas manqué de le faire remarquer au Duc de Bourgogne, afin que ce témoignage de considération produisît, dans le tems, son effet.

Il entretenoit souvent la Princesse des intérêts du Comte; & c'étoit une douceur pour elle de pouvoir s'entretenir avec un homme du caractère de Comines. Il écrivoit des lettres à ce Prince; il en recevoit d'autres; & ce commerce avoit tout l'agrément qu'il pouvoit tirer d'une si fâcheuse absence.

Cependant Louis XI reprit la négociation du mariage du Duc de Berri, & seulement parce que Charles l'avoit rompue par la guerre. Le Duc, qui savoit bien que le Roi ne le vouloit pas sincèrement, le desira dans la vue de le chagriner, & conclut une treve. Malgré tous les soins de Comines, qui faisoit l'impossible auprès du Duc, pour l'empêcher, parce qu'elle ne pouvoit qu'être très-funeste au Comte d'Angoulême, elle eut lieu. La Princesse de Bourgogne en fut incon-

solable. On ne comprenoit jamais rien dans les bisarres démarches du Roi; & l'on fut bientôt éclairci, qu'il n'avoit fait de telles propositions, que pour amuser le Duc de Bourgogne. Une lettre du Comte d'Angoulême dissipa leur crainte & leur douleur. Elle étoit adressée à la Duchesse; & comme il s'expliquoit à Comines avec des chiffres sur les intérêts de son cœur, on rendoit ordinairement public tout ce qu'il mandoit à la Duchesse, attendu que ce n'étoient que des nouvelles ou des choses agréables.

Comme cette lettre, si flatteuse pour la Princeesse, avoit été apportée par un exprès; qu'elle contenoit une nouvelle très-importante, & que le Duc n'en avoit encore aucune connoissance, Comines ne manqua pas d'en faire un mérite au Comte d'Angoulême. Elle contenoit une relation de l'événement le plus extraordinaire. Nous la réserverons pour le Conte suivant.

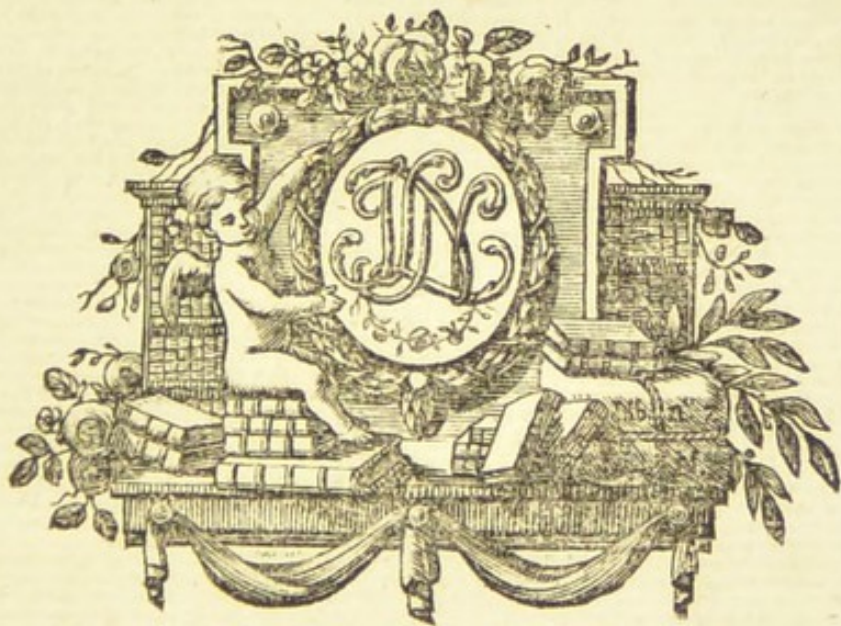


NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME III, N^o. XIII.

CHARLES
DE FRANCE,
DUC DE BERRI,
NOUVELLE FRANÇAISE.



A PARIS,

Chez { NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinets,
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.

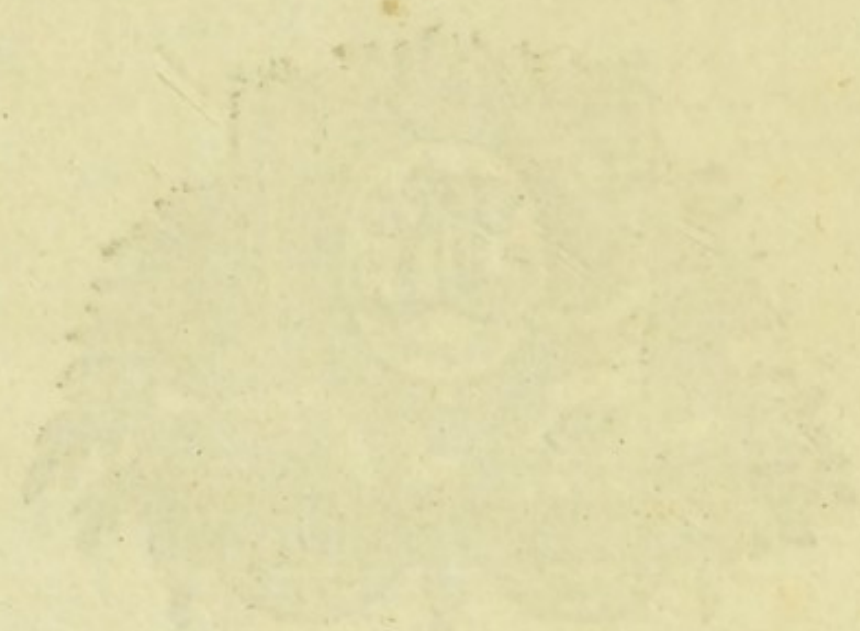
M. DCC. LXXXIII.

CHARLES

D. F. R. A. N. C. A.

DUO DE BERRY

NOUVELLE FRANÇAISE



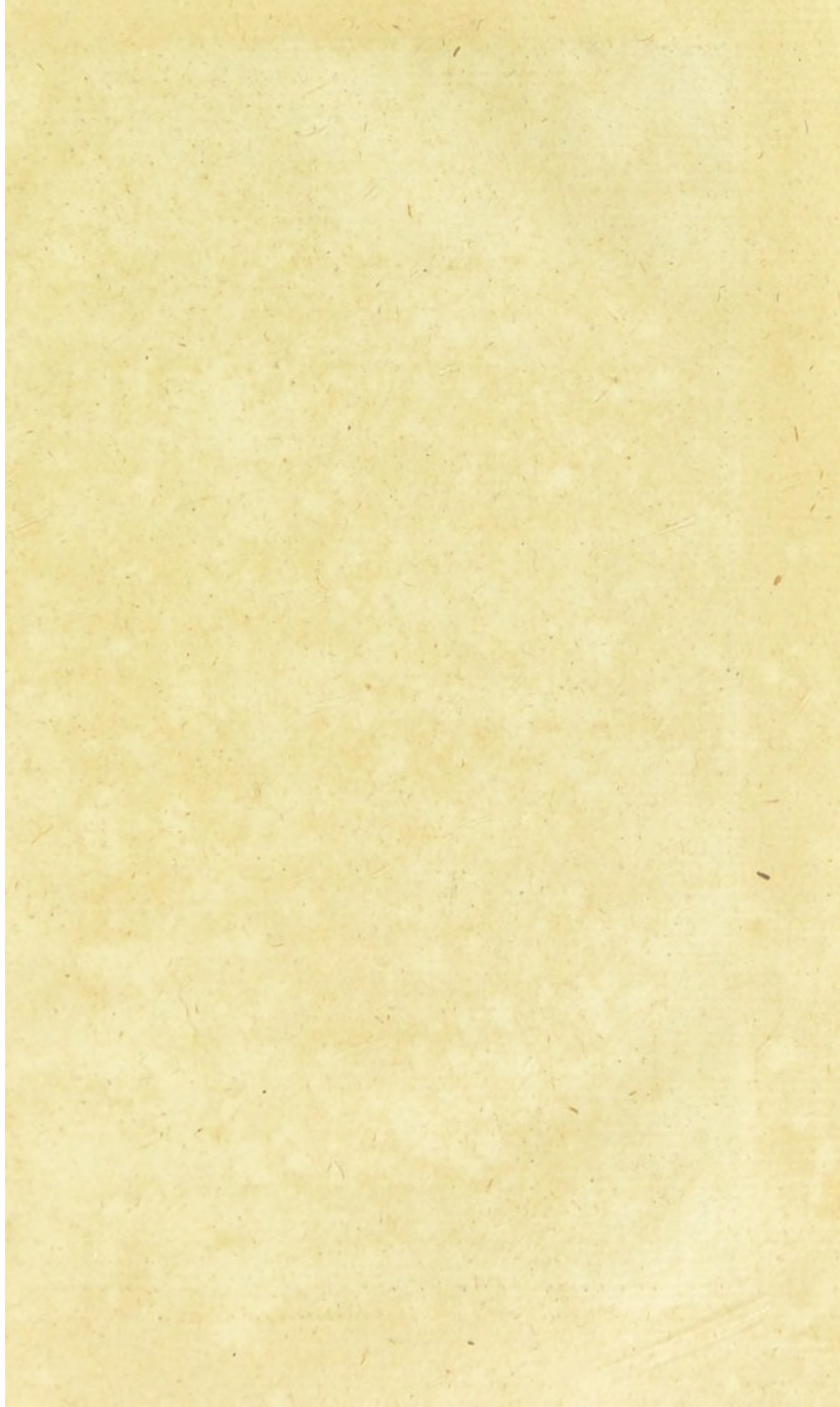
A. PARIS

Paris, France, the 1st of June

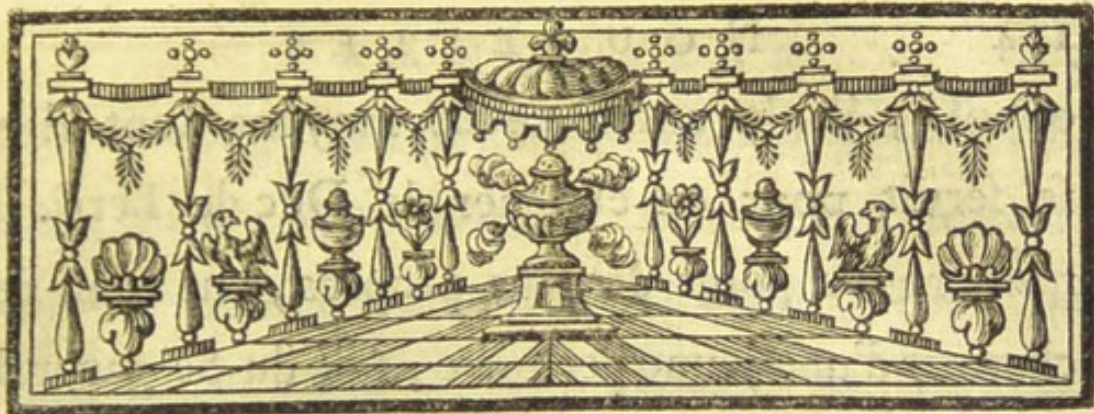
Paris, France, the 1st of June

Paris, France, the 1st of June

M. DCC. LXXXII







CHARLES
DE FRANCE,
DUC DE BERRI.

*LETTRE du Comte d'Angoulême à la Duchesse
de Bourgogne.*

COMME je n'ai guere manqué à vous mander tout ce qui se passe en ce pays, Madame, & que ce que j'ai à vous dire présentement est tout-à-fait extraordinaire, je vous supplie de vous remettre tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire, après l'entrevue du Roi & du Duc de Berri. La punition du Cardinal Baluë suivit de près cette réconciliation, le Roi donna la Guienne à son frere; & l'on prétend que pour empêcher l'alliance de Bourgogne, à laquelle il étoit

opposé , il n'y eut forte de moyens dont il ne se fervît pour en éloigner le Duc de Berri. Il n'en trouva point de plus propres , que ceux des charmes d'une jeune personne , fille du Seigneur de Monforeau , veuve de Louis d'Amboise , Vicomte de Thouars , qui fit bien voir , en cette rencontre , qu'il n'est pas nécessaire d'être parfaitement belle pour inspirer une forte passion. Madame de Thouars avoit le visage agréable , l'air fin , la taille belle , un esprit incomparable , & un savoir qui n'est pas ordinaire aux Dames : elle étoit charmante pour la société ; sa conversation étoit comme on la vouloit , sérieuse ou divertissante , également utile & agréable : jamais femme n'eut le cœur si grand , ni les manières si nobles , & ne fut si généreuse.

Comme elle étoit soutenue du Roi , dans la passion qu'il vouloit qu'elle inspirât au Duc de Berri ; qu'il l'avoit assurée qu'elle pouvoit la pousser aussi loin qu'elle voudroit , & prendre des espérances qu'il appuieroit , elle obéit avec joie , & réussit heureusement.

Le Duc de Berri étoit doux , d'une humeur facile : Lescun aidait son cœur à se soumettre

sous le joug , soit pour seconder les volontés du Roi , ou par des raisons qui nous sont inconnues ; enfin la victime étoit trop bien ornée , le sacrifice s'accomplit. Le Duc aima Madame de Thouars , avec une passion si forte & si sincere , qu'il se résolut bientôt après à l'épouser. Elle étoit ravie de l'avoir amené où elle le vouloit , parce qu'elle s'élevoit à un rang qu'aucune Princeesse de l'Europe n'eût dédaigné ; mais encore , comme elle l'a avoué , parce qu'elle aimoit le Duc de Berri : celui-ci étoit jeune , beau , avoit beaucoup d'amour , & étoit fils de France ; il n'en faut pas tant pour toucher le cœur d'une femme : elle se crut au comble du bonheur. Lorsqu'ils voulurent tous deux en presser l'instant , ils trouverent que le Roi différa souvent par des prétextes , qui n'étoient , à proprement parler , que des chicanes qu'il leur faisoit , pour empêcher un mariage , auquel il étoit bien éloigné de souscrire.

Madame de Thouars , qui avoit trop d'esprit pour ne pas connoître les artifices du Roi , vit qu'elle ne parviendrait jamais à l'honneur dont on l'avoit flattée si elle ne dissimuloit à son tour. Elle feignit tout d'un coup de se rendre

justice , & de mettre des bornes à une ambition trop élevée , en jouant le simple rôle d'une maîtresse , qui n'envisage rien au-delà du plaisir d'aimer. Elle étoit cependant convenue avec le Duc de Berri , de ce qui pouvoit rendre leur engagement éternel : il y en a même qui assurent qu'ils se marièrent en secret , & que c'est ce qui les a conduits à leur perte. Tout ce qui parut alors aux yeux de la Cour, fut une grande modération de la part de Madame de Thouars ; & quelque tems après une envie déterminée du nouveau Duc de Guienne d'aller s'établir dans cette Province.

Madame de Thouars feignit d'être au désespoir de cette résolution. Elle la combattit fortement dans l'esprit du Duc , en disant qu'elle vouloit s'en séparer , & réussit si bien dans ses vues , qu'elle obligea le Roi à la prier d'accompagner son frere , jusqu'à ce qu'elle ait obtenu ce qu'elle vouloit , & qu'alors son mariage seroit absolument à sa volonté. Quoiqu'elle se méfiât du Roi, elle crut toujours qu'il n'y avoit qu'à s'éloigner , & que le Duc seroit maître en Guienne. Il partit de la Cour avec un équipage superbe : celui de Madame

de Thouars étoit si nombreux & si magnifique, qu'il ne différoit en rien de celui d'une Duchesse de Guienne. Beaucoup de ses amis la suivirent, & ce voyage fut une partie de plaisir. Ils séjournèrent dans toutes les villes : leurs entrées s'y faisoient avec pompe, & cela par ordre du Roi lui-même. Leur route se fit gaiement de ville en ville, jusqu'à Saint-Jean d'Angely, où l'Abbé de ce lieu leur donna une fête si galante, qu'elle sembloit être calquée sur la politesse de la Cour. Sur la fin du repas il présenta au Duc de Guienne une pêche d'une si grande beauté, pour la saison peu favorable, que le Duc & toute sa suite en témoignèrent la plus grande surprise. Ce Prince la reçut avec beaucoup d'affabilité & d'admiration, & l'offrit à Madame de Thouars. Elle la prend, la partage en deux, en donne la moitié au Duc, & mange l'autre. Elle eut à peine avalée cette fatale pêche, que ses yeux se couvrirent d'un épais nuage : ses regards devinrent sombres ; son teint pâlit, & le rose vermeil de ses belles levres fut bientôt changé par l'effet violent du poison. Ah ! Prince, dit-elle, d'une voix mourante & pleine de terreur, prenez garde à vous ! qu'on le

secours , s'écria-t-elle foiblement : je me meurs ! Un symptôme mortel se manifesta sur toute la personne : la jeunesse combattoit contre la mort ; elle fit de vains efforts ; sa vie ne dura que deux heures. Ses yeux appesantis par l'angoisse de la mort , cherchoient encore ceux du Prince , qui en sentoient comme elle les fatales approches ; mais moins violemment ; soit qu'il y eût plus de poison dans la moitié de pêche qu'elle avoit mangée , soit qu'il eût plus de force pour résister à son effet. Il prit tous les secours qu'on lui offrit , mais il ne quitta pas Madame de Thouars : il lui tenoit les mains ; il pleuroit ; il pénétoit tous les cœurs par ses cris & son désespoir.

Au milieu des tourmens qu'éprouvoit Madame de Thouars , on voyoit qu'elle souffroit plus encore du danger de son amant , que de ses propres maux : elle avoit toujours les yeux attachés sur lui. Lorsque le tourment du poison l'agitoit trop fortement , on voyoit quelques larmes couler des yeux de Madame de Thouars , & tous les spectateurs en répandoient. Elle fit des efforts inutiles pour parler : elle essayoit de prononcer le

nom du Prince, & quelques expressions d'amour & de douleur : à son dernier moment, elle approcha la main du Duc de sa bouche, & elle expira. Ah ! Madame, quel spectacle attendrissant. Il est étonnant que la douleur du Duc de Guienne n'eût point encore plus de force que le poison, & qu'elle ne le fît pas mourir sur le champ : il vécut encore quelques jours dans des douleurs pires que la mort même. Le nom de Madame de Thouars étoit sans cesse dans sa bouche. Il tenoit & baisoit à chaque instant un petit livre qui étoit écrit de la main de Madame de Thouars. Enfin il mourut, & avoit recommandé que son corps fût réuni dans un même cercueil avec celui de son amante. Le fidele Lescun se chargea de ce précieux dépôt, & le fit porter sur un vaisseau avec le perfide Abbé de Saint-Jean d'Angely, pour le livrer à une vengeance affreuse, faite pour étonner la postérité. L'embarquement se fit à Bordeaux, d'où l'on prétend qu'ils ont pris la route de Bretagne. Voilà, Madame, la fin tragique du déplorable Duc de Guyenne, & de l'infortunée Madame de Thouars. Elle laisse l'esprit dans des idées tristes, & je crains si fort de vous les communiquer, que vous

agréez que je ne me jette point sur des réflexions : bien loin d'oser parler , je crois qu'il faut savoir se taire.

Après cette lecture , le Duc parut rêveur , il prononça quelques paroles , en murmurant sur une mort si extraordinaire , & prenant ce papier , dont il relut quelques endroits , il fut , suivi de Comines seul , chez la Princesse de Gueldres , pour lui en faire part. Lorsque chacun eut dit librement sa pensée sur cette nouvelle , la Princesse jeta adroitement le Duc sur le sujet du Comte d'Angoulême : elle l'aimoit & l'estimoit ; & comme les intérêts de sa Maison lui étoient chers , elle s'expliqua au Duc plus clairement qu'elle n'avoit encore osé faire : le moment lui fut favorable. Le Duc ne parut point étonné de ce qu'elle lui dit. Je vous assure , continua-t-elle , que je plains le Duc de Berri : je ne suis point assez savante dans la politique , pour connoître s'il vous étoit aussi utile , qu'on le disoit , pour votre gendre : je fais seulement qu'agissant sur des principes naturels , si j'étois en votre place , je choisirois un Prince de mon Sang. Qu'avez-vous à faire de tous ces étrangers qui sont ici ? qu'ils regnent chez eux ?

que vous font-ils ? vous honorent-ils ? en avez-vous besoin ? Je voudrois un Prince qui me dût toute sa fortune , & qui pût aimer ma personne. Entre tous ceux qui pourroient prétendre à un honneur comme celui-là , je ne vois que le Comte d'Angoulême , dont nous venons de parler , qui en est le plus digne. Je dirai plus , Madame , si on me le permet , reprit Comines , c'est le seul Prince digne d'être choisi par le Duc , & qui soutiendrait , avec des qualités les plus semblables aux siennes , toute cette grandeur à laquelle on l'éleveroit. Je crois , Madame , continua le Duc , que ma fille feroit fort heureuse avec lui , & je prétends qu'elle le soit dans le choix que je voudrois faire. Je suis souvent politique ; mais je suis pere quelquefois. Ah ! Seigneur , repliqua la Princesse de Gueldres , demeurez dans un sentiment si raisonnable : donnez-lui un époux qu'elle puisse aimer. Qu'on est à plaindre , quand il faut passer sa vie dans un lien mal assorti ; j'en suis un triste exemple. Toute ma douceur & ma patience ne m'ont jamais attiré un bon moment de la part de mon mari , & tant que j'ai demeuré en Gueldres , j'ai eu des peines à souffrir. Seigneur , la Princesse est trop aimable ;

faifons-la heureufe : je fais qu'elle le fera avec un Prince fi bien né : fon intérêt & le vôtre me guident ; je vous rends à tous juftice. Je ne vous propofe aucun de mes freres , qui font du même Sang que le Comte , parce qu'aucun n'a le merite qu'il a. Je connois fon mérite , reprit le Duc ; il m'a fouvent conduit à cette penfée de le choifir pour mon gendre ; vous m'y déterminez maintenant. Quelle furprife pour toute l'Europe ! quelle rage pour le Roi , de voir un de fes fujets auffi puiffant que lui. Il faut , par notre diligence , tromper cette prévoyance dont il fe pique tant ; agir enforte que la chofe foit faite avant qu'il la puiſſe favoir ; confondre le foin de fes eſpions , dans le feul deffein qu'il ne prévoyoit pas , & dont le fuccès doit lui être fi important. Comines , il faut écrire au Comte d'Angoulême , qui eft encore occupé en Guienne , devant Laitoure , lui faire entendre mes volontés : qu'il feigne d'être malade ; qu'il fe dérobe feul , & qu'il fe rende inceſſamment auprès de vous.

Cette commiſſion fut très-agréable à Comines. Il dépêcha un Gentilhomme , adroit & fidele , au Comte d'Angoulême : il eft à croire qu'il fe difpoſa

avec bien du plaisir à exécuter un ordre qui devoit être si agréable à ce Prince.

La Princeſſe de Gueldres , qui craignoit de trouver trop de monde chez la Duchefſe , lui manda qu'elle ſe trouvoit mal, & qu'elle la prioit de paſſer chez elle avec la Princeſſe. Elles ſ'y rendirent toutes deux. Ce fut avec une ſi grande joie , qu'elle leur apprit le bonheur du Comte d'Angoulême , qu'à peine la Duchefſe en eut-elle autant , & toute la modeſtie de la Princeſſe n'empêcha pas qu'elles ne viſſent que la ſienne étoit encore au-deſſus de la leur. Le Comte de Riviere , qui faiſoit ſemblant d'ignorer les deſſeins du Duc , mais qui les favoit , parce qu'il étoit l'intime ami du Comte d'Angoulême , alla au-devant de lui , ſous prétexte de la chafſe , le jour qu'on favoit qu'il devoit arriver. On eût eu de la peine à voir lequel des deux avoit le plus de joie , lorsqu'ils ſ'embrafſerent , tant il eſt vrai que la parfaite amitié rend les biens & les maux communs. Le Comte de Riviere reſſentoit la fortune de ce Prince auſſi ſenſiblement que lui-même.

Que fait-on d'où vous venez , lui dit le Comte d'Angoulême ? M'y attend-on avec quelque impa-

tience ? m'y desire-t-on ? Je vois à votre visage que rien n'est changé pour moi, & que la Princesse est persuadée que je suis l'homme du monde qui a le plus de respect pour elle. Non-seulement la Princesse n'est point changée, reprit le Comte de Riviere ; mais je vous assure encore que le Duc ne l'est pas non plus ; il est dans les mêmes sentimens, & votre bonheur est si prochain, que je ne fais ce que vous sentez là-dessus. Je me sens si près de ce que j'ai le plus désiré en ma vie, repliqua-t-il, que je ne puis vous exprimer ce qui se passe en moi. Je m'examine ; je ne fais si l'on ne me trompe point, & je trouve la félicité où l'on m'éleve si parfaite, que j'ai peine à la croire. Mon cher Comte, est-il bien vrai que je vais être si heureux ? Non : je ne le puis croire, par les craintes que j'ai de voir traverser les espérances que l'on me donne.

Dès le soir même, le Duc voulut voir en secret le Comte d'Angoulême, & ce fut dans un cabinet de la Princesse de Gueldres, en présence de la Duchesse de Bourgogne, de la Princesse, de Comines & de Vaubrisset. Le Comte se jeta aux pieds du Duc ; le Duc le releva en l'embrassant.

Comte, lui dit-il en riant, & en lui présentant la Princesse, voulez-vous cette personne ? Je n'ai que cela à vous donner pour le présent : mais j'espère que vous attendrez le reste sans impatience. Seigneur, reprit le Comte, tous vos dons font précieux : mais j'avoue que voilà le plus grand de tous vos biens. C'est ainsi que le Duc engagea ce Prince & cette Princesse, & qu'on se dépêcha, autant qu'on le put, à régler tout ce qui étoit nécessaire dans une affaire de cette importance.

Quoique le Comte fût *incognito* à la Cour, il voyoit tous les jours la Princesse, & ils n'attendoient que l'instant où ils seroient unis pour toujours. Je ne puis croire mon bonheur, lui disoit-il ; il n'y a que la possession de votre personne qui puisse me le persuader. Jusques-là, tout ce qu'on pourroit me dire me paroîtra une chimère. Tout le cours de ma vie a été si infortuné, que je ne puis penser que je vais être heureux, précisément par la seule chose par où je le pouvois devenir. Pourquoi vous tourmenter, lui dit la Princesse ? vous ne devez avoir que de la joie, si vous m'aimez. Votre inquiétude paroît

d'abord obligeante ; mais enfin vous la faites passer dans mon esprit : n'est-ce point que vous craignez de m'aimer moins , quand vous n'aurez plus rien à désirer , & que vous n'ignorez pas qu'une tendresse languissante feroit peu propre à satisfaire la délicatesse de mon cœur ? Vous ne pensez point ce que vous me dites , reprit froidement le Prince. Non , repartit-elle ; je ne le crains pas : quand mes devoirs seront joints à la forte inclination que j'ai toujours eue pour vous , il me fera aisé de vous faire voir jusqu'à quel point vous m'êtes cher , & je suis persuadée , quand j'examine vos sentimens , que je vous pourrai obliger à être fidele à votre passion. Elle fera le charme de ma vie , reprit le Comte ; & quoique je vous aime autant que je le puis faire présentement , je suis assuré que je vous aimerai mille fois davantage , quand rien ne nous séparera , & que ma félicité sera sans obstacle.

Le tems du mariage fut enfin marqué. Deux jours avant la célébration , le Comte & la Princesse se parloient avec une tendresse extrême , en présence du Comte de Riviere & de la Duchesse de Bourgogne. Mon bonheur est-il bien certain ,

difoit le Comte d'Angoulême ? je ne puis exprimer l'état où je me trouve : j'ai une agitation & une impatience qui ne me laissent aucun repos ; les nuits & les jours me paroissent d'une longueur affreuse : je compte toutes les heures. Je la vois , disoit-il , en montrant la Princeesse : on m'assure que son sort & le mien vont être inséparables , & cependant je souffre des peines que je ne puis définir. On se contenta de plaisanter le Prince sur les peines qu'il disoit éprouver , & chacun les interprétoit à sa maniere. La Princeesse en fut même un peu fâchée ; mais elle reprenoit sa gaieté , lorsqu'elle voyoit que , de quelque maniere que le Prince souffrît , c'étoit toujours de l'amour. La Princeesse de Gueldres entra dans son cabinet , comme ils en étoient sur ce chapitre : elle étoit fort rouge ; elle venoit de dormir , & elle leur dit qu'elle croyoit avoir la fièvre ; qu'il y avoit déjà quelques jours qu'elle ne se portoit pas bien , & voyant de l'inquiétude dans les yeux du Comte de Riviere : je serois pourtant bien marie, dit-elle , en s'adressant au Prince , & fouriant un peu , si je n'étois pas de vos noces ; la fête ne vaudroit rien sans moi : & puisque j'ai si heureusement avancé

votre bonheur, je ne suis pas d'avis de partir sans l'avoir bien établi. Eh ! Madame, dit la Princesse, en l'embrassant tendrement, pourquoi venir troubler le plaisir que nous avons ici, en nous disant de si funestes paroles ? Elle fait si bien comme l'on est à son égard, dit tristement le Comte de Riviere, qu'elle ne doit point chercher de nouvelles preuves pour connoître toutes ses forces, & pour pousser à bout la foiblesse que l'on a pour elle. Vous n'êtes point malade, dit la Duchesse de Bourgogne; que devons-nous craindre avec des yeux si vifs & un teint si éclatant, si ce n'est que le mal des autres ne s'augmente ? Elle dit ces mots d'un air si fin, & voulant parler de son mari, dont elle railloit souvent avec la Princesse de Gueldres : hélas ! Madame, reprit-elle, on ne fait ce qui les cause ces maux dont vous parlez ; & si le teint, les yeux, & toutes les beautés de sa personne les faisoient naître, les gens que nous connoissons n'auroient qu'à se tenir chez eux, ils ont plus qu'ils n'en méritent. Le Comte de Riviere étoit cependant fort inquiet, & fit remarquer que la Princesse de Gueldres avoit même la voix changée :

il eut tous les empressements d'un homme qui fait aimer , & l'obligea , par ses prières , à se mettre au lit : elle s'y mit , & la nuit suivante la fièvre fut très-violente ; elle alla si fort en augmentant , que le septième accès parut mortel. Ce fut alors que la douleur éclata d'une manière remarquable à la Cour. Le Duc , qui étoit au désespoir , ne voulut entendre parler de rien , & le mariage fut différé. La Duchesse étoit très-affligée , parce qu'elle aimoit la Princesse de Gueldres : elle étoit incessamment auprès d'elle , & occupée à consoler le Duc. Le Comte d'Angoulême & la Princesse avoient tant de raisons d'être affligés , qu'ils l'étoient avec excès. Mais rien n'étoit si affligé que le Comte de Rivière.

Elle mourra , disoit le Comte d'Angoulême à la Princesse ; elle mourra , & mon bonheur sera différé. Voilà les cruels pressentimens que j'avois , & dont je ne pouvois rendre raison.

Ce Prince fut trop véritable dans ce triste pronostic. La Princesse de Gueldres tira visiblement à sa fin , & tout l'art des Médecins fut inutile contre la violence de son mal. Ils annoncèrent au Duc la terrible sentence : il n'en put

soutenir le coup ; il éclata dans tout ce que la douleur a de plus tendre. La Duchesse ne le quitta point : il fut touché de sa vertu : on le fit sortir de l'appartement de la Princesse de Gueldres ; il se jettoit aux pieds de sa femme ; il lui demandoit pardon de ce que ses affections étoient partagées ; il la prioit de le secourir , & de ne point l'abandonner.

Tous ceux qui étoient dans la chambre de la Princesse de Gueldres étoient consternés : on la voyoit seule tranquille ; elle apperçut le trouble & l'affliction sur tous les visages ; elle les regarda fixement : c'en est assez , dit-elle , je vois l'état où je suis. O Dieu ! j'y suis résolue. Ces paroles faifirent tous les cœurs , & un torrent de larmes sortit de tous les yeux. Eh ! dit-elle , pourquoi vous affliger ; je vais être heureuse ? Est-ce un si grand mal que de mourir ? Je meurs bien jeune , continua-t-elle , en voyant le Comte de Riviere dans l'attendrissement ; je meurs bien jeune : mais qu'importe un peu plutôt ou un peu plus tard ? C'est une loi commune. Qu'on me laisse un moment , Madame , en s'adressant à la Princesse : faites que je puisse dire adieu au Comte d'Angoulême.

A ce mot, le Comte de Riviere fit un cri douloureux, & voyant qu'il n'y avoit plus de gens suspects dans la chambre, il se traîna, tout effrayé, vers le lit de la malade, où il demeura à genoux, en la regardant avec des yeux noyés dans ses pleurs : elle en eut pitié ; il faut nous résoudre, lui dit-elle, & nous allons être séparés. Séparés ! s'écria-t-il, vous ne mourrez pas seule : je vous suivrai. A quoi songez-vous, lui dit-elle languissamment : vous vivrez, & vous vous consolerez. Je n'ai servi que de tourment à votre vie, par la malheureuse passion que je vous ai inspirée : je meurs avec toute votre tendresse ; c'en est assez pour moi ; vous m'auriez un jour moins aimée, & ma mort ne fera que ce que le tems auroit infailliblement fait un jour. Adieu Comte ; il faut nous quitter : elle voulut se tourner de l'autre côté, mais le Comte de Riviere & la Princesse tenoient chacun une de ses mains, qu'ils arrosoient de leurs larmes. Otez-moi ces objets, dit-elle au Comte d'Angoulême ; ils m'attendrissent trop. On auroit eu de la peine à les arracher delà, si l'Évêque de Liege, son frere, ne s'en fût mêlé. Cette Princesse vécut encore deux jours, avec

un esprit auffi vif & auffi bon que jamais. Elle ne voulut plus voir ni le Duc ni le Comte de Riviere; elle ne songea qu'à fon falut : elle dit des chofes fort touchantes à la Ducheffe & à la Princeffe qui ne la quittoient point : elle demanda pardon à la Ducheffe de lui avoir enlevé, malgré elle, le cœur de fon mari : elle la pria d'obtenir du Duc que l'on continuât de traiter avec douceur le Prince de Gueldres : elle dit à la Princeffe qu'elle mourroit avec le regret de n'avoir pas achevé fon mariage, & qu'elle la prioit d'aimer fa mémoire; enfin, elle attendriffoit tout ce qui l'entouroit, & jamais à fon âge on n'a envifagé la mort avec plus de fermeté : elle eut de la connoiffance jufqu'au dernier foupir, & fa vertu & fa piété lui firent recevoir la mort avec une grande réfignation.

Le Duc de Bourgogne ne fe confola jamais de la perte de cette Princeffe, & fa douleur changea abfolument fon humeur & fon naturel. Le Comte de Riviere eut une affliction auffi vive & plus touchante; il la cacha aux yeux de la Cour, fous le prétexte d'une indisposition. Le Comte d'Angoulême étoit encore plus fâché qu'ils ne l'étoient tous deux, non-feulement parce qu'il

perdoit une parente aimable , qu'il aimoit , à qui il avoit tant d'obligations , mais aussi parce qu'il prévoyoit bien que son mariage feroit retardé. Avois-je raison de craindre , disoit-il à la Princesse ? & en croirez vous , Madame , les pressentimens de mon cœur ? Nous avons perdu la Princesse de Gueldres , & vous verrez que le Duc différera mon bonheur. La Princesse se plaignoit avec lui , & de quelques jours on ne fut en état de pouvoir parler au Duc. Le Comte se présentoit en particulier devant lui , le plus souvent qu'il pouvoit , & une fois le Duc le regardant tendrement , après avoir poussé un long soupir , & comme s'il fût revenu tout-à-coup à lui-même , je ne saurois songer à vos affaires , Comte , lui dit-il ; je vous prie , remettons-les à une autre fois. Si vous aimez , il vous fera aisé d'entrer dans l'état où je suis : retournez en France ; un plus long séjour vous rendroit suspect ; je prolongerai la treve , si je puis , & je vous rappellerai bientôt : ma fille est à vous , je vous l'ai promise ; je vous confirme ma parole ; je ne la donnerai point à d'autres. Allez , lui dit-il en l'embrassant , soyez toujours de nos amis.

Cet ordre de partir mit le Comte au désespoir; il s'en plaignit d'une manière bien touchante à Comines , en sortant de la chambre du Duc. Je m'en vais donc , & voilà tout le fruit que j'emporte des belles espérances que l'on m'avoit données. Ah ! Madame , dit-il à la Princesse , je viens vous dire adieu : on veut que je parte , & je me trouve si malheureux , que je ne fais si je dois prendre la liberté de vous prier de ne point m'oublier. Seigneur , reprit-elle , la Duchesse vient de me dire la nécessité où nous sommes de nous séparer , & je trouve que les dernières paroles que mon pere vous a dites , sont bien propres , dans un si grand mal , à en modérer la violence. Que me font-elles les paroles , reprit-il , quand j'en vois l'effet dans un si grand éloignement ? Seigneur , dit la Princesse , elles sont d'un si grand poids , qu'elles autorisent l'innocence des sentimens que j'avois osé avoir pour vous : l'aveu du Duc m'engage à m'y livrer sans résistance. Modérez , je vous en supplie , la peine où je vous vois : bien-loin de vous oublier , je me souviendrai de vous avec un plaisir extrême , & nous souhaiterons , ajouta-t-elle en rougissant ,

que votre retour soit aussi prompt que vous le desirez. Le Comte se jeta à ses pieds , lui fit mille protestations d'une fidélité éternelle , où ils se firent bien voir l'un à l'autre la sensibilité de leur cœur dans une si cruelle séparation. Le Comte ne partit point sans aller dire adieu au Comte de Riviere : il l'avoit vu tous les jours depuis la mort de la Princesse de Gueldres , & il lui avoit dit tout ce qu'il avoit pu prendre dans un cœur aussi tendre que le sien : ils s'embrassèrent mille fois , se confirmèrent leur amitié par les promesses les plus solennelles. Le Comte recommanda au Comte de Riviere de ménager les intérêts de son amour , & il le lui promit , en l'assurant qu'il ne retourneroit en Angleterre , qu'après qu'il seroit revenu en Bourgogne , & qu'il l'auroit vu parfaitement heureux.

Ce Prince étoit à peine retourné en France , que Charles ne pouvant ressentir une douleur modérée , voulut l'occuper par les agitations & les soins de la guerre : bien-loin de faire durer la treve , il prit un prétexte de la rompre , sur le sujet de la mort du Duc de Berri , & fit courir des bruits injurieux à Louis. Il se ligua avec le Duc de Bretagne ; il passa comme un torrent en

France, ruinant tout ce qui s'opposoit à sa fureur. Le Comte de Riviere le suivit dans le dessein de chercher la mort, & cette funeste résolution, qui le jettoit dans le péril, servit à lui faire acquérir une gloire éclatante. Le Comte d'Angoulême fut assez heureux pour être occupé en ce tems-là à dompter le reste des rebelles de la Guienne. Il délivra Beaujeu des prisons où le Comte d'Armagnac le retenoit, & sa conduite & sa valeur, dans un homme de son âge, donnerent de l'admiration à toute l'Europe. Le Duc n'eût pas fait tant de progrès, s'il eût eu un si vaillant ennemi en tête. Il alla presque sans résistance jusqu'aux portes de Rouen, & voyant que le Duc de Bretagne ne l'étoit pas venu joindre, il s'en retourna dans les Pays-Bas : la Duchesse & la Princesse l'attendoient à Cambrai. Tous ces Guerriers, si fiers & si terribles dans leurs armées, se trouverent doux & soumis auprès des Dames. Le jeune Souverain de Savoie étoit avec le Duc : il s'en étoit entêté ; & soit pour mieux engager dans ses intérêts Yolande de France, sa mere, soit qu'il agît par un motif secret de politique, qui lui étoit assez ordinaire, il dit tout haut, qu'il vouloit le marier avec la Princesse

sa fille. La seule Duchesse osa lui remontrer, avec douceur, les engagements où il étoit avec le Comte d'Angoulême. Il lui répondit froidement, qu'il avoit changé de pensée, & voyant un jour la Princesse extraordinairement triste, il lui demanda pourquoi elle ne se préparoit pas avec plus de gaieté au mariage auquel il l'avoit destinée avec le Duc de Savoie. Avec le Duc de Savoie, Seigneur? Je n'avois pas dû penser que votre choix, que je croyois fait, dût jamais se tourner de ce côté là; & ne l'avez-vous pas entendu dire, reprit-il? Seigneur, j'ai écouté ce qu'on m'en a dit, comme les autres bruits de la Cour, qui n'ont aucun fondement. Vos ordres ne sont jamais venus positivement jusqu'à moi, qu'en faveur du Comte d'Angoulême. Vous m'avez commandé de le regarder comme un homme qui devoit un jour être mon mari; je vous ai obéi. Elle n'acheva ces paroles qu'avec une modeste rougeur qui lui couvrit tout le visage; & ne savez-vous pas, reprit brusquement le Duc, que je vous ai promise autant de fois, & à autant de Souverains, qu'il a plu à ma politique, & que les intérêts de l'État l'ont voulu? Il est vrai, Seigneur, lui répondit-elle,

ce font des traités qui se font faits loin de moi ; mais dans ce qui s'est passé avec le Comte d'Angoulême , vous m'avez commandé de recevoir sa foi , & de lui donner la mienne. Hé bien , lui dit-il , faut-il qu'une Princeſſe qui a du courage , s'abaiſſe ſervilement à ces délicats points d'honneur ? Votre cœur , votre foi , tout cela n'eſt à vous , qu'autant que je le veux. C'eſt moi qui en diſpoſe. Point de raffinement , je vous prie , ni de détour de tendreſſe. Votre gloire eſt d'être toujours prête à m'obéir , de quelque maniere que je veuille diſpoſer de vous. Il la quitta , ſans la regarder , & elle demeura dans la plus profonde affliction. C'eſt en vain qu'elle appelloit le Comte d'Angoulême à ſon ſecours ; qu'eût-il pu pour elle & pour lui ? Il étoit encore arrêté en Guienne. Tout ce qu'elle pouvoit , étoit de ſe plaindre avec le Comte de Riviere. Elle avoit ſouvent adouci ſa douleur , en lui parlant de la Princeſſe de Gueldres , & il n'avoit pris plaifir d'en parler avec perſonne qu'avec elle. Ils ſ'entrenoient auſſi du Comte d'Angoulême , & l'échange de leurs ſecrets & de leurs malheurs les mettoit dans une communication de penſées , qui avoient mille charmes pour

eux : mais que ce commerce si doux devint cruel pour le Comte de Riviere ! Les beaux yeux de la Princesse de Bourgogne , dont il connoissoit tous les mouvemens , pénétrèrent jusqu'à son cœur. Tout ce qu'elle disoit l'enchaînoit ; chaque parole lui portoit un nouveau trait , & la beauté de ses sentimens le portoit à une passion qui dura autant que sa vie. Il ne connut pas d'abord son mal ; il avoit assez de courage pour le combattre , & peut-être assez pour le vaincre ; il favoit trop ce qu'il devoit au Comte d'Angoulême , & s'il n'eût pu dans les commencemens surmonter son amour , sa fuite au moins en auroit dérobé la connoissance : mais qu'il étoit éloigné de se connoître lui-même ! Il croyoit n'avoir l'esprit rempli que d'urnes & de tombeaux ; il parloit toujours de la Princesse de Gueldres ; mais il voyoit sans cesse la Princesse de Bourgogne : enfin , il parla moins de cette illustre morte , & il remarqua la première fois avec surprise , qu'il avoit peine à nommer le Comte d'Angoulême. Qu'il fut épouvanté , quand il développa l'état de son cœur ! Il ne se flatta point ; il vit tout son malheur. Il se dit qu'il ne seroit jamais aimé ; il se présenta

le bonheur du Comte d'Angoulême ; il repassoit dans son esprit la bonne foi avec laquelle la Princesse lui parloit de sa tendresse pour celui qu'on lui destinoit pour époux. Il se faisoit cent reproches sur le sujet du Prince , & sa délicatesse se trouvoit blessée de tout ce qu'il pensoit : mais l'amour , plus fort que tous les raisonnemens , reprenoit bientôt le dessus. Après bien des combats inutiles , il s'abandonna à son destin : il aima la Princesse avec l'ardeur la plus tendre : il aimoit encore le Comte d'Angoulême ; il connoissoit l'injustice de sa passion , & s'il agissoit quelquefois en amant , il rentroit bientôt dans tous les devoirs qu'une vertu sévère lui imposoit. La Princesse , qui ne lui cachoit rien , ne tarda pas à lui parler des vues du Duc pour le Duc de Savoie. Le Comte de Riviere en eut un moment de la joie ; il pensa qu'on lui ôtoit un époux aimable & aimé , pour lui en donner un qu'elle n'aimeroit jamais. Il lui vint tout d'un coup une idée agréable ; mais un instant après il eut horreur de sa pensée ; il eut pitié du Comte d'Angoulême ; il plaignit la Princesse , & il haït ensuite le Duc de Savoie. Les peines qu'ils avoient sur ce mariage ne durèrent pas long-tems. Le Duc

de Savoie s'en étoit allé lui-même chercher le consentement de sa mere , & l'on sçut que cette Princeſſe , après une longue inimitié avec le Roi ſon frere , s'étoit accommodée avec lui , auffi-bien que le Duc de Bretagne. Une nouvelle ſi peu attendue ſurprit le Duc , & l'irrita d'abord contre ſes nouveaux ennemis. Il les mépriſa enſuite , & dit tout haut , qu'il ſavoit les moyens de les réduire. En effet , il parut occupé par de grands deſſeins , & la Princeſſe , qui étoit ravie de ce qui venoit d'arriver , reſpiroit librement , après avoir reſſenti tant d'alarmes.

Elle eût long-temps ignoré la paſſion du Comte de Riviere , ſi un accident ne lui en eût donné la connoiſſance. La Duchefſe & elle ſe promenoient un ſoir avant de ſe coucher ; elles étoient ſur une terraiſſe , la lune étoit claire , leurs femmes & leurs gens ſe tenoient éloignés par reſpect , n'y ayant avec elles que ceux à qui elles faiſoient l'honneur de mettre de leurs promenades privées. Après qu'elles eurent fait quelques tours , elles virent ſortir deux hommes d'un petit bois de grenadiers ; elles conçurent que c'étoit Riviere & Comines. La Princeſſe chantoit alors ; elle avoit dans

la mémoire un air qui étoit venu depuis peu d'Espagne, qui avoit une certaine tendresse capable d'é-mouvoir le cœur, & sur lequel le Comte de Riviere avoit fait des paroles fort touchantes sur la mort de la Princesse de Gueldres : la Princesse ne s'en souvenoit pas bien, elle l'appella, & le pria de les chanter. Le Comte de Riviere avoit fait ce jour-là, par malheur, d'autres paroles sur cet air, qui exprimoient la passion qu'il avoit dans l'ame. Il les avoit tellement dans l'esprit, que lorsque la Princesse le pria de chanter, ce qu'il avoit fait pour la Princesse de Gueldres, il étoit si plein de son autre chanson, qu'il la chanta sans s'en appercevoir.

Le Comte de Riviere, qui croyoit chanter la chanson qu'on lui demandoit, s'arrêta après le premier couplet, pour le faire chanter à la Princesse. Si une méprise l'avoit jetté si loin, sa passion le transportoit tellement, & il l'avoit chanté d'une manière si touchante & si naturelle, qu'il étoit impossible de ne pas voir ce qu'il avoit tenu caché. Mais comme il étoit devant deux belles Princesses, elles ne sçurent d'abord elles-mêmes à qui sa passion s'adressoit. Comines ne

favoit aussi qu'en penser, & leur étonnement fut si grand, qu'ils demeurèrent tous dans un silence qui avoit quelque chose de singulier. Le Comte de Riviere étoit le seul qui n'y prît pas garde; il pressa la Princesse de chanter; il s'étonna de ce qu'elle ne répondoit point; le silence duroit toujours; mais la Duchesse le rompit enfin par un grand éclat de rire; son esprit vif & pénétrant démêla dans un instant, que ce n'étoit pas pour elle que la chanson étoit faite; si bien que trouvant quelque chose de plaisant dans cette aventure, aussi-bien que dans la contenance que chacun avoit, elle ne put cesser de rire. Comte de Riviere, dit-elle, vous savez plus d'une chanson; comme je suis fort peureuse, je suis ravie qu'on vous ait ôté d'auprès des tombeaux: il sembloit à vos amis que vous aviez dessein de vous ensevelir, & nous devons savoir bon gré à celle qui a mis à fin une si belle entreprise, par laquelle vous nous faites connoître si galamment que vous aimez. Le Comte de Riviere fut si interdit de ce que lui disoit la Duchesse, & il vit si bien par-là qu'il s'étoit découvert lui-même, par cette autre chanson, qui étoit toujours présente à son esprit, qu'au lieu de répondre, un

grand soupir fut toute la ressource qu'il put tirer de son embarras. La Princesse comprit trop la part qu'elle avoit dans un changement si prodigieux; elle en eut de l'indignation contre le Comte; elle se repentit, dans le moment, de toutes ses bontés, de la confiance sans bornes qu'elle avoit eue pour lui; & pour commencer à le punir, par des endroits qui pouvoient lui être sensibles : je hais tous ceux qui se démentent dans les sermens qu'ils ont faits à leurs maîtresses, & qui peuvent se consoler si vite par un autre attachement : oui, Comte de Riviere, je ne saurois souffrir que vous songiez à un nouvel amour, quand ce seroit pour la plus belle personne du monde : c'est si fort mon sentiment, que si je perdois le Comte d'Angoulême, à qui le Duc mon pere m'a promise, & que je puis seul aimer; si, dis-je, j'étois assez malheureuse pour le perdre, non-seulement je n'aimerois jamais rien, mais je m'enfermerois en des lieux où je serois cachée à tout l'univers. Vos sentimens sont bien austeres, dit Comines; ils sont rares; le cœur ne les peut suivre sans efforts; ils nous transportent au-delà de la nature humaine, & c'est à faire à des ames élevées, comme la

vôtre,

vôtre , Madame , à les concevoir dans toute leur étendue. Le Comte de Riviere ne dit pas un mot pendant toute la conversation , & les Princeſſes ſe retirèrent. Le Duc , pour chagriner ſes nouveaux ennemis , fit encore la paix avec le Roi , & le Comte d'Angoulême crut devoir profiter des privilèges qu'elle donnoit. Il manda à la Princeſſe qu'il alloit venir en Flandres pour la voir ; elle ſe diſpoſa à cette vue avec tout le plaſir imaginable , & Comines en parla au Duc ; ce ne fut pourtant pas avec ſa liberté ordinaire. Le Duc étoit plus particulier que de coutume , plus froid avec Comines , & il paroifſoit avoir l'eſprit fort occupé , tellement qu'on croyoit qu'il méditoit quelque projet d'importance. On ne ſe trompoit pas , & il éclata dans le moment qu'on ſ'y attendoit le moins. Ce Prince avoit formé le plus beau deſſein qui pouvoit flatter un ambitieux : il vouloit établir une monarchie d'une étendue & d'une puissance plus conſidérable qu'aucune autre de l'Europe , en ſe faiſant Roi de la grande Belgique. Il avoit traité ſi ſecrètement avec l'Empereur , qui le devoit couronner , que les apprêts de ſon voyage étoient tous dreſſés , ſans que qui que ce ſoit en ait eu la

moindre connoissance. La surprise de ce voyage fut suivie d'un événement qui en causa une aussi grande. Ce fut la disgrâce de Comines, cet illustre favori. Tout le monde en parloit diversement, & l'on y donnoit des causes si ridicules, qu'elles servirent de contes, non-seulement dans les Pays-Bas, mais encore dans toute l'Europe. Il partit de la Cour, regretté de tous les honnêtes gens, & ne fit pas un mystère de la retraite & de l'établissement qu'il alloit prendre auprès de Louis XI. Il étoit encore dans la Flandres, & il marchoit un soir au bord d'une petite rivière, qui conduisoit au lieu où il alloit coucher, quand il apperçut, entre des arbres, à trente pas de lui, dix ou douze hommes bien faits & richement vêtus, qui lui parurent être des gens de condition : il passoit son chemin sans s'arrêter ; cependant il vit qu'on le regardoit attentivement, & un homme courut à lui, qu'il reconnut d'abord pour un Page du Comte d'Angoulême, lui disant que son maître étoit là, & qu'il le prioit de s'arrêter & de le venir trouver. Comines eut toute la joie qu'on peut s'imaginer de cette rencontre : il crut bien que le Prince alloit à la Cour

du Duc de Bourgogne : on lui dit qu'il étoit arrivé ce soir à cette couchée , & qu'il se promenoit avec ses Gentilshommes. Comines envoya son train à la ville , & courut au galop dans l'endroit où étoit le Comte : il descendit brusquement de cheval ; le Prince l'embrassa cent fois , & lui demanda où il alloit , & passant avec empressement d'une chose à l'autre , sans lui donner le loisir de répondre , il s'informa , avec quelque émotion , de ce qui se passoit au lieu d'où il venoit. Comines lui répondit froidement , que la Cour étoit comme à l'ordinaire , tumultueuse & pleine d'intrigues ; que le Duc avoit toujours de grands desseins , qu'il ne remplissoit point ; que la Duchesse étoit la même ; que la Princesse étoit parfaitement belle , quoiqu'un peu moins gaie qu'à son ordinaire , & que pour lui il alloit en France , s'attacher le reste de ses jours au Roi Louis. Le Comte parut frappé d'étonnement au discours de Comines : il ne put lui cacher l'effet subit qu'il produisoit : il admiroit son malheur dans l'exil , ou la fuite de Comines ; car il ne pouvoit imaginer , ni ce qui le faisoit éloigner de son pays , ni comment il le quittoit. Cette inquiétude d'esprit étoit trop cruelle pour

lui : il commanda à ses gens de se retirer , & prenant Comines par la main , ils furent s'asseoir tous deux sous une touffe d'arbres , qui leur faisoit une agréable fraîcheur. Vous voyez ma surprise , lui dit le Comte ; je ne saurois comprendre qu'il y ait seulement de la vraisemblance dans ce que vous me dites. Un favori , un homme si nécessaire au Duc , qui possède son cœur , comblé de ses bienfaits , premier Écuyer , Échançon , Chambellan ; qu'un homme comme vous le quitte , ou que le Duc s'en défasse : non , Comines , vous m'avez déguisé la vérité. Cela ne peut jamais être. Cela est pourtant vrai , reprit Comines , & si vous voulez vous donner un moment de patience , je vais vous dire des choses que vous ignorez , & que le reste du monde ne saura jamais par moi. Le Prince promit d'être fidele à son secret , & Comines continua de cette sorte.



NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME III, N°. XIV.

LA BIBLIOTHEQUE

DE LA SOCIÉTÉ DE LA LIBRAIRIE

DE LA RUE DE LA HARPE

N° 101

PARIS

NOUVELLES

DE LA SOCIÉTÉ DE LA LIBRAIRIE

DE LA RUE DE LA HARPE

N° 101

PARIS

TOUR III, N° XIV

DE LA SOCIÉTÉ DE LA LIBRAIRIE

DE LA RUE DE LA HARPE

N° 101

PARIS

TOUR III, N° XIV

DE LA SOCIÉTÉ DE LA LIBRAIRIE

DE LA RUE DE LA HARPE

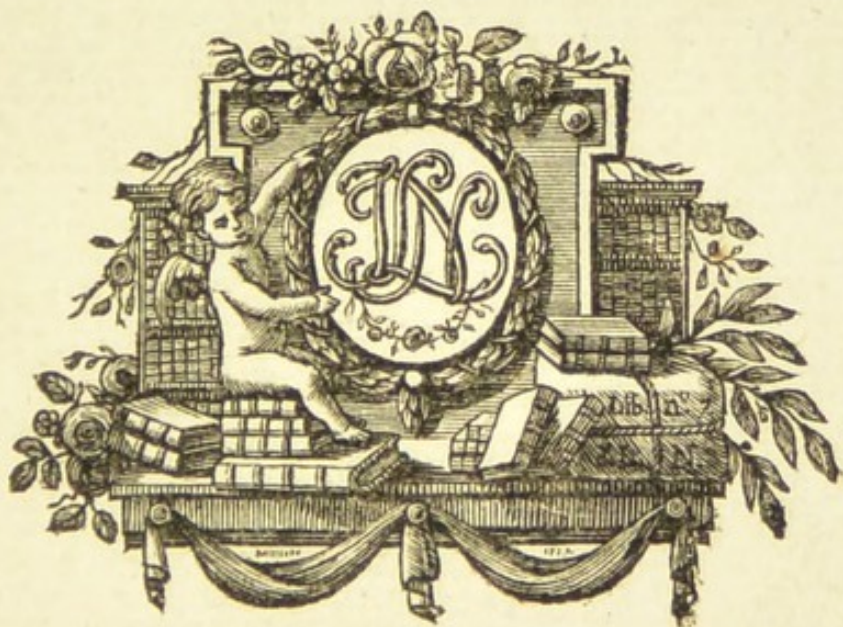
N° 101

PARIS

TOUR III, N° XIV

DE LA SOCIÉTÉ DE LA LIBRAIRIE

LA DISGRACE
DE
COMINES,
NOUVELLE FRANÇAISE.



A PARIS,

Chez { NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinets,
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIII.

LA DISGRACE

DE

COMTESS

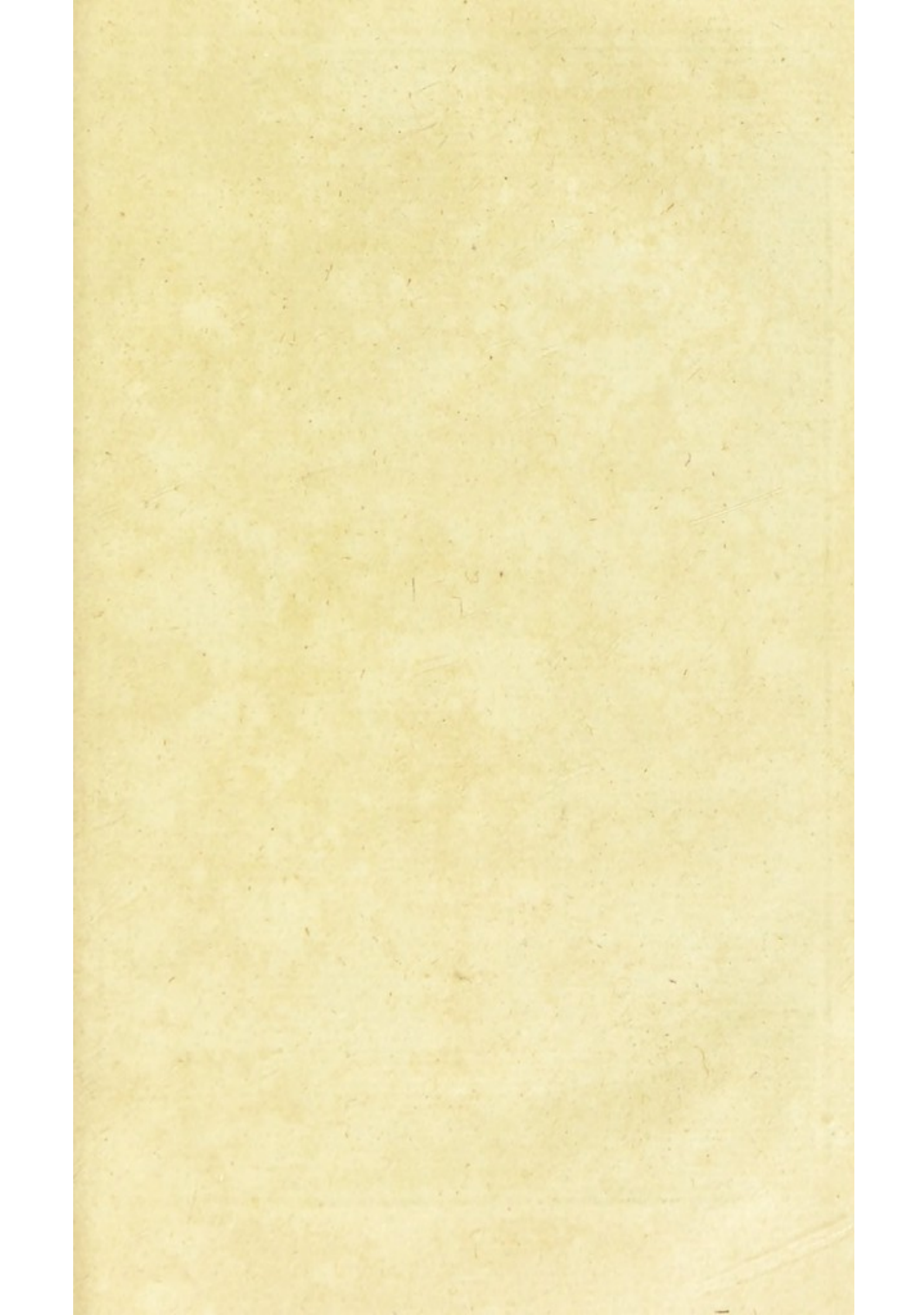
NOUVELLE FRANÇAISE



A PARIS,

Chez { Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardin,
{ Barin, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXII.







LA DISGRACE DE COMINES.

MON pere étoit Bailli souverain de Flandres , comme vous le savez , Seigneur ; sa vertu étoit extraordinaire , son rang étoit distingué. Il se mit en tête de faire quelque chose de moi , & me donna une éducation qui n'est pas commune en ce temps , où il semble que les gens de qualité se piquent d'une ignorance qui rend le siècle trop grossier. Je réussis selon les desirs de mon pere ; je fus quelque chose , & comme la renommée les grossit toujours , on crut que je valois plus que je ne vaux. Philippe-le-Bon eut envie de m'avoir auprès de lui , croyant que mon exemple suffiroit pour porter son fils à devenir habile & digne

de gouverner les grands états auxquels il devoit succéder un jour. Je fus donc mis auprès du Comte de Charolois, qui est maintenant le Duc de Bourgogne. Il m'aima éperduement; il me traitoit plutôt en frere qu'en favori; j'étois de tous ses plaisirs; nous chassions, nous dansions, nous jouions ensemble; il me faisoit souvent coucher avec lui; enfin, j'étois l'homme du monde le plus heureux. J'aimois mon jeune maître; il avoit des qualités éclatantes; il étoit fait à merveille, & ç'auroit été un des plus grands Princes du monde, si la haine implacable qu'il avoit conçue contre le Roi, & quelques heureux succès qu'il a eus, n'eussent gâté tout ce qu'il avoit de bon. Vous le connoissez comme moi; il a une présomption insolente, & une opinion si avantageuse de tout ce qu'il conçoit, qu'on n'oseroit plus le conseiller. Il m'écoutoit encore à Péronne; & le Roi se trouvant bien de la douceur où je portai son esprit, en conserva une entière reconnoissance, & prit dès-lors le dessein de m'avoir auprès de lui; à quoi il a toujours travaillé depuis: ç'auroit été inutilement, sans le malheur qui m'est arrivé, & qu'il est temps que je vous explique.

Le Comte de Charolois a été marié trois fois, comme vous le savez, & ce fut avec une horrible répugnance qu'il consentit d'épouser, en dernières noces, Marguerite d'York, par l'amitié qu'il avoit toujours conservée pour la Maison de Lancastre, dont son aïeule fortoit. Cependant les circonstances des affaires de ce temps - là l'obligerent à conclure cette alliance. Il m'envoya au-devant de la Duchesse, pour lui faire un fidele rapport de ce que je connoïtrois de son humeur, & pour lui pouvoir dire si elle étoit aussi belle qu'on le disoit.

Je la vis; je la trouvai trop parfaite. Je passe légèrement sur mon malheur; en voilà la source. Vous voyez bien que je l'aimai : je n'avois jamais cru tout ce qu'on disoit des premières vues; je pensois qu'on se moquoit, & ces coups de tonnerre me paroïssent semblables à ces feux d'artifices, qui ne jouent que quand on le veut bien.

Je fus frappé au premier abord de la Duchesse, & si saisi de ce que je prenois pour l'admiration, & qui étoit déjà une passion forte, que je ne pus parler. La Duchesse remarqua mon embarras; & comme elle me croyoit de l'esprit, aussi - bien

que le reste du monde , elle regarda avec plaisir cet effet de sa beauté ; cette pensée lui causa un enjouement extraordinaire : elle favoit que le Duc m'aimoit : elle vouloit d'abord , par des manieres flatteuses , m'engager à lui rendre de bons offices auprès de lui ; elle me fit un accueil plein de charmes. Tant de bontés me confondoient encore plus ; mes yeux agissoient seulement , ils ne voyoient que trop ; mais pour ma bouche , elle étoit muette ; enfin , la Duchesse faisant un petit souris : eh bien ! Seigneur , me dit-elle , quelle réception m'apprête-t-on en Bourgogne ? La Rose Rouge est-elle toujours aimée ? Ne comptera-t-on notre candeur pour rien ? Elle me parloit dans un petit cabinet , où elle m'avoit reçu en particulier , comme favori du Prince , & elle s'expliquoit ainsi sous cette figure , parce qu'elle avoit su les sentimens du Duc , & qu'elle croyoit bien que je les favois aussi. Après une confusion trop longue , ma langue se détacha ; je répondis ; je voulus que ce fût avec esprit , & la Duchesse fit semblant d'en être contente.

Je ne vous dis point tout ce qui se passa à ce mariage ; & au bout d'un long temps je trouvaï

mon amour si augmenté , que toute ma raison ne put m'empêcher d'en donner de visibles marques à la Duchesse ; elle en eut souvent pitié , à ce que j'ai su depuis par une de ses filles. C'est dommage , disoit-elle , ce jeune homme se perdra ; il a de l'esprit ; il est sage naturellement ; j'ai peur que sa folle passion ne le mene trop loin ; & comme j'en laissois échapper des traits ridicules , elle m'en parloit avec une bonté , qui , au commencement , acheva de m'égarer , au lieu de me remettre , tant je prenois mal un mouvement , qui , si je l'eusse bien connu , m'eût ôté dès-lors toutes les espérances que j'ai depuis si bien perdues.

La Duchesse de Bourgogne n'est pas une femme ordinaire. Jamais peut-être on n'a eu une plus inébranlable vertu , mais une vertu raisonnable , solide & humaine : elle a le cœur tendre & sensible ; elle aime mieux qu'une autre ce qu'elle doit aimer ; elle s'est fait une idée de l'amour , qui lui est fort particuliere ; elle croit qu'il ne doit porter ceux qu'il possède , qu'à de grandes choses ; elle ne peut penser qu'il conduise au mal , & que ceux qui le ressentent , puissent jamais descendre à des foibleesses honteuses ; elle dit que le vrai amour ne

doit rien avoir à se reprocher, & qu'il n'y a que des élévations téméraires, ou des abbaissemens condamnables qu'il faudroit lui retrancher; que pour de certains défordres qui arrivent trop souvent, ce n'est point du tout l'amour qui les cause; qu'on abuse de ce nom; que c'est toute autre chose, puisque ce ne peut être qu'un commerce effroyable, & qui doit soulever tous ceux qui sont capables d'un sentiment de raison.

La Duchesse étant de ce caractère, vous voyez bien que je m'étois mal adressé; je le vis enfin, mais inutilement; mon mal étoit de ceux où les raisonnemens & le temps ne peuvent rien: le tems même étoit contre moi; il ne faisoit qu'augmenter ma blessure. J'étois si bien avec le Duc de Bourgogne, que cette faveur ne servoit qu'à rendre mes maux plus grands & plus insurmontables; il vouloit que je vécusse dans une familiarité avec lui, qui me livroit sans miséricorde à ma passion; il desiroit que je fusse auprès de lui à toutes les heures, à son coucher, à son lever; je le voyois au lit avec sa femme; elle s'habilloit devant moi; & le hasard, ou souvent la bonne humeur du Duc m'exposoit à des assauts, où un plus sage

que moi auroit succombé ; mes yeux étoient charmés , mon ame se perdoit.

Je faisois des folies qui n'étoient pas imaginables , & comme ce n'étoit que dans un grand particulier que je parlois à la Duchesse , personne ne s'en doutoit. La Princesse , qui n'avoit pas tant d'indulgence que la Duchesse , m'en grondoit quelquefois. J'avois beau me faire des leçons , dès que je la revoyois , & que je trouvois une occasion favorable , je ne me souvenois plus de rien. Enfin , mes extravagances allerent si loin , que leurs filles s'en apperçurent & s'en étonnerent. Une fois que la Cour étoit à Rure , Maison de chasse du Duc , je trouvai la Duchesse au fond du Parc avec ses filles , qui leur lisoit quelques vers ; elle étoit sans gants , & voulant passer sur un petit pont rustique , elle me donna la main pour l'aider à marcher. Cette belle main m'éblouit ; je la pris entre les deux miennes ; je la ferai follement , en me jettant à terre ; je fus assez inconsideré pour y porter la bouche , d'une maniere si ardente & si vive , que la Duchesse fit un effort pour la retirer : la violence dont elle usoit , me fit reconnoître ma faute ; je la laissai aller , &

je regardai , comme un sot , toutes ses filles qui rioient , & saisi de confusion & de repentir , je me levai brusquement , avec la contenance d'un homme au désespoir. Je laissai là la Duchesse ; je voulois m'en aller au bout du monde , & je ne pouvois le faire ; je me perdis dans les jardins. Sur la fin du jour le Duc me rencontra ; il me dit qu'on me cherchoit de sa part il y avoit plus de deux heures ; il rentra , & me mit d'une partie de jeu avec la Duchesse , dont la bonté m'épargna ; elle ne fit pas semblant de se ressouvenir de ce qui venoit de se passer.

Ce procédé me toucha , & fit plus sur moi , que toutes mes résolutions. Je me déterminai , si je ne pouvois vaincre ma passion , de la cacher avec un soin extrême , en me rendant maître de mes actions. Cette prévoyance eut été judicieuse , & quelques railleries que les filles me faisoient , & que je ne soutenois pas bien , acheverent de me rendre raisonnable. Je fis de grandes réflexions , & enfin je me mis en tel état , que , pendant près d'une année , je parlai à la Duchesse de ma passion , comme d'une folie , que j'aurois condamnée dans un autre , & que je trouvois ridicule en moi :
j'aurois

j'aurois été heureux , si ses sages conseils eussent pu me guérir. Que ne fit-elle point par ses remontrances & par sa modeste douceur ! Je crois , pour moi , que son esprit , que je voyois dans toute son étendue , une pureté de mœurs incorruptibles , sa prudence & sa bonté , & tant d'admirables qualités , rendoient ma passion plus forte , & me la rendoit plus précieuse.

Il n'est pas possible de comprendre les défordres où je me replongeai : mes foibleesses étoient dignes de pitié ; je voyois qu'elles me perdroient , si elles venoient à la connoissance du Duc ; je me résolvois à les vaincre ; j'y faisois mille efforts impuissans , & quand je croyois en venir à bout , que je l'avois bien résolu , tout d'un coup je me trouvois le visage tout couvert de larmes ; je me faisois pitié à moi-même ; je pensois que je ne pouvois vivre sans adorer la Duchesse ; je me représentois ses charmes ; je lui demandois pardon , comme si je lui eusse parlé , de la pensée criminelle d'avoir voulu cesser de l'aimer ; je lui jurois le contraire ; je me rengageois tout de nouveau dans ma servitude ; je pleurois comme un enfant , & je reconnoissois , enfin , que l'homme le plus

fort n'est que foiblesse , & qu'on juge souvent de lui , sur des apparences qui sont bien contraires à ce qu'il est en effet.

Je m'oubliai encore une fois aux noces de la Princesse de Gueldres. Ne vous souvenez-vous pas de ce ballet , dont vous étiez , aussi-bien que moi , & qu'à cette belle entrée que nous dansions avec le Duc de Bourgogne , vous , Châtillon , Rantelin , Vaubrisset , & moi , la Duchesse représentoit une Déesse , & devoit danser au milieu de nous ? Comme elle descendoit dans un petit char , au lieu de danser , je m'arrêtai , tout ravi ; & dans une contemplation un peu hors d'œuvre , qu'elle est belle ! m'écriai-je ; qu'elle est digne de nos vœux ! Je ne faisois point mes pas. Le Duc , figurant auprès de moi , me poussa en passant , & me demanda à quoi je m'amusois ; je revins à moi , un peu confus , & ceux qui m'avoient remarqué , attribuerent ma folie à l'adresse d'un habile Courtisan , qui cherche à plaire par tous les endroits ; tant il est vrai que quand on a bonne opinion d'un homme , on explique tout à son avantage , & qu'on lui fait un mérite des choses mêmes auxquelles il n'a pas pensé. La Duchesse me

parla sérieusement sur ce nouvel égarement , & me porta à me corriger autant qu'elle le put : elle croyoit que j'étois nécessaire au Duc ; elle favoit que la fausse réputation d'homme sage , que j'avois si injustement acquise , avoient obligé presque tous les Potentats de l'Europe à souhaiter de m'avoir auprès d'eux. Le Roi de France, sur-tout, avoit fait plusieurs tentatives , par des offres fort au-dessus de ce que vraisemblablement j'en devois espérer : j'y avois résisté avec une persévérance , dont la Duchesse me favoit bon gré , & que le Duc récompensoit par une estime & une confiance entières.

Enfin , Seigneur , le temps vint où vous me fîtes part de votre secret ; & si le brave Imbercour vous donnoit de sages conseils pour votre conduite , vous exhaliez près de moi vos soupirs , & souvent je les faisois passer jusqu'à la Princesse.

Depuis votre absence nous parlions toujours de vous ; nous écrivions tant de jolies lettres que vous avez reçues , & nous nous faisons un plaisir des vôtres , où la Princesse prenoit la meilleure part.

Je m'aventurai à vous proposer au Duc ; il prit ,

à ce que je lui disois , tout autant de goût que nous vous le mandâmes : la Princeſſe de Gueldres acheva ce que j'avois commencé ; elle vous fit agréer au Duc pour être ſon gendre ; il vous confirma à vous-même ce qu'il avoit réſolu pour vous. La mort de cette aimable Princeſſe éloigna votre bonheur : vous ſavez les obſtacles qui ſ'y ſont oppoſés depuis : nous vous avons mandé de revenir , & j'aurois pu contribuer à vous rendre heureux , ſi mon malheur & le vôtre n'euffent pas renverſé tous nos projets , & ne m'euffent conduit dans le précipice où je ſuis.

Le Duc étoit dans la mauvaiſe humeur où l'avoit mis la mort de la Princeſſe de Gueldres , & ſes chagrins continuels nous le rendirent quelquefois inſupportable. Vaubriſſet , qui m'envioit , & qui commençoit à ſ'établir dans ſes bonnes grâces , après des précautions adroites , parce qu'il connoiſſoit la délicateſſe du Duc ſur le chapitre de l'honneur , l'éclaira enfin ſur ma paſſion pour la Duchefſe. Le Duc réſolut ma perte , ſur le ſimple ſoupçon qu'on lui donna de cette paſſion : mais il vouloit voir auparavant comme la Duchefſe la prenoit ; il uſa de cent artifices pour en ſavoir

la vérité. Il nous mettoit à tout moment ensemble, & nous observoit, ne s'en rapportant qu'à lui-même ; car nous avons su qu'il traitoit Vaubriffet d'extravagant, & qu'il lui défendit, sous peine de la vie, de découvrir jamais sa pensée à un autre. Le Duc étoit trop fier, pour vouloir qu'on pût seulement croire une telle chose : il résolut d'y mettre un ordre prompt & secret : il nous observa ; il fut convaincu de mon audace & du peu de consentement qu'y prêtoit la Duchesse : mes regards languissans, passionnés, souvent timides, quelquefois hardis, firent trop paroître mon amour : au contraire, les yeux de la Duchesse n'avoient que des regards innocens, qui tomboient sur moi, comme sur les autres, sans aucune affectation, & sa conduite étoit si pure & si droite, que le Duc n'en avoit que plus d'occasion de l'en aimer mieux. Il entendit encore une conversation qui acheva ma ruine, & où, par bonheur pour moi, il n'eut que de l'admiration pour la vertu de sa femme : il détermina ma perte, & ne savoit comment s'y prendre ; il n'avoit garde de faire un éclat, c'étoit tout ce qu'il eût craint ; il vouloit seulement me fâcher assez par quelque

mécontentement , pour m'obliger à le quitter , & ne songeoit qu'à la maniere dont il me puniroit , quand je donnai moi-même inconfidérément lieu à ma disgrâce , & voici comme elle arriva.

Le Duc étoit allé à la chasse , & comme il en revenoit , je m'amufai un peu derriere , & n'arrivai qu'après lui. En descendant de cheval , je vis un Officier de la Duchesse , qui me dit qu'elle avoit été fort mal l'après-dînée , d'une colique furieuse : cette nouvelle me troubla ; je courus à son appartement ; le Duc qui y étoit déjà , ayant oui ma voix dès l'antichambre , se cacha derriere la ruelle , & fit signe à ceux qui secouroient la Duchesse , de ne pas dire qu'il fût là. J'entrai ainsi que j'étois , tout botté , & je m'approchai du lit de la Duchesse : elle étoit si changée , que j'en fus tout attendri. Hélas ! dis-je , vous souffriez donc , tandis que le malheureux Comines n'en favoit rien ? & son lâche cœur ne l'avertissoit pas. La Duchesse ne m'écoutoit point ; elle avoit de grands maux , & elle faisoit de temps en temps des plaintes si douloureuses , que je n'y pus résister : elles me perçoient l'ame ; & soit par l'effet que m'avoit causé la surprise , soit par l'agitation de la chasse ,

ou par un accident fort naturel , je me sentis défaillir , & je tombai évanoui sur le lit de la Duchesse. Le Duc sortit furieux du lieu où il étoit caché ; il prit le prétexte de me faire un affront , pour m'irriter & m'obliger à ce qu'il vouloit. Il n'y avoit que des Médecins & des femmes autour de la Duchesse : quelques - unes s'empresserent auprès de moi , & me jettoient déjà de l'eau sur le visage , quand le Duc lui-même me tirant par les pieds de dessus le lit de sa femme , & le faisant avec violence , mes bottes lui demeurèrent dans les mains ; il me les ôta tout-à-fait , & me les jettant au visage avec une injure , il fit entendre que c'étoit pour l'insolente liberté que j'avois prise d'entrer ainsi botté dans la Chambre de la Duchesse. Je revenois de ma foiblesse , quand cela se passa , & j'en fus si outré , que dans deux jours je disposai de mes petites affaires , pour porter en France les débris de ma fortune. Le Duc étoit allé à une maison de campagne ; il ne me troubla point dans mes adieux , & j'eus la commodité de les faire à la Duchesse ; elle me parut entrer dans ma douleur , me fit des leçons salutaires pour l'avenir , m'exhorta à me gouverner mieux à la

Cour de France , à me rendre désormais plus maître de moi-même. Je disois peu de choses ; j'étois si faisi , que je croyois expirer. Ses dernières paroles furent , qu'elle me conseilloit de faire un meilleur usage de mon esprit , de ne m'en plus servir qu'à des emplois graves & sérieux , & de me rendre digne par-là de la passion que j'avois osé avoir pour elle.

La Princesse me parla fort de vous : nous prîmes des mesures pour nous écrire ; je lui promis de vous rendre favorable le Roi que j'allois servir. Je partis.

Quoi , Comines , s'écria le Prince , tout ce que vous me dites peut-il être vrai ? J'écoute comme un songe une aventure si surprenante , & je suis épouvanté de ma stupidité , de n'avoir pas démêlé des choses , que je vois maintenant claires comme le jour ; j'admire comme étant si peu maître d'une si grande passion , que vous avez toute votre vie laissé voir à la Duchesse , vous l'avez dérobée si long-temps à la connoissance de la plus spirituelle Cour de l'univers. J'aimois , lui dit Comines , j'aimois seulement la personne de la Duchesse ; je me faisois une gloire de l'aimer , & jaloux d'une

passion si parfaite , j'aurois été au désespoir , si on eût pu s'imaginer les sentimens que j'avois. L'Évêque de Liege n'avoit pas ma discrétion ; & bien que son caractère le dût obliger à garder plus de mesures , il a éclaté mille fois dans son amour pour la Duchesse , & jamais ne m'a fait de peine un seul instant , persuadé que j'étois , que le cœur de la Duchesse n'étoit capable d'écouter que les loix de son devoir. Mais , mon Prince , laissons le discours de mes affaires , les voilà finies ; parlons de vos intérêts : savez-vous que le Duc est parti pour aller à Treves ? Il y est allé avec un appareil si magnifique , qu'on dit que c'est pour recevoir le titre de Roi de la main de l'Empereur ; je suis persuadé en effet que son ambition le mene : mais comme la Princesse sa fille est avec lui , je craindrois que pour avoir ce grand titre , qu'il souhaite avec tant d'ardeur , il ne pût bien , pour l'obtenir avec plus de facilité , donner la Princesse à Maximilian , si on la desire pour le prix de sa royauté. Que me dites-vous , mon cher Comines , interrompit le Comte d'Angoulême ? Ah ! je vois comme vous les desseins du Duc ; je crains tout : que faut-il faire ? Je suis perdu.

Vous n'avez de ressource , reprit Comines , que dans la fermeté de la Princeſſe , & dans les avis que pourra vous donner Imbercour : partez ; ſuivez leurs traces ; ne perdez pas de temps ; ils ne ſont pas bien loin ; laiffez votre équipage ; allez inconnu , & tenez - vous de la forte à la Cour de l'Empereur ; peut-être que le Ciel vous guidera mieux que vous ne penſez.

Le Prince ſuivit ſes conſeils ; il l'embraſſa , le quitta , & prit deux hommes ſeulement avec lui : il marcha en diligence ſur les pas du Duc de Bourgogne ; il joignit la Cour à une petite ville , à cinq journées de Treves : il ſ'informa d'abord de la maiſon du Comte de Riviere ; il y fut , & comme la nuit étoit aſſez avancée , il entra ſans être apperçu. Tout le monde eſt d'ordinaire en confuſion dans ces fortes de voyages ; ſi bien que le Prince ne trouva qu'un garçon de la chambre du Comte qui le connut ; il lui dit que ſon maître venoit de rentrer , & qu'il avoit commandé qu'on le laiſſât ſeul. Le Comte d'Angoulême ſe fit un plaſir délicat de ſurprendre ſon ami , & de lui donner lui-même la joie de ſon arrivée ; ſi bien qu'ordonnant à celui qui lui

parloit , de ne pas le fuivre ; il entra doucement dans la chambre du Comte de Riviere. Il l'apperçut dans sa ruelle , assis dans une chaise , appuyé sur une petite table , ayant devant lui une lettre qu'il avoit commencé d'écrire , & qu'il avoit apparemment interrompue , par la considération d'une boîte qu'il tenoit ouverte , & qu'il regardoit avec beaucoup d'attention. Le Prince n'interrompit point sa rêverie , & se mit vis-à-vis de lui , sans remuer. Il crut que le souvenir de l'aimable Princesse de Gueldres l'occupoit encore ; quelques larmes qu'il vit partir de ses yeux , le confirmerent dans cette opinion ; enfin , au bout d'un assez long temps , le Comte de Riviere fit plusieurs soupirs , & dit quelques paroles si bas , que le Prince ne put les entendre ; & haussant un peu sa voix : non , dit-il , tout l'amour que j'ai pour vous ne sauroit m'ôter l'amitié que j'ai pour lui ; & regardant toujours , avec le même attachement , cette boîte qu'il tenoit à sa main , le Prince , en se haussant un peu sur les pieds , vit aisément que c'étoit un portrait ; mais il ne pouvoit distinguer de qui il étoit. En faisant le tour de la table , il se plaça derriere le Comte de Riviere , & vit ,

avec surprise, que ce portrait étoit celui de la Princesse de Bourgogne. Cette vue lui fit faire le même rôle que jouoit le Comte de Riviere; d'abord il ne regarda que cette Princesse en peinture, & mille idées tumultueuses s'éleverent incontinent dans son ame, pour le tourmenter avec une confusion qui n'avoit aucun objet distinct; enfin, il ôta les yeux de dessus ce fatal portrait, & les baissant, il les porta sur le papier, où le Comte de Riviere avoit commencé d'écrire, il y vit ces paroles.

Vous ferez obéie, Madame, & ce que vous me commandez, n'est point une peine qui coûte à mon amour: je suis né pour souffrir; je vous adore malgré vous, & si je l'ose dire, malgré moi: j'aime le Comte d'Angoulême; il mérite seul de vous posséder; & je vais l'avertir du malheur qu'on lui prépare; s'il n'arrive pas assez tôt pour le détourner, il verra ce que peut un homme.

Le Prince tomba d'un évanouissement dans un autre, quand il eut achevé de lire, & impatient de l'enchantement dans lequel le Comte de Riviere étoit enseveli, posa brusquement la main

sur le portrait , & par cette action l'étonna merveilleusement. Que vois-je ! s'écria-t-il ! que vois-je ! le Comte tressaillit à cette action ; à ces paroles , & à la vue du Prince , il se tourna de son côté , sans se lever ; il se fit entr'eux un assez long silence : enfin le Comte se leva , & se jettant au col du Prince , tout en larmes , il le serroit entre ses bras d'une manière si tendre & si passionnée , qu'il émût le Prince : pardon ! lui dit-il plusieurs fois ; pardon ! mon cher Prince ! écoutez-moi ! écoutez-moi ! je ne me suis point rendu sans combattre ; je combats encore tous les jours , & vous êtes aussi puissant dans mon cœur que la Princesse qui y regne. Ensuite il lui fit un discours , où la vérité paroissoit dans tous ses caractères ; il lui conta sa douleur sur la mort de la Princesse de Gueldres , ses ennuis , ses regrets , la fin si peu attendue d'un état si cruel , par un autre état encore plus misérable ; il ne lui cacha rien , pensées , desirs , actions ; il lui avoua comme il avoit été reçu de la Princesse , lorsque , sans y penser , il lui fit connoître sa passion , combien elle l'avoit méprisée , & qu'il n'avoit obtenu son pardon , que par les promesses inviolables de ne lui parler jamais d'un amour si involontaire ,

& lui faifant voir en toutes rencontres la même amitié pour le Comte d'Angoulême , & la même ardeur pour fes intérêts ; qu'il avoit toujours ainfi vécu avec elle depuis ce temps-là ; que le départ de Comines les avoit tous affligés ; que le voyage du Duc les avoit furpris ; mais qu'ils avoient été tous déconcertés , quand le Duc avoit mis les Princeffes du voyage ; que le commencement s'en étoit fait affez triftement : mais ce n'est rien , continua le Comte de Riviere , & ce qui eft arrivé aujourd'hui , n'a que trop découvert les intentions du Duc , votre malheur & celui de la Princeffe. Le matin , à la dînée , il lui a appris qu'il alloit à Treves célébrer fon mariage avec l'Archiduc Maximilian , & qu'elle fe préparât de bonne grace à lui obéir. Quoi , grand Dieu ! s'écria le Comte d'Angoulême , le cruel viole donc fes fermens envers le Ciel , & fes promeffes envers les hommes ! Ah ! Comte , paffons fur ma douleur , en rencontrant en vous un rival , puifque vous êtes encore mon ami : ne fongons qu'à Maximilian. Quel malheur ! quel événement ! Que dit la Princeffe ? que ferons-nous ?

La Princeffe vous aime , reprit le Comte de

Riviere ; la Princeſſe s'eſt jettée aux pieds de ſon pere , elle a pleuré , elle a gémi ; mais il faut qu'elle obéiſſe ; au lieu de dîner , elle m'a envoyé chercher ; je l'ai trouvée toute baignée de ſes larmes , & la Duchefſe en un état peu différent du ſien ; elle m'a conté ſon malheur , & m'a conjuré de vous avertir de ſon aventure : j'ai d'abord dépêché trois de mes gens , afin qu'on ne vous manquât pas ; j'en ai envoyé un en Guienne ; l'autre à Amboiſe , où eſt la Reine , & le troiſieme auprès de Louis , avec des lettres pour Comines. Mais , mon Prince , écrivez vous-même tout à l'heure à Comines , afin qu'il avertiſſe le Roi , dont les intérêts ſont ſi contraires à ce mariage : nous faiſons de très-petites journées , & avant la concluſion de ce funeſte hymen , le Roi trouvera bien les moyens de l'empêcher , qui vous donneront le temps de raccommoder vos affaires ; rompons ce coup , & du reſte , remettez-vous à la fortune.

Le Comte d'Angoulême écrivit ſur le champ à Comines , bien aſſuré qu'il ne manqueroit pas de le ſecourir ; après cela le Comte de Riviere lui fit prendre une caſaque d'un de ſes gens , &

comme il étoit déjà tard , il fut , suivi du Prince , jusqu'à l'appartement de la Princesse , où il trouva la Duchesse : elle étoit si triste & si abbatue qu'elle s'alloit mettre au lit. Le Comte les pria toutes deux de vouloir passer un moment dans un jardin qui étoit au pied de leur appartement : la Princesse le regarda attentivement , & jugeant à son air qu'il avoit quelque chose d'extraordinaire à leur dire , elle prit la Duchesse sous le bras , & marchant avec le Comte de Riviere : qu'avez-vous donc appris , lui dit-elle ? que dit-on ? quelle nouvelle y a-t-il ? Que le Comte d'Angoulême est ici , Madame , lui répliqua-t-il ; qu'il doit être dans ce jardin , & que je suis bien trompé si ce n'est pas lui qui traverse ce parterre , pour se rendre sous ce berceau. Ah ! s'écrierent en même temps les deux Princeses , quel bonheur ! & s'étant dans un moment rencontrés ensemble , le Prince baïsa la main à la Duchesse , & mettant un genou devant la Princesse , il ne lui exprima d'abord que sa passion ; mais ses premiers transports étant modérés , la regardant d'une manière assez triste : que m'a-t-on appris , lui dit-il ? on vous destine à Maximilian : le Duc de Bourgogne veut vous le donner :

donner : ma Princeſſe ſe donne-t-elle ? Non , Seigneur , reprit la Princeſſe , je ne me donne point , & ſi le Duc me conſultoit , nous n'acheverions pas le voyage. Savez-vous tout ce qui s'eſt paſſé , ajouta la Duchefſe ? Le Comte de Riviere vous a-t-il bien dit la rigueur du Duc , & comme ils nous a traitées , quand nous avons voulu lui repréſenter les engagements où il étoit avec vous. Je ſens vos bontés & ſes cruautés , repliqua le Prince : mais , Madame , vous le connoiſſez ; il ne faut plus s'oppoſer à ſes volontés , & ſonger aux moyens d'en empêcher l'effet. Le principal Miniſtre de Frédéric eſt de mes amis ; il eſt honnête homme , & je l'ai connu à la Cour de France , du temps qu'il y fit quelque ſéjour ; le Roi ne me déſavouera pas ; il faut promettre en ſon nom. L'Empereur eſt avare , & ſi par adreſſe nous ne rompons pas ces traités , la vie de l'Archiduc ou la mienne vous rendra libre. Je n'aime pas ce dernier remede , reprit la Princeſſe ; allons au plus doux ; je vous en conjure ; & je réſiſterai de mon côté autant que la bienſéance me le permettra : je montrerai au Prince Maximilian toute la répugnance que j'ai pour lui ; je parlerai encore

à mon pere; après cela, Prince, j'obéirai à regret; mais j'obéirai si j'y suis contrainte : vous savez les sentimens que j'ai pour vous; ils n'ont point changé; ils seront les mêmes tant que vous serez fidele, & je veux travailler avec vous à tout ce qui se peut faire pour me conserver à vous.

Ils firent alors un plan de tout ce qu'ils devoient faire, résolurent de se voir tous les soirs, & que le Prince iroit *incognito* avec l'équipage du Comte de Riviere.

Après toutes ces précautions ils arriverent sans nul accident à Treves, où l'Empereur attendoit le Duc : il le reçut autant qu'il put, comme le plus grand Prince du monde : mais, quoiqu'il fût, son humeur avare gâtoit tout, & on la voyoit paroître également par-tout. Charles, de son côté, étoit bien différent. Il parut avec une magnificence bien plus digne de l'Empire, que celui qui en avilissoit la majesté : tout étoit grand & superbe en lui, & véritablement il ne lui manquoit que le titre de Roi, qu'il venoit chercher à si grands frais.

Je passe légèrement sur un endroit de l'histoire que personne n'ignore. Dans une des fêtes que le Duc donna, car il en faisoit la dépense, il ordonna

à la Princeſſe de Bourgogne de donner une bague à Maximilian , pour gage de leur alliance : on fait que la Princeſſe obéit , & que ces paroles ayant été données , le mariage ſe devoit faire dans trois jours , avec le couronnement du Duc de Bourgogne. Le Comte d'Angoulême en penſa mourir de douleur : il vouloit aller arracher cette fatale bague à l'Archiduc , en lui faiſant perdre la vie ; il vouloit paroître reprocher au Duc ſa perfidie , & ſe venger : mais enfin , modérant des penſées , qui , au lieu de ſervir à ſes deſſeins , les pouvoient détruire , il prit un expédient plus judicieux & plus néceſſaire : il alla trouver le Miniſtre ſon ami , feignit d'arriver ſur le champ de la part du Roi Louis XI , dont la vigilance l'inſtruifoit toujours à point nommé de tout ce qui ſe tra-
moit contre lui ; il lui dit que des ordres plus précis de la volonté du roi arriveroient inceſſamment après lui ; qu'il offroit à l'Empereur , de ſa part , tout l'argent qu'il deſireroit , & qu'il n'accordât point au Duc le titre qu'il demandoit. Le Prince ne parla en nulle maniere du mariage de la Princeſſe & de Maximilian , parce qu'il ſavoit bien qu'il ne ſe concluroit pas ſans le don de la royauté.

La chose réussit comme il l'avoit pensé ; le Ministre écouta le Prince , & le fit parler en secret à l'Empereur ; la dignité de la personne fit qu'on y ajouta foi ; l'Empereur avare ouvrit les yeux à un intérêt présent , dont il étoit touché par-dessus toutes les autres considérations de l'avenir , telles qu'elles pussent être : il eut assez de prétextes pour retarder les cérémonies. Quatre jours ne s'étoient pas écoulés , qu'il arriva un pouvoir secret , mais extrêmement étendu , au Comte d'Angoulême , de rompre ce traité en toutes manieres.

Il ne négligea pas en cette rencontre les intérêts du Roi , qui s'accordoient si bien avec ceux de son cœur. Tout fut rompu , sur le refus que l'Empereur fit au Duc de le couronner. Le Duc reçut ce désaveu avec une fierté extraordinaire , & avec une hauteur , qui le fit voir en cette occasion plus grand & plus maître que celui qu'il bravoit.

L'Empereur & le Duc se séparèrent brusquement & sans cérémonie. Maximilian parut seul être au désespoir ; il aimoit véritablement la Princesse de Bourgogne : il se plaignit à son pere ; il

demanda au Duc l'accomplissement de ses promesses : mais ses murmures envers l'Empereur , & ses prieres au Duc de Bourgogne furent également inutiles. Charles partit plein d'indignation contre Frédéric , se consolant de ce refus , puisqu'enfin il avoit la puissance & les richesses des plus grands Rois , & qu'aidé de son pouvoir & de son courage , il résolut d'établir , à quelque prix que ce fût , sa monarchie. Il vouloit y comprendre la Lorraine , & soutenir dans l'Évêché de Cologne , Rupert de Baviere , contre le Prince Herman de Bade : dans ce dessein , il s'achemina vers Nuitz ; il y manda son armée pour l'assiéger , & se mit en chemin avec une sorte de bonne humeur , dont il y avoit long-temps qu'on ne l'avoit vu capable.

S'il parut tranquille dans ce dessein , la Princesse avoit bien de la peine à cacher sa joie : elle étoit dans le dernier excès , pour la rupture de son mariage avec l'Archiduc ; tout étoit gai autour d'elle , & le Comte de Riviere même entroit dans la satisfaction de ces deux amans.

A deux journées de Treves , le Duc apprit que la petite vérole étoit à la ville où il alloit coucher

ce jour-là , & bien avant encore sur la route ; & comme il ne vouloit pas exposer les Princeffes , qui la craignoient horriblement , il se fépara d'elles en cet endroit , pour continuer son chemin vers Nuitz ; & pour leur en faire prendre un détourné , il leur donna l'escorte qu'il leur falloit , & le Bâtard de Bourgogne & Imbercourt pour les conduire.

Le retardement que cette féparation causa , & le mauvais temps qui survint , fit que les Princeffes ne purent arriver au lieu où elles avoient dessein d'aller coucher. La nuit étant arrivée , & ne reconnoissant plus les chemins , on fut obligé d'arrêter auprès de deux ou trois petites maisons qui n'étoient accompagnées que d'une grange : on campa donc comme on put ; on fit une ouverture à la grange , pour servir de salle des gardes à la petite chambre des Princeffes , qu'on tendit diligemment. Le Comte de Riviere ne les avoit point quittées , ni son feint domestique par conséquent ; & comme ils avoient tous l'esprit satisfait , le désordre & la confusion où tout étoit pour lors , leur donnoit autant de matiere de divertissement.

Les Princeffes congédierent les Seigneurs qui les accompagnoient , pour pouvoir , avec plus de

liberté, s'entretenir avec le Comte d'Angoulême, & elles le faisoient avec plus de plaisir & de tranquillité, qu'elles n'en avoient encore eu, lorsqu'elles entendirent plusieurs voix, qui nommoient Maximilian, & qui leur firent connoître que ce Prince devoit être là. Leur surprise fut extrême, par la situation de la chambre, & à cause de l'ouverture qu'on avoit faite à la grange : le Comte d'Angoulême ne pouvoit sortir. La Princesse se déshabilloit pour lors dans une petite chambre au bout de celle-là ; mais le Prince, la Duchesse, & le Comte de Riviere étoient exposés en vue. Dans cette extrémité, la Duchesse se jeta sur un lit qu'on lui avoit dressé, & le Comte de Riviere fit asseoir à un petit coin assez obscur, qui se trouva près du lit, le Comte d'Angoulême, le couvrit d'un habillement de la Princesse, qu'un valet-de-chambre avoit dans ses mains : le Comte de Riviere se posta de maniere, qu'il cachoit toute la clarté qui venoit des bougies. A peine tout cela fut-il fait avec une grande précipitation, que le Prince Maximilian entra : il étoit si défait & si abbatu, qu'à une plus grande lumiere on auroit bien vu le changement que la douleur avoit causé

sur son visage : il salua la Duchesse avec respect ; parcourant des yeux toute cette petite chambre , il reconnut l'habillement de la Princesse , & croyant que ce fut elle-même , il se jeta aux pieds du Comte d'Angoulême , & lui embrassant les genoux , avec une passion qui avoit quelque chose d'infiniment tendre : me fuyez-vous , Princesse ! lui disoit-il : suivez-vous le cruel qui vous arrache à moi , après vous avoir si solennellement engagée ? Devons-nous être les victimes de votre pere & du mien ? & serons-nous misérablement sacrifiés aux passions qui gouvernent leurs intérêts ! Je quitte Frédéric , je quitte son empire ; j'abandonne tout pour vous suivre : vous êtes mon épouse , ma divine épouse ; je veux suivre votre sort. Ce pauvre Prince se soulageoit ainsi , par des discours si pleins d'amour & sans fuite , sans s'appercevoir de l'extravagance où ils l'emportoient. Le Comte d'Angoulême en souffroit ; il avoit la tête cachée sous le rideau du chevet , & si l'action du Prince prosterné avoit d'abord quelque chose de risible , ce premier mouvement passé , le Comte ne pouvoit souffrir des témoignages d'amour donnés avec tant de véhémence :

il ne répondoit rien , comme l'on peut penfer ; & Maximilian ferrant les genoux de fa prétendue maîtresse , avec des manieres encore plus touchantes : que dites-vous , Madame , de mon malheur ? je dis de mon malheur , continua-t-il avec un soupir ; car je vois qu'il est pour moi seul , & que vous n'y prenez point de part. Eh bien , reprenoit-il , je mourrai donc , puisqu'il n'est point partagé. Grand Dieu , s'écrioit-il , quelle châte ! Il ajouta un torrent d'autres paroles , qui faisoient bien voir le désordre dans lequel sa douleur le jettoit. La Princesse qui l'entendoit du lieu où elle étoit , fut d'abord dans un grand étonnement ; ensuite elle eut envie de rire , de voir les personnages des deux Princes. Le Comte de Riviere , tout sage qu'il étoit , avoit peine à se contenir , & la Duchesse , dont le tempérament étoit gai , ne pouvoit assez se contraindre ; mais comme elle étoit très-prudente , & qu'elle fit réflexion à tout ce qui pouvoit arriver , faisant un grand effort sur elle-même , elle tendit la main à Maximilian , lui faisant signe de se relever : Seigneur , lui dit-elle , pardonnez - nous ; nous sommes encore si effrayées du danger que nous

avons pensé courir , que nous ne pouvons nous remettre ; la Princesse en est malade de frayeur ; nous sommes aussi un peu troublées de votre arrivée , vous connoissez l'humeur sévère du Duc ; Monseigneur , il se formalise de moins : permettez que nous ne vous voyons qu'en présence de ceux qu'il nous a donnés pour nous conduire : ainsi , Seigneur , trouvez bon de passer pour un moment là-dedans ; nous allons faire avertir Imbercourt & le Bâtard de Bourgogne , & nous nous verrons devant eux avec la même liberté & une plus grande satisfaction.

Le Comte de Riviere comprenant l'intention de la Duchesse , aida à Maximilian à se relever , & le conduisit dans la chambre prochaine ; on tira une espece de portiere qu'on venoit d'attacher devant l'ouverture qu'on y avoit faite , & la Princesse vint promptement prendre la place du Comte d'Angoulême , & la robe qu'on avoit jettée sur lui. La Princesse & la Duchesse ne purent s'empêcher de rire : mais le Comte d'Angoulême n'étoit pas de si bonne humeur : il étoit en colere de tout l'amour qu'il avoit remarqué dans le Prince Maximilian , & ne pouvoit se résoudre à

se cacher, s'il n'eût vu toutes les fuites dangereuses d'un si étrange dessein; il le fit néanmoins, après avoir effuyé quelques railleries des Princesses, sur la rigueur d'une si belle Dame.

Le Bâtard de Bourgogne & Imbercourt ramenerent Maximilian: la Princesse feignit de se trouver mal, & lui fit ses excuses comme elle put, ayant beaucoup de peine à tenir son sérieux & à se contraindre. Le Prince recommença ses plaintes & les protestations de son amour. La Princesse lui dit qu'il ne devoit point se prendre à elle de tout ce qui étoit arrivé, qu'elle ne savoit qu'obéir, & qu'elle le prioit instamment de se retirer, & de ne l'exposer pas davantage au courroux du Duc son pere, qui ne pourroit pas ignorer sa visite, & qui ne la trouveroit nullement à propos, dans les termes où il en étoit avec l'Empereur. Maximilian dit tout ce qu'il imagina pour toucher la Princesse, & pour tirer quelque parole d'elle, qui lui pût être favorable: mais tout fut inutile: il la quitta enfin, comme un désespéré, & l'assurant que de tous ceux qui étoient attachés à son service, il étoit le plus fidelle, & celui qui l'aimoit le plus parfaitement. Le Comte de

Riviere soupira tout bas à cette protestation , & le Comte d'Angoulême eût dit tout haut , s'il l'eût osé , qu'il en connoissoit un plus constant & plus tendre. Cette dangereuse scene finit enfin ; Maximilian s'en alla , & les Princeffes , après avoir passé une partie de la nuit dans la joie où les mirent toutes les circonstances de cette aventure , résolurent , de peur de quelque autre inconvénient , que le Comte d'Angoulême les quitteroit , puisqu'encore que la treve fût continuée entre le Duc & le Roi , le Comte ne pouvoit aller servir Charles , sans la permission de Louis. Il quitta donc les Princeffes , dès qu'elles entrèrent dans les terres du Duc , & ce ne fut pas sans un chagrin égal de part & d'autre : il résolut d'obtenir du Roi qu'il iroit servir de sa personne auprès de Charles ; & après avoir renouvelé toutes les mesures qu'ils avoient accoutumé de prendre dans leurs absences , après mille protestations de s'aimer éternellement , ils se séparèrent.

Mais laissons les Princeffes continuer leur voyage , & se renfermer dans la solitude pendant le siège de Nuits , où le Duc fut si occupé , & où je dirai , pour n'en plus parler , qu'il vit venir , pour

défendre cette Ville, toutes les forces du Corps Germanique, & l'Empereur en personne, qui sembloit n'être là, que pour honorer l'intrépidité de Charles, qui fut toujours avantageusement retranché, & qui craignant enfin de perdre l'alliance des Anglois, leva le siege, sous prétexte de rendre sa Sainteté arbitre du différend de Rupert & d'Herman. Cependant le Comte d'Angoulême tourna ses pas vers la France, & vint où le Roi étoit : il fut surpris, en arrivant, de trouver la charmante Jaquelin maîtresse de ce Prince. Le Roi, qui favoit qu'ils s'étoient vus en Bourgogne, leur fit fête à tous les deux du plaisir de se revoir : ils eurent en effet une grande joie ; ils s'estimoient infiniment, & comme l'aimable Jaquelin s'étoit déclarée ouvertement pour Comines, ils étoient souvent tous trois ensemble, où ils avoient un plaisir sensible de parler de tout ce qui leur étoit arrivé en Bourgogne : mais il ne fallut pas beaucoup de ces conversations pour allarmer Louis. Le Comte étoit admirablement bien fait, Jaquelin étoit belle ; en voilà trop pour faire naître des soupçons dans un esprit naturellement foible, méfiant & jaloux. Au premier

ombrage , il ordonna au Comte d'aller à Loches , où il avoit été élevé jusqu'à l'âge de dix-huit ans , & en ce temps le Roi choisit ce lieu pour la demeure de Charlotte de Savoie sa femme , & elle y étoit toujours pendant les courses du Roi , & durant sa retraite au Pleffis-les-Tours. Le Roi commanda au Comte d'Angoulême de s'y retirer auprès d'elle , & d'y rester jusqu'à nouvel ordre. Le Prince en fut fâché , quoiqu'il fût attaché à la Reine par le respect le plus entier ; ce fut en vain qu'il demanda d'aller servir Charles ; le Roi le refusa ; il fallut donc obéir. Comines obtint la liberté de l'accompagner jusques-là : les Comtes de Trancanville & de Taillebourg y allèrent aussi , & ce dernier étoit amoureux de la Princesse , sœur du Comte.

C'est ici où je dois parler de Charlotte de Savoie. Varillas en fait un si beau portrait , que tout ce que je puis faire , est de prendre quelque-une de ses couleurs , pour la représenter comme une des plus accomplies personnes du monde. Elle étoit belle , elle étoit vertueuse ; son esprit étoit merveilleux ; elle savoit tout ; elle jouoit des instrumens ; elle étoit savante en poésie , en

musique ; elle peignoit bien ; enfin elle étoit incomparable ; avec cela elle avoit une douceur & une gaieté qui charmoient. Louis ne la voyoit jamais , que lorsqu'il en avoit besoin pour quelque cérémonie , & pour quelque fête d'éclat , dont sa personne faisoit toute la dignité & l'ornement : il lui faisoit passer sa vie au Château d'Amboise , ou à Loches , n'ayant d'hommes auprès d'elle que des domestiques , dont elle ne pouvoit se passer. Pour des femmes , toutes celles qui avoient de l'esprit & de la raison , se tenoient le plus qu'elles osoient auprès d'elle , & tous les Seigneurs de la France lui envoyoient leurs filles , pour avoir l'honneur d'être élevées & tenues auprès d'une si sage Reine. En arrivant , le Prince fut que la Reine étoit à la promenade : il trouva d'abord plusieurs Dames qui furent ravies de le revoir ; comme il avoit été élevé parmi elles , & qu'il y avoit passé une partie de sa vie , il en étoit beaucoup aimé : elles firent de grands cris à sa vue , & il eut le plaisir de voir qu'elles étoient pour lui comme il les avoit laissées.

Il s'avança vers l'endroit où étoit la Reine : il l'aperçut venir de loin à lui ; elle étoit appuyée

sur une jeune fille , blonde , d'une parfaite beauté ; elle parloit d'une maniere fort animée à la Reine , & quand elle fut assez près pour discerner le Prince : ah ! le voilà lui-même , s'écria-t-elle. C'est lui , reprit la Reine , & si l'explication que je vous ai faite de votre songe , étoit aussi juste dans les autres parties qu'en celle-là , vous auriez une meilleure opinion de mon savoir : elle étoit si près du Prince à ces dernières paroles , que tout ce qu'elle put faire , fut de se baisser pour le relever de ses pieds où il s'étoit mis : elle l'embrassa avec beaucoup de tendresse , & continuant à marcher entre le Prince & la personne qui étoit avec elle , elle l'entretint sur les guerres de Guienne , & sur la rébellion du Comte d'Armagnac. Le Prince lui en rendit compte : la belle personne qui étoit avec la Reine se mêla de cette conversation avec beaucoup d'esprit ; mais avec moins de vivacité qu'elle n'avoit accoutumé d'en avoir. L'arrivée du Prince ayant fait grand bruit , toutes les personnes de la Cour de la Reine vinrent s'empreser autour de lui , pour lui témoigner leur joie ; car comme la Reine étoit aussi bonne , qu'elle étoit admirable en tout , elle souffroit

souffroit qu'on eût auprès d'elle une certaine liberté, qui rendoit sa petite Cour la plus charmante de la terre. Le Prince ne se retira dans son appartement que fort tard : mais comme il faisoit une de ces belles nuits qui sont propres aux personnes qui ont de la confiance les unes pour les autres, le Prince & Comines descendirent dans les jardins pour s'entretenir de leurs affaires. A peine eurent-ils commencé de parler, qu'ils furent distraits par une voix charmante. Ils s'approchèrent doucement d'une touffe d'arbres, qui formoit une espece de cabinet rustique : ils virent deux femmes qui étoient couchées sur l'herbe ; celle dont la voix les avoit attirés, continua : je ne m'étonne pas que d'une aussi longue habitude, il puisse naître une forte passion ; mais j'avoue que je ne comprends pas ces amours impétueux, qui naissent du premier coup d'œil. Hélas ! reprit celle qui n'avoit pas encore parlé, c'est une fatale habitude qui m'a si cruellement attachée. Qui n'auroit aimé comme moi ? Tout flattoit ma passion ; nous étions jeunes ; nous nous voyons tous les jours, & favorisés par l'inclination de nos cœurs, nous nous abandonnions à

nos desirs. On dit que le Comte d'Angoulême est aimable, repartit l'autre, & vous ne voyez que lui; voilà trop de raisons pour vous perdre: vous êtes une fille parfaite, répliqua celle à qui on venoit de parler; je crois qu'il n'y a que vous au monde qui résistiez à l'amour, comme vous faites. Ne m'en faites point honneur, répond-elle, je n'ai nul mérite à me conserver. Quoi, répliqua celle qui venoit de parler; vous défendre, comme vous faites, de la passion du Comte de Bigorre, de Sancerre, & de celle du Comte de Dunois, la gloire d'avoir assujetti ce grand Capitaine n'est pas légère. Ne parlons point de moi, répond la personne indifférente; mais racontez-moi un peu vos folies ou vos amours. Je veux savoir comment une personne faite comme vous, peut se résoudre à un engagement si dangereux.

Dès que le Comte d'Angoulême eut entendu prononcer son nom, il ne put s'empêcher de sourire, & prenant Comines par le bras, il avoit voulu l'emmener. Mais Comines, au lieu de le fuivre, se penchant doucement près de son oreille; non, dit-il, je saurai votre histoire; je

ne m'éloignerois pas d'ici pour toutes choses :
allez, retirez-vous, & laissez-moi. Le Prince lui
fit un signe de tête, & lui dit adieu. Comines
se rapprocha, & se mettant doucement à terre,
le plus près qu'il put, il entendit tout leur
entretien.



LES AMOURS
DU COMTE
D'ANGOULÊME.

NOUVELLES
FRANÇAISES.

TOME III, N^o. XV.

A PARIS.

Chez (Nyon Frère, Libraire, rue de Valenciennes,
(Galignani, Libraire, rue Saint-Jacques.

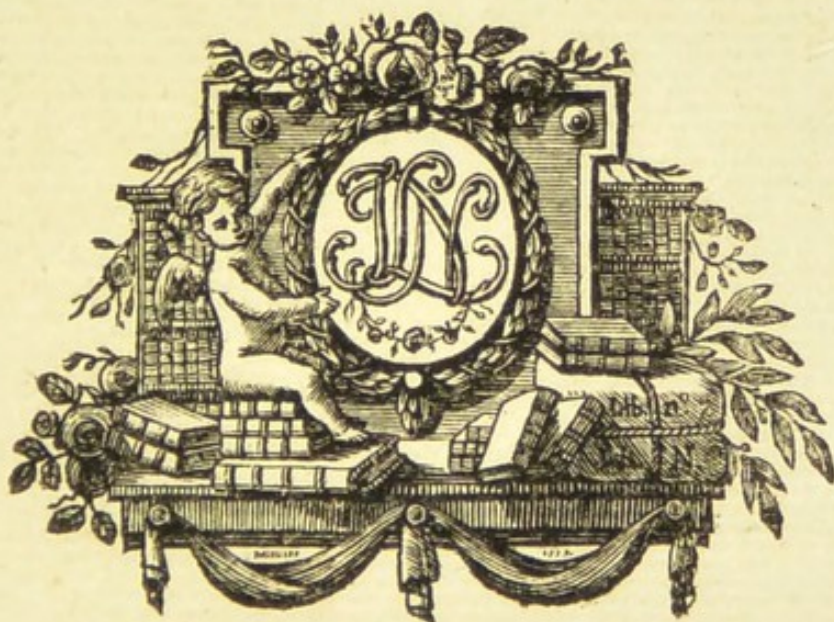
M D C C L X X I I I

NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME III, N. XV.

LES AMOURS
DU COMTE
D'ANGOULÊME.
NOUVELLE FRANÇAISE.



A PARIS,

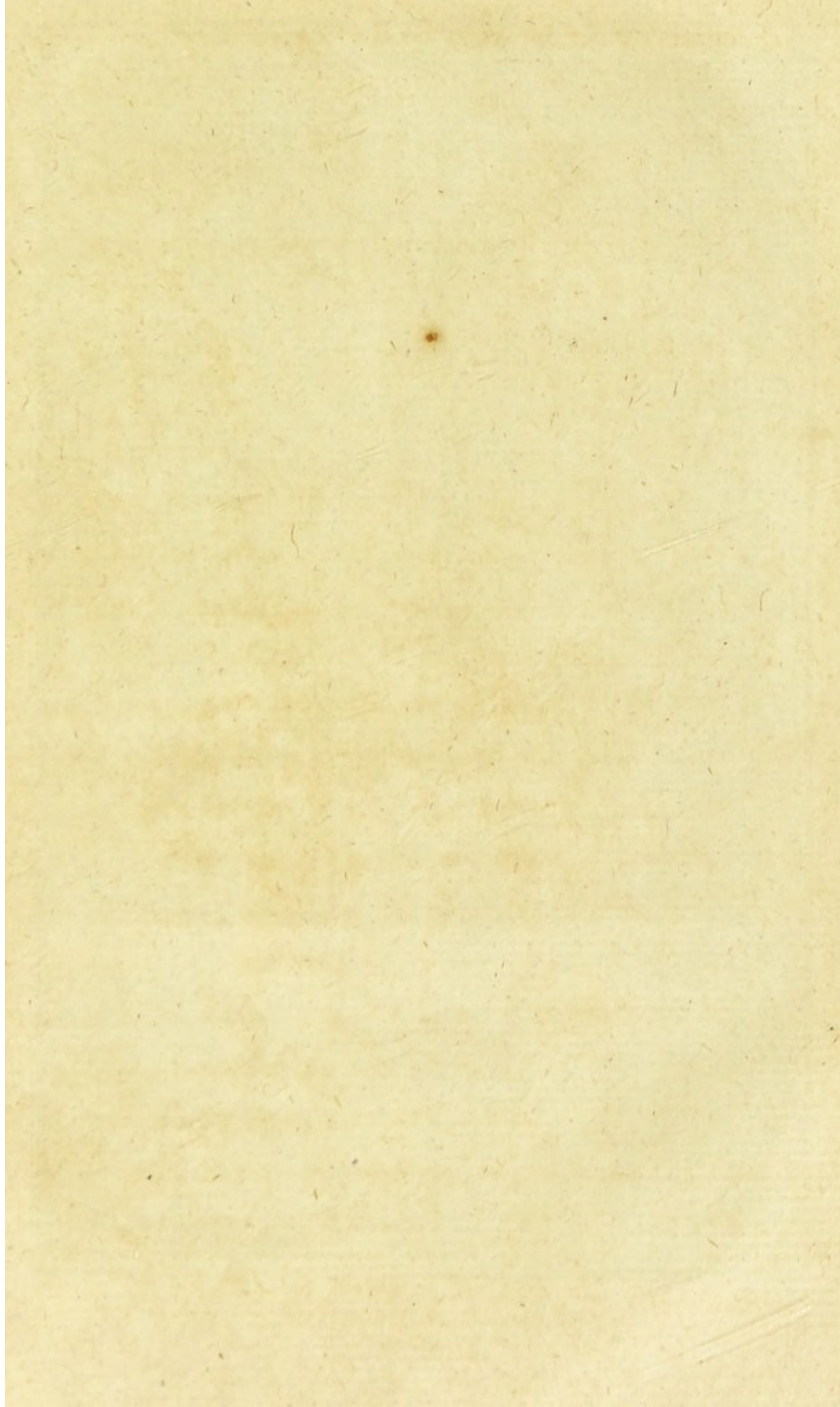
Chez { NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinot,
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.

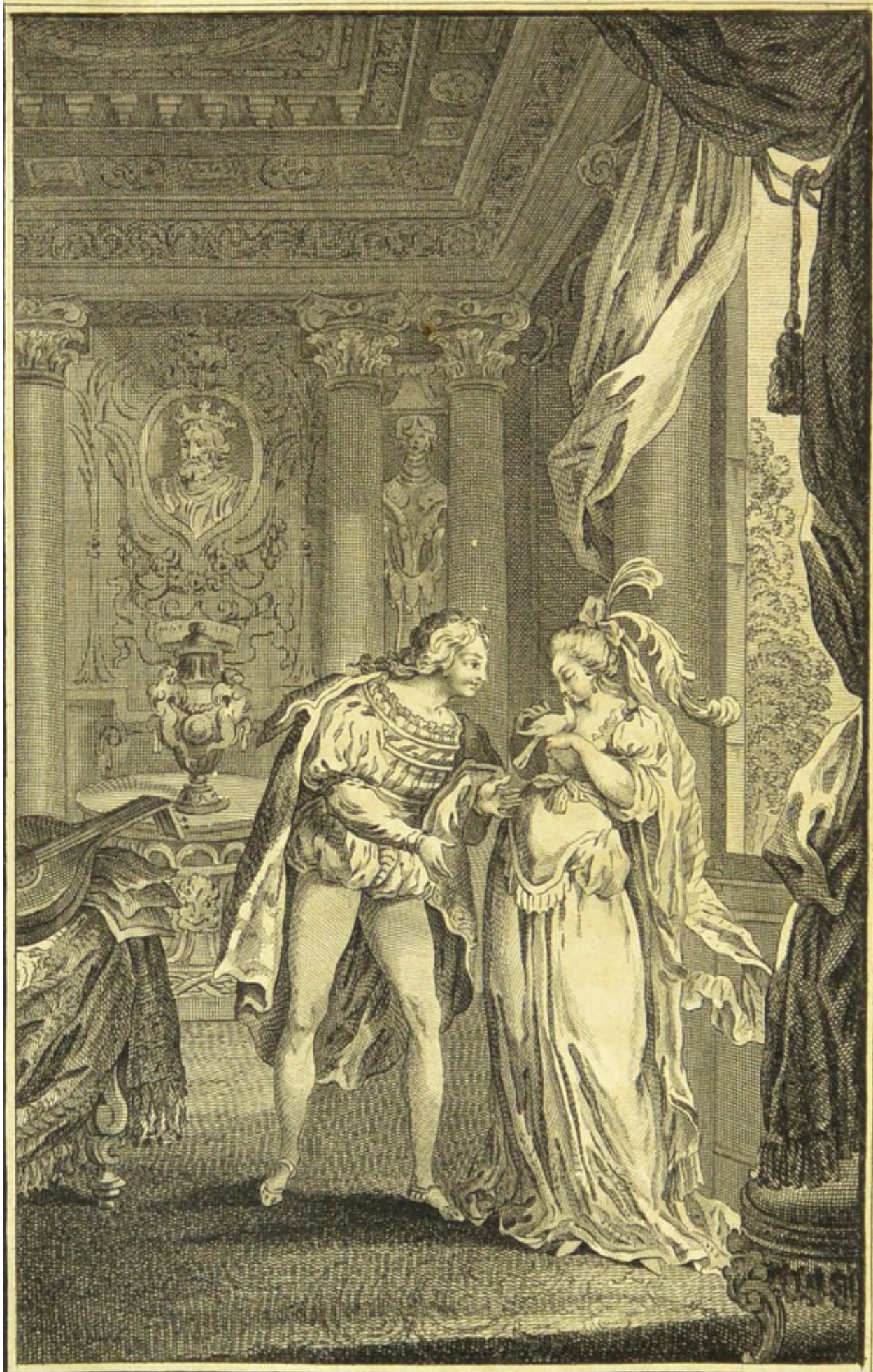
M. DCC. LXXXIII.

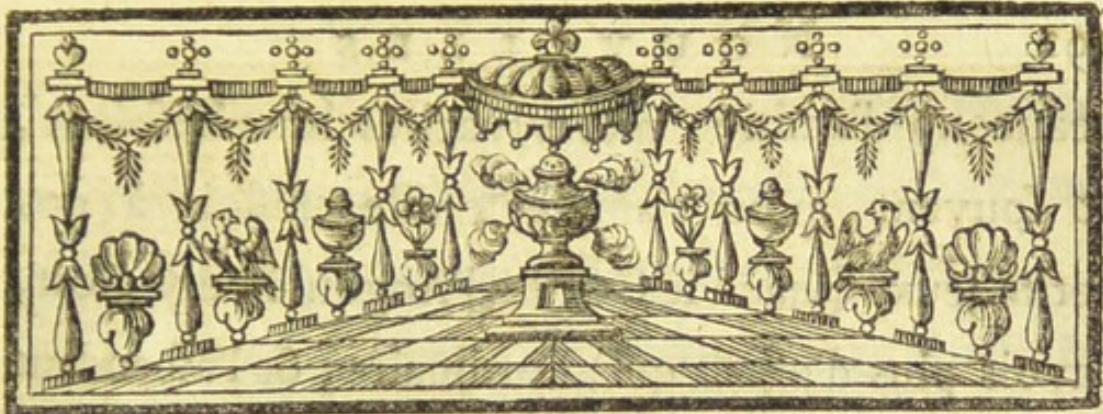
LES AMOURS
DU COMTE
D'ANGOULEME.
NOUVELLE FRANÇAISE.



A PARIS,
Chez { Nyon l'aîné, Libraire, rue du Foin,
Bazin, Libraire, rue Saint-Jacques.







LES AMOURS

DU COMTE

D'ANGOULÊME.

JE vais vous raconter mes folies, puisqu'il vous plaît de les nommer ainsi. Je fus mise auprès de la Reine, dès l'âge de dix ans : le Prince alors n'en avoit que treize. Nous étions tous deux beaux comme le jour. Vous voudrez bien me permettre, dit Florise à l'une de ses Compagnes qui l'écoutoit attentivement, de vous parler avantageusement de mon enfance. On me mit au quartier des petites filles, qu'on élevoit, comme vous savez, avec beaucoup de soin. Je passois l'attente de mes gouvernantes, & elles ne perdoient point leurs peines avec moi. La Reine me témoigna dès ce temps-là

beaucoup d'amitié ; mes vivacités lui plaisoient , & souvent , pour s'amuser , elle assistoit à nos petits jeux. Quand le Comte d'Angoulême y étoit , j'avois plus d'esprit qu'à l'ordinaire ; & l'ascendant que j'avois pris sur mes petites compagnes , l'air de majesté que j'affectois en leur commandant , l'air absolu que j'avois pris , m'avoient donné le nom de petite Reine , nom auquel on s'est tellement habitué , qu'on ne m'en donne presque plus d'autre. Tous les jours le Comte passoit avec nous les heures qu'il ne donnoit pas à ses Maîtres. Quand je le voyois , je devenois plus gaie , & quand il étoit près de moi , ses yeux s'animoient d'un feu plus brillant ; son humeur devenoit semblable à la mienne ; nous étions toujours de même avis ; & si on vouloit obtenir de lui quelque acte de complaisance , c'étoit toujours à moi qu'on s'adressoit : si moi-même j'avois refusé quelque chose , on le prioit de me le demander , & je l'accordois aussi-tôt. Quand nous nous séparions , nous nous embrassions quelquefois à la dérobée , en nous témoignant une égale impatience de nous revoir. Dès que je fus un peu plus grande , je devins plus modeste , mais je ne l'en aimai pas

moins ; je ne m'effrayai point par la connoissance que j'eus de moi-même ; une honnête pudeur me rendit seulement plus timide avec le Prince , il s'apperçut comme moi des sentimens qu'il avoit ; il les connut avec plus d'affurance ; il me cherchoit avec empressement : la premiere fois qu'il m'en donna une preuve plus sérieuse , ce fut en m'apportant un oiseau , auquel il avoit appris à fifler un air que j'aimois beaucoup ; & au premier ordre que le petit animal en reçut , il étala tout son savoir. Je n'en fus pas peu surprise ; j'acceptai cet aimable oiseau , & le baisai mille fois. Qu'il est heureux , aimable Reine ! s'écria le jeune Prince : je suis jaloux ; caressez-le moins , ou permettez-moi de prendre part aux caresses que vous lui donnez. Ah ! Seigneur , lui dis-je , puis-je moins reconnoître le plaisir que vous me faites , qu'en donnant à ce petit oiseau ces foibles marques de ma reconnaissance : je n'ai que des baisers à lui donner. Et moi , me dit-il , qu'aurai-je donc ? Vous aurez , Seigneur , lui dis-je , en rougissant , vous aurez plus : je vous aime , & je n'aime ce pauvre oiseau que pour l'amour de vous. Pour l'amour de moi , interrompit-il ? Savez-vous ce que c'est que de

l'amour? Pour moi je le connois bien, continua-t-il, d'un air tendre; vous l'avez mis dans mon cœur; il s'y est introduit avec douceur; je ne sens que du plaisir à vous aimer, & si vous vouliez, vous le rendriez parfait. Que faut-il faire, Seigneur? Je vous aime, & je ne vois rien au-delà d'aimer. Il faut continuer, dit le Prince, être fidele, & nous donner en tout temps, en tous lieux, des marques continuelles de notre amour. Vous savez qu'on y met déjà des obstacles; que vos Gouvernantes ne veulent plus que nous soyons ensemble, qu'on me gronde souvent, & qu'on me fait des réprimandes à moi-même; jusqu'à la Reine, qui s'est souvent amusée de notre amitié, lui prescrit à tous momens des bornes par les remontrances qu'elle nous fait. Il faut donc tromper tout le monde, ma belle maîtresse, feindre dans nos actions une passion réglée, mais nous aimer un peu mieux que nous n'avons fait encore; nous le dire quand nous pourrons, nous l'écrire souvent, & les ménager tous, pour rendre notre fort digne d'envie.

Que vous dirois-je, ma chere compagne; je fus en tout de l'avis du Prince; nous réglâmes si

bien nos petites affaires , que jamais deux personnes de notre âge n'ont agi avec une intelligence si impénétrable. Dès le lendemain , le Prince me donna un bouquet devant la Reine. Je me doutai qu'il commençoit à mettre en pratique les fineffes que nous étions convenus d'employer. J'avançois la main pour le recevoir , quand la Reine , qui en ce moment étoit occupée à peindre , le prit pour en copier les fleurs. Je fus d'abord un peu troublée ; mais me remettant presqu'aussi-tôt , je courus à une corbeille de fleurs qu'on venoit de poser dans le cabinet de la Reine , & la plaçant à côté d'elle , je pris le bouquet du Prince , en disant : ah ! Madame , si l'on me prive de l'amour du Comte d'Angoulême , qu'on me laisse du moins jouir encore aujourd'hui des restes de sa galanterie. Je divertis encore quelque temps la Reine par mes plaisanteries , & dès que je pus m'esquiver , j'allai dans un lieu sûr visiter mon bouquet , & j'y trouvai ce billet.

« J'ai plus de plaisir à dire mystérieusement que
» je vous aime , que je n'en ai éprouvé quand il
» m'étoit permis de le dire devant tout le monde.
» Augmentons tous nos plaisirs ; je crois que le

« mystere en pourroit faire naître de nouveaux ,
» que nous n'avons pas encore goûtés ».

Je fus plus transportée de la façon dont on m'avoit donné ce billet , que du billet lui-même. J'y fis aussi-tôt cette réponse.

« J'ai le même plaisir que vous ; dites-moi si
» vous éprouvez comme moi une secrète émo-
» tion. D'où vient-elle ? naît-elle du mystere ?
» ou ne fait-elle que suivre l'amour » ?

Après avoir écrit ce peu de paroles , je fus inquiète sur la maniere de les lui faire parvenir , car cela devoit se faire mystérieusement. Après y avoir bien réfléchi , je formai le projet de mettre mon petit papier dans une boëte d'or , que je remplis de ces poudres odorantes que nous mettons sur nos cheveux ; & quand j'apperçus le Prince , je la lui présentai pour la lui faire sentir. Il comprit à merveille ce que je voulois dire , & prenant la boëte , il la secoua dans ses cheveux , en badinant ; il mit finement le billet dans sa poche , & me rendit la boëte. Nous nous écrivions ainsi trois ou quatre fois le jour , & dans près de deux ans , nous essayâmes toutes les manieres pour suivre notre correspondance. Nous plaçons nos

lettres, tantôt sous les coussins de la Reine, tantôt sous les bras des statues, dans des arbres, dans tous les recoins du parc; nous pouvions dire que tout servoit à nos plaisirs.

Nous n'avons jamais eu qu'une seule querelle. Le Comte de Roucy, qui étoit avec le Prince, étoit amoureux de moi aussi. Quelques jours avant que le Connétable son pere le rappellât, nous jouions ensemble, mes compagnes & moi, à divers jeux; & comme je courois légèrement, nous fîmes une gageure deux de mes compagnes & moi : c'étoit Durefort & Budos. Nous prîmes nos mesures, en nous disputant selon l'usage, & nous partîmes ensuite à un signal donné. Un jeune cerf ne va ni plus vite ni plus légèrement. Nous conservâmes pendant quelque temps une même égalité; vers la fin de la carrière Durefort me passa, & je dévançai Budos d'assez loin. Durefort étoit près du but, quand elle aperçut une couleuvre qui traversoit l'allée. Elle en fut effrayée, & se retournant brusquement, pour revenir sur ses pas, son front rencontra le mien, & nous nous heurtâmes avec une telle impétuosité, que, comme deux jeunes Chevaliers dans la joute, nous

allâmes mesurer la terre. Nous fûmes tellement étourdies du choc, qu'on nous crut mortes. Tout le monde vint à notre secours; les Princes arrivèrent les premiers; Durefort m'étouffoit sous le poids de son corps; le Comte d'Angoulême la releva, pour me laisser respirer; le Comte de Roucy me releva de son côté, & s'affit sur le sable pour me soutenir. Il essayoit avec mes compagnes, qui étoient accourues au bruit, de me faire revenir; les unes étoient auprès de moi, les autres entouroient Durefort. Enfin nous ouvrîmes les yeux l'une & l'autre. Mais quel objet frappa les miens; c'étoit Durefort dans les bras du Comte d'Angoulême; je les refermai soudain. Je haïssois la lumière; je détestois le jour; je ne voulois plus rien voir. Cependant, après un moment de réflexion, je pensai que je pouvois n'avoir pas bien vu, & dans l'accès de ma jalousie, je les r'ouvris. Mes yeux virent effectivement ce qu'ils avoient déjà vus: ce n'étoit point une illusion. Mais il faut dire la vérité: ses regards étoient fixés sur les miens; il parloit sans cesse de ce qu'il falloit me donner, & sembloit ne prêter qu'à regret les secours qu'il donnoit à Durefort. Je voyois

voyois bien qu'il l'eût quittée , si la bienfiance l'avoit permis , pour voler auprès de moi. J'ai compris depuis tout ce que je vous dis ; mais alors je ne voulois écouter que ma colere. Je lui fis des yeux si terribles , qu'il devina sans peine de quel mouvement injuste j'étois agitée , & tournant la tête , pour voir par qui j'étois soutenue , je reconnus le fils du Connétable. Je le repousse dédaigneusement , & m'appuyant sur une de mes Compagnes , je me tournai de maniere que je ne pouvois voir ni le Comte de Roucy ni le Comte d'Angoulême. Il me demanda plusieurs fois comment je me trouvois , & pour réponse , je demandois des nouvelles de la santé de Durefort. D'un autre côté , Roucy m'accabloit de soins & de questions. Enfin , le Prince se débarrassa tout doucement de Durefort , & passa de mon côté. Mon air changea aussi-tôt , & je pris un ton railleur , pire que la mauvaise humeur que j'avois montrée. Je boudai ainsi pendant quatre ou cinq jours , & c'étoit trop. Mais Durefort qui est aimable , & extrêmement douce , me désespéroit par les honnêtetés qu'elle faisoit au Prince , & tout mon chagrin retomboit sur lui. Le départ du Comte de Roucy

put seul nous raccommoder. Le Prince, qui soupçonnoit que je le distinguois, me vit si gaie au moment du départ de ce jeune Cavalier, qu'il fut bientôt défabusé, supposé toutefois qu'il s'imaginât que Roucy avoit fait la moindre impressiion sur moi. Son absence nous raccommoda donc, & je conviens que j'en fus charmée. Je ne supportois cette froideur qu'avec la plus grande peine. Nous véçûmes encore quelque temps dans les douceurs de l'union & de l'amour; mais elles furent dissipées par l'éloignement du Prince. Il nous quitta, & comme un autre Achille, laissant les molleses, où il vivoit avec la fille de Licomede, tous ses pas se porterent à la gloire. Vous avez entendu parler des actions courageuses où il s'est trouvé, & des marques de valeur qu'il a données. Le Roi l'occupa d'abord, & il se tira d'affaire avec une conduite admirable. J'étois triste & inquiète pendant ce temps-là; mais les marques d'amour continuelles que je recevois de sa part, adoucissoient tous mes maux. Je ne vous ai pas dit comment nous nous étions quittés; mais vous pouvez vous en faire une idée. Jamais, de mon côté, douleur ne fut plus véritable; autant que je le pouvois,

je dévorais mes larmes en secret ; mais plus je voulois me contraindre , & plus je souffrois. Le Prince n'étoit pas comme moi ; il paroissoit enchanté de nous quitter , sous prétexte qu'il trouvoit l'occasion de se signaler à la guerre. Il s'attendrit cependant à notre dernier adieu , & toutes les fois qu'il nous est revenu voir depuis , seul ou avec le Roi , j'ai été également satisfaite de ses sentimens , jusqu'à son voyage en Bourgogne , où il fut chargé de conduire la fille du Duc de Bourbon , qui alloit épouser le Prince de Gueldres. Je ne fais ce qu'il a trouvé à cette Cour ; mais , ou je suis bien trompée , c'est-là qu'il a cessé de m'aimer , & qu'il a formé un nouvel attachement. Tout me le dit ; mais plutôt jugez-en vous-même. Tant qu'il fut dans ce pays-là , je ne reçus que rarement de ses lettres. Au commencement elles étoient gaies , comme venant d'un esprit libre ; elles étoient remplies de descriptions de fêtes galantes , de nouvelles ; elles étoient écrites du style le plus agréable. A ces lettres , il en succéda de froides ; elles devinrent plus courtes , & je m'appercevois sans peine que quelque occupation distrayoit le Prince de penser à moi. Enfin , il en

vint au point de ne plus m'écrire du tout; & il s'écoula plusieurs mois sans que j'en entendisse parler.

A son retour de Bourgogne, il fut tellement occupé dans le cabinet du Roi, qu'il ne passa pas une seule fois dans l'appartement de la Reine. Ce changement porta le coup le plus redoutable à ma sensibilité. Cependant nous apprîmes que le Roi le faisoit passer en Guyenne avec le Comte de Beaujeu, & qu'il venoit en personne les accompagner jusqu'ici, où le Roi étoit bien aise de se rendre, sous prétexte de voir la Reine. Comme vous n'avez point vu le Roi, & que vous n'arrivâtes ici que trois ou quatre jours après qu'il s'en fut retourné, je vous dirai, mon amie, que la réunion de ces deux Cours formoit le plus charmant spectacle. Tous ces jeunes Guerriers si bien faits, puis les Dames & les Filles de la Reine produisoient l'effet le plus agréable à l'œil. Je m'étois extrêmement parée; & dès que j'aperçus le Comte d'Angoulême, que je n'avois pas vu depuis plus d'une année, mon cœur s'émut, & je sentis un trouble auquel je ne pus résister. Je m'aperçus d'un léger embarras, qu'il eut en me

voyant; mais il se remit promptement, & ensuite son air de liberté me surprit; il ne se gêna en aucune maniere; il ne fit aucun effort pour me parler; ses yeux ne me dirent rien, & il ne fit pour moi, rien de plus que pour mes Compagnes. J'observois dans un si grand étonnement, que je n'avois pas même la force d'en parler. D'ailleurs, le Comte de Roucy, que je n'aimois pas, faisoit tout son possible pour me faire appercevoir de ses sentimens. Hélas! il étoit pour moi, comme j'étois pour le Comte d'Angoulême, & j'étois pour lui, comme le Comte d'Angoulême étoit pour moi. La nuit me parut cruelle; je ne dormis point; je formai mille résolutions, qui se détruisoient les unes & les autres; je voulois m'éclaircir; je voulois lui parler ou lui écrire, un reste de fierté me retenoit; je me flattois encore, & je crus que le Prince reviendrait de lui-même.

Le jour qui succéda à la nuit que j'avois passée avec tant de peine, fut accompagné de chagrins nouveaux. Le Prince continuant de manquer aux procédés, me laissa confondue avec mes Compagnes, sans me dire un seul mot. Tout le monde me faisoit des complimens devant lui; on me

disoit que j'avois grandi, que j'étois embellie ; & tout ce qu'on peut dire de plus agréable à une femme : il le disoit comme les autres ; mais c'étoit au milieu d'un cercle nombreux , & il n'avoit point l'air de me l'adresser. Pour moi , insensible à tout ce que proféroient les autres , j'étois dans le plus profond accablement. Le Comte de Roucy me parloit , & je lui laissois dire tout ce qu'il vouloit. Je le quittai , sans le regarder ; mes yeux avoient une autre occupation ; ils cherchoient à tout moment ceux du Comte d'Angoulême , & mes regards languissans lui redemandoient mon cœur.

L'instant fatal arriva où je le vis partir pour la Guienne. Depuis , j'ai passé ma vie dans un ennui que je n'avois jamais connu. Le Prince est retourné auprès du Roi , & la nuit passée , dans la plus cruelle agitation , le sommeil ne s'est présenté à moi que pour me faire voir l'image affreuse de mon malheur. Il me sembloit que je voyois le Prince , & qu'ayant voulu m'approcher de lui , il a disparu tout à coup. Je me suis reposée un instant ; puis je voulois courir après lui , quand un nuage brillant de toutes les couleurs

de l'arc-en-ciel l'a entièrement dérobé à ma vue. Après cela, j'ai long-temps erré dans des lieux inconnus ; j'avois cet embarras pénible qu'on a dans les songes ; quand je l'ai revu, du moins je croyois que c'étoit lui ; mais il n'avoit plus aucun de ses traits ; il me fuyoit encore ; j'ai eu le cœur si ferré, que je me suis éveillée en sursaut.

Tantôt, en me promenant avec la Reine, nous avons parlé des amours du Roi avec Jaquelin, & du retour du Prince. J'ai pris la liberté de dire mon rêve à la Reine ; elle l'a écouté avec attention, & prenant ensuite la parole : Reine, m'a-t-elle dit, votre amant a changé ; il ne vous aime plus ; rien n'est si clair que ce songe ; je suis trompée s'il n'aime ailleurs ; mais vous le ferez bientôt. La Reine s'appercevant que j'avois rougi à l'interpellation de mon songe : vous êtes trop sage, continua-t-elle d'un ton sérieux, pour avoir conservé d'autres sentimens que ceux de l'estime pour le Comte d'Angoulême. Les jeunes cœurs quittent les sentimens amoureux avec autant de facilité qu'ils les prennent. La fortune du Prince, & tous les engagements raisonnables qu'il doit contracter, dépendent absolument des volontés du Roi. Je

n'eus pas le temps de répondre ; il parut , comme la Reine parloit , & son éloignement pour moi n'a été que trop manifeste ; car il n'a rien dit que je puisse expliquer à mon avantage.

Je suis fâchée de vous dire , interrompit la Compagne de Reine , que je suis de l'avis de notre souveraine : une autre pourroit vous flatter ; mais moi je plains votre passion ; vous ne l'avez pas assez modérée dans son principe. Cependant allons nous coucher ; il est tard ; nous raisonnerons demain sur la conduite que vous devez tenir. J'irai à la Chapelle de la Reine , exprès pour y voir votre superbe vainqueur.

Ces deux femmes se séparèrent. Comines donna des soupirs aux malheurs de l'aimable Reine ; il compara ses malheurs aux siens : elle a été aimée pourtant , dit-il en lui-même , elle en a goûté la douceur , & moi je n'ai senti que le tourment d'aimer.

Dès le matin , quand Comines fut habillé , il alla à l'appartement du Prince , qu'il trouva encore au lit : quoi , lui dit-il , vous dormez paisiblement , quand vous causez tant de désordres , & que vous troublez des nuits , qui devroient

être si belles , par des tourmens véritables & de cruelles visions. Il lui raconta alors tout ce qu'il avoit entendu , & ce Prince lui avoua que tout ce que Reine avoit dit étoit vrai : il plaignit le malheur de cette aimable fille , s'il étoit vrai qu'elle l'aimât encore , avouant qu'il avoit vu depuis la Princeſſe de Bourgogne , & que tout avoit fait place dans ſon cœur à l'amour qu'il avoit reſſenti pour cette charmante Princeſſe.

En allant à la toilette de la Reine , Comines fit part au Prince de la curioſité de l'Inconnue. Elle avoit aſſuré qu'elle le verroit à la Chapelle. Le Prince remarqua trois Filles dans l'appartement de la Reine , qu'il ne connoiſſoit point ; il ſ'imagina que la curieufe en étoit une , & il les conſidéra avec attention. Il demanda à Durefort leurs noms. Elle les lui dit : elles ſont ici , continua-t-elle , depuis qu'on ne vous a vu ; mais il y en a une autre qui eſt un peu malade : c'eſt la plus belle perſonne du monde , & d'un mérite extraordinaire ; la Reine a beaucoup d'amitié pour elle , & en vérité on ne peut trop l'aimer : c'eſt la fille du Seigneur de Polignac.

Le Prince & Comines la cherchoient à la

Chapelle; mais ils ne l'y trouverent point, & ayant demandé où elle étoit, on leur répondit qu'elle pourroit bien s'être placée dans une tribune grillée.

La nuit étant venue, Comines mena le Prince au même endroit où ils avoient été le soir précédent. Ils s'entretenoient sur ce qu'on leur avoit dit tout le jour de la merveilleuse beauté de Polignac, des charmes de son esprit, & de toutes les qualités qu'on lui avoit attribuées, quand ils l'apperçurent avec Reine. Ils mesurerent leurs pas aux leurs, cachés derriere une palissade, & ils entendirent que Polignac disoit : il m'a surpris; il est mieux fait que tout ce que j'ai j'amaï vu; mais il ne suffit pas de la vue pour aimer. Se laisse-t-on enchanter par les yeux? Si le Comte d'Angoulême avoit peu d'esprit, ou qu'il l'eût méchant; s'il étoit étourdi, ou bien indifférent, qui l'aimeroit? Non sans doute; il faut que tout en lui réponde à une si belle représentation. Il n'a rien de ce que vous dites, reprit Reine; il est encore plus aimable par les charmes de son esprit, & par ses manieres, que par son extérieur. Je doute, reprit Polignac, qu'on doive s'en rapporter à un

esprit prévenu. Ah ! demandez-le à toutes mes Compagnes , reprit Reine ; que ne vous ont-elles pas dit mille & mille fois ? Cependant , répondit Polignac , d'un ton ironique , cet homme si parfait , a le plus grand des défauts , selon moi ; il ne vous aime plus ; il a changé. Ah ! ma chere Compagne , continua-t-elle d'un ton plus sérieux , croyez-moi , le Comte n'est pas si merveilleux qu'on le dit ; je crois appercevoir quelque chose d'inhumain dans la conduite qu'il tient avec vous. Je le crois vain , plein de lui-même , léger.... Leur voix se perdit alors , parce qu'elles prirent une autre allée. Le Comte demeura confus , & regardant Comines avec dépit : ah ! Polignac , dit-il un instant après , je ne puis souffrir que vous ayez cette opinion de moi ; vous perdrez cette pensée ; vous changerez. Je serois bien malheureux , dit-il à Comines , si j'étois réellement méprisé d'une personne si estimable.

Le lendemain , le Comte d'Angoulême s'étant trouvé auprès de la Reine , au moment où elle alloit voir Polignac , qu'on avoit placée dans la maison des bains , il donna la main à la Reine pour l'accompagner , & fit un signe à Comines ,

pour lui dire combien il étoit satisfait de trouver cette occasion d'aller chez Polignac.

Cette belle fille étoit assise sur un faisceau de jasmin ; ses cheveux étoient négligemment relevés au-dessus de sa tête ; une robe , d'une légère étoffe verte , retomboit jusques sur ses pieds ; elle remplissoit des vases de fleurs.

Elle se leva précipitamment , dès qu'elle apperçut la Reine , qui lui nomma le Prince , Comines , Taillebourg & Tancarville : elle les salua avec distinction , & la Reine l'ayant tirée à part pour l'entretenir , elle regarda tous ces Cavaliers avec la même indifférence. Mais la Reine rendit la conversation générale ; elle observa ce que disoit le Prince avec attention ; & comme tout ce qu'il dit étoit galant & spirituel , Reine crut s'appercevoir que Polignac en étoit très-satisfaite. Il est inutile d'amuser le lecteur par de vains détours ; pourquoi ne pas lui dire sur le champ que le Comte d'Angoulême fut vengé ; Polignac avoit trop de goût pour ne le pas trouver aimable ; elle l'aima tout autant , & peut-être plus que Reine ne l'avoit jamais aimé.

A peine elle s'en apperçut , que son cœur en fut

affligé. Il n'est rien qu'elle ne fût pour étouffer cette inclination dominante , à laquelle elle se voyoit assujettie , malgré ce qu'elle en avoit pensé. Que ne se dit-elle point ? que ne fit-elle pas ? Quels reproches même à l'égard de Reine , quoiqu'elle ne la privât de rien ? Elle feignit même d'être encore malade , pour ne pas se rencontrer si souvent avec le Prince , quoiqu'elle l'eût déjà trop vu.

Quelqu'agréable que fût l'exil du Prince , il languissoit loin de la Princesse de Bourgogne ; il n'avoit de consolation que celle de recevoir de ses lettres , & de lui en écrire , qui exprimoient toute la tendresse de son cœur. Il fut même bientôt privé de la compagnie de Comines , qui retourna auprès du Roi avec Tancarville. Sancerre vint voir ses sœurs , qui étoient auprès de la Reine , ou plutôt il vint voir Polignac. Le Comte de Dunois y vint aussi. Cette belle personne recevoit les marques de leur amour , avec une modestie qui les enflammoit davantage ; & si elle avoit une honnête prudence pour ce guerrier fameux , elle n'avoit que de la rigueur pour Sancerre.

Reine & Polignac qui avoient toujours eu de

l'amitié l'une pour l'autre, ne se quittoient plus. Elles s'entretenoient de ce qu'elles aimoient. Reine, dans son malheur, étoit ravie d'avoir une confidente; & Polignac, qui cachoit sa passion, avoit le plaisir d'entendre à tout moment parler du Prince qu'elle aimoit. Elle n'étoit point jalouse de Reine, parce qu'elle savoit bien qu'elle n'avoit pas sujet de l'être. Mais le Comte d'Angoulême étoit fort embarrassé, quand il se trouvoit seul avec sa première maîtresse; il en fuyoit toujours les occasions; & un jour qu'il étoit allé rêver auprès du tombeau de la belle Agnès Sorel, lieu fort agréable, quoiqu'il représentât la tristesse, les pas de l'aimable Reine la conduisirent vers l'endroit où étoit son infidèle amant. D'aussi loin qu'il l'aperçut, il se leva, & tourna ses pas d'un autre côté pour l'éviter. Elle s'aperçut de cette intention, & en fut vivement piquée; elle s'appuya tristement contre l'arbre où elle avoit vu le Comte d'Angoulême; elle y soupira, & un moment après elle grava, avec l'aiguille de ses cheveux, quelques paroles sur l'écorce de cet arbre. Le Comte de Roucy qui suivoit Reine de loin, & qui avoit vu s'éloigner le Comte d'Angoulême, l'aborda

comme elle achevoit d'écrire ; & le Comte d'Angoulême , que Polignac rencontra , fut obligé de retourner avec elle au tombeau d'Agnès , où elle favoit qu'étoit sa Compagne. Ils trouverent le Comte de Roucy , occupé à deviner le sens de ces lettres , que Reine avoit écrites sur l'arbre. Il les avoit mises sur ses tablettes , avec les mêmes points , pour en venir plus facilement à bout. L'amour & la jalousie font de grands maîtres ; il lut facilement ce que ces lettres signifioient , & les écrivant sous celles qu'il avoit vues sur l'arbre , il les présenta à Reine , qui lut : *vous fuyez, inhumain , & mon amour vous suit.* Elle ne convint pas qu'il eût trouvé le véritable sens ; mais Roucy n'en pouvant douter , écrivit au bas de ces paroles : Ah ! que mon cœur feroit charmé , si je vous inspirois une même foiblesse. Il présenta ses tablettes à Reine ; elle employa un peu de temps à les déchiffrer ; puis : ah ! ma chere Compagne , dit-elle à Polignac , je veux que vous lisiez ces paroles : elle en ajouta d'autres. Le Comte d'Angoulême étoit embarrassé de l'état où étoit réduite l'infortunée Souveraine ; il l'estimoit assez pour en être au désespoir ; & il s'imaginait souvent que

s'il lui avouoit de bonne foi tout ce qui se passoit dans son ame, elle y prendroit part, & l'excuseroit peut-être. Elle avoit une discrétion & une générosité, qui lui faisoient du moins espérer, qu'elle useroit avec prudence de tout ce qu'il se croyoit en honneur contraint de lui avouer.

Elle lui lançoit souvent des traits piquans, & quand sa gaieté lui revenoit, c'est alors qu'elle étoit redoutable : le retour en étoit cruel pour elle ; & quand elle laissoit échapper des marques de sa tendresse, elle tomboit dans une douleur que rien au monde n'égalait. Comme le Comte d'Angoulême étoit parfaitement honnête homme, rien n'étoit plus affreux pour lui qu'un séjour où il avoit trouvé autrefois tant de charmes, & où il étoit livré sans pitié à la nécessité de voir à tous momens une personne qu'il avoit mortellement offensée par l'inconstance de son amour. Il eut envie de lui faire un aveu sincere de ses sentimens, en lui cachant le nom de celle qu'il aimoit : il fut quelques jours à se déterminer. Sa résolution une fois prise, il eut de la peine à l'exécuter. Polignac & Reine ne se quittoient plus ;

plus ; & celle-ci évitoit avec soin de se trouver en particulier avec le Prince. Enfin il la fit si bien observer , qu'un jour que Polignac étoit enfermée avec la Reine dans son cabinet , il la suivit dans un bois où elle étoit allée , accompagnée seulement d'une femme à son service.

L'abord du Comte l'étonna ; elle le salua froidement , & poursuivit sa promenade , en faisant semblant de lire. Le Prince marcha quelque tems à ses côtés , & voyant qu'elle lisoit encore , il lui prit avec respect le livre des mains. Vous êtes bien attachée à votre lecture , lui dit-il ; ne pourroit-on vous demander un instant d'entretien. Seigneur , je n'avois pas lieu de m'attendre à l'honneur que vous me faites. Si vous desirez que je vous écoute , vous pouvez parler. Oui , je parlerai , mon aimable Reine , je parlerai , & je n'aurois pas attendu jusqu'à ce moment la répugnance étonnante que j'avois à vous avouer qu'en effet j'avois pu rompre vos chaînes. Elles étoient trop fortunées pour moi , à qui le ciel n'a réservé que des malheurs. Heureux en vous servant , j'aurois passé le reste de ma vie dans une trop parfaite félicité ; & pour me punir de

ma perfidie , je suis réduit à souffrir des peines , que tout autre que moi ne pourroit supporter. J'aime une autre personne , il y a déjà long-tems , & vous êtes assez vengée par la cruauté de ma destinée. Je ne vous dirai point que votre aspect m'a fait éprouver des remords ; vous avez dû vous en appercevoir cent fois , & connoître le désordre où vous me jettiez ; & cependant je ne viens point vous dire que je rentre sous votre loi. Non : ma destinée est achevée ; je n'ai que de l'amitié à vous offrir ; mais une amitié si tendre , si fidelle , que si vous daignez la recevoir , vous me rendrez encore le bonheur.

Tant que parla le Prince , le visage de la Reine changea plusieurs fois de couleur. Le Comte attendoit sa réponse ; mais elle resta long-tems sans pouvoir s'exprimer. Il reprit la parole : parlez , aimable Reine , & ne me haïssez pas , je vous en conjure ; je vous aime de maniere à pouvoir encore satisfaire un cœur qui se borneroit à des sentimens moins vifs que ceux de l'amour ; recevez mon empressement , mes soins , mon amitié. Mon amitié , dites-vous ? Vous m'offrez votre amitié ! je n'en veux point ; & qu'avez-vous qui soit digne

de moi? Ses pleurs la trahirent alors, & le Prince attendri lui repartit : cachez-moi ces larmes précieuses; il n'en faut point répandre pour un ingrat. Vous êtes un ingrat, & vous l'avouez.... Allons, Seigneur, c'en est assez; je suis satisfaite de l'aveu que vous venez de me faire : retirez-vous; foyez assuré seulement que votre estime m'est nécessaire; je la veux; je saurai m'en rendre digne.

Elle s'éloigna, en faisant tomber son voile sur son visage, pour dérober les marques de sa douleur aux personnes qu'elle pourroit rencontrer. En rentrant dans son appartement, elle retrouva Polignac, &, tout en pleurs, se jeta à son col. C'en est fait, s'écria-t-elle, c'en est fait; je suis perdue : elle ne put d'abord proférer que ces mots, qu'elle répétoit incessamment. Polignac, troublée elle-même, ne pouvoit l'engager à s'exprimer, & étoit désolée de voir sa compagne plongée dans une si grande affliction, sans en pouvoir deviner la cause. A la fin, quand Reine put parler, elle lui fit part de ce qui venoit de se passer. Il aime donc une autre personne, lui dit Polignac, & il vous l'avoue? C'est donc ce qu'il vouloit dire au tombeau d'Agnès, quand il vous disoit :

je voudrois aimer , si je n'aimois ailleurs. Cet aveu est d'une espece rare , & peu d'anciens amans ont porté la franchise à ce point. Polignac étoit aussi défolée que Reine , & la passion qu'elle avoit conçue ne lui faisoit envisager qu'avec défespoir la passion du Prince. Reine fut si peu maîtresse d'elle-même , qu'elle résolut de se dispenser de paroître pendant quelques jours. Mais le départ du Comte d'Angoulême , qui alloit trouver le Connétable à S. Quentin , où il s'étoit retiré mécontent , troubla toute cette Cour. Le Comte de Roucy étant sur le point de partir , alla dire adieu à Reine : il la trouva aussi triste que lui. Après bien des choses obligeantes , tâchant de tirer quelque'avantage de la froideur du Comte d'Angoulême , & voyant qu'il n'y réussissoit pas , emporté par sa jalousie & son amour , il lui apprit que c'étoit pour la Princesse de Bourgogne que brûloit le Comte d'Angoulême. Il ne laissa pas d'alléguer toutes les raisons qu'il put , pour justifier le Comte , & pour faire connoître à Reine le peu d'espoir qui lui restoit. Je ne vous propose point , lui dit-il , de suivre les pas d'un infortuné ; je ne vous dis point de partager le destin d'un malheureux ; mais je vous conjure seulement de

permettre que je vous aime, de me laisser l'espérance, & je vous jure de vous réserver ma main, quoi qu'il arrive jamais. Dans quelque tems que ce puisse être, rappelez-moi, vous me verrez l'esclave de vos volontés. Reine fut attendrie de tout ce que lui dit le Comte de Roucy, & lui dit les choses les plus obligeantes. Il partit moins désespéré qu'il n'avoit osé s'en flatter.

Mais que ne pensa point Souveraine des amours du Comte d'Angoulême & de la Princesse de Bourgogne? Cette nouvelle fut un trait empoisonné lancé dans son cœur; son esprit, tout fort qu'il étoit, ne put rien sur sa passion. L'esprit se ressent d'ordinaire des atteintes portées au cœur; & il est rare qu'une grande passion ne fasse faire des fautes. Reine en fera un exemple. Elle se perdit dans mille projets qui troublèrent sa raison, & ne prit conseil que de son amour. Elle ne fit point part de ses desseins à Polignac; elle feignit d'avoir reçu des lettres, qui l'avertissoient que son pere étoit dangereusement malade, & peu de jours après un Gentilhomme que connoissoit la Reine, vint la chercher dans un équipage.

La Reine la laissa partir, après l'avoir comblée

de careffes , lui recommandant de revenir fi-tôt que fes alarmes feroient calmées fur l'état de fon pere. Polignac & Reine répandirent bien des pleurs en fe féparant ; & quand le Comte d'Angoulême parut pour lui faire fes adieux : Seigneur , lui dit-elle , vous allez apprendre à me connoître , & vous verrez tout ce que mon cœur eft capable de faire pour vous. Le Prince frémit à ce discours ; il craignit que cette belle perfonne ne prît quelque réfolution funefte contre elle-même.

Suivons les pas de Reine , & nous nous retrouverons infenfiblement en Bourgogne. Après la premiere journée , elle prit la route de Bourgogne , changea les habits de fes gens , & détermina le gentilhomme , qui lui avoit des obligations de fortune , à faire tout ce qu'elle jugeroit à propos. Arrivés dans les Etats du Duc , ils apprirent qu'il étoit à Péronne , d'où il alloit fouvent à Calais , pour avoir des conférences avec le Roi d'Angleterre. Pendant ce temps-là , la Ducheffe & la Princeffe s'étoient retirées à Ruere , où elles vivoient dans une affez grande folitude. Reine loua une petite maifon à une lieue de Ruere , & envoya fon conduéteur , qui paffoit pour fon pere , examiner

ce qui se passoit à la Cour de la Duchesse de Bourgogne ; & comme il étoit instruit des desseins de Reine , il lui fit le plus grand plaisir en lui apprenant que l'Intendant des jardins étoit son meilleur ami.

Elle eut bientôt fait une négociation avec lui, ce fut de le déterminer de lui donner un appartement secret dans la maison des bains ; qu'elle passeroit pour sa parente , & qu'elle demeureroit avec lui, jusqu'à ce qu'elle eût recouvré la santé. En effet, elle se rendit chez lui , avec une seule fille qui passoit pour sa sœur , & toutes les deux étoient vêtues des habits les plus simples. Cette fille , à qui elle faisoit part de son secret, avoit été élevée avec elle dans sa maison , & s'étoit donnée à elle dès son enfance ; elle avoit la plus tendre affection pour sa maîtresse , une discrétion & une fidélité à toute épreuve : son caractère étoit enjoué , charmant ; il a souvent réussi à dissiper la tristesse de Reine , & en quelque occasion que ce put être , elle plaçoit toujours quelques traits de sa façon. Reine n'avoit rien de caché pour elle ; elle avoit dessein de tâcher , soit par adresse , ou autrement , de s'éclaircir des sentimens de la Princesse de

Bourgogne pour le Comte d'Angoulême , étant résolue , si elle s'appercevoit que la Princesse ne l'aimât point , de regagner son cœur par tous les moyens imaginables ; mais aussi elle s'étoit déterminée à le servir auprès de cette Princesse , si elle reconnoissoit qu'elle eût de l'inclination pour lui ; & ce qui devoit faire toute son occupation , c'étoit d'en découvrir la vérité. Reine fut plus tranquille dès qu'elle se vit dans des lieux qu'elle avoit toujours desirés. Qu'elle eut d'idées grandes & généreuses. Elle vit souvent les Princeses ; elle en admira la beauté , & trouvant la Princesse de Bourgogne trop aimable , elle découvrit sa perte dans ses charmes ! Elle suivit cent fois ces Princeses , qui se promenoient souvent écartées de leur suite ; mais elle ne put jamais les entendre sans courir le risque d'en être apperçue. Elle parcouroit sans cesse toutes ces belles & vastes promenades ; & comme sa beauté pouvoit la faire remarquer , un voile léger retomboit toujours sur son visage.

Les nuits étoient pour lors très-chaudes , & Reine s'apperçut qu'au premier clair de la lune , les Princeses venoient se promener d'abord après leur souper ; qu'ensuite elles se reposoient sur des

carreaux qu'on plaçoit sur le bord d'une fontaine, dont les eaux couloient dans un grand bassin de marbre. Cette belle fontaine étoit entourée de caisses d'orangers, de myrthes, de grenadiers & de lauriers rose. Un vaste boulingrin qui entouroit le bassin, se terminoit par une allée d'arbres prodigieusement élevés. On alloit à cette fontaine par quatre grandes allées à perte de vue, coupées par des jets d'eau, & l'une de ces allées se trouvoit vis-à-vis l'endroit où l'on mettoit les carreaux des Princesses. C'étoit dans cet aimable endroit, où s'oubliant souvent dans la douceur de leur entretien, elles ont passé des nuits presque entières. Souveraine les voyoit bien; mais, comme on a dit, il étoit difficile d'en approcher sans être vu, & encore plus de les entendre. Elle passa plusieurs nuits, comme les Princesses, à veiller & à songer aux moyens de pouvoir être de leurs secrets, sans être découverte. Enfin, elle crut avoir imaginé un expédient sûr, & après l'avoir communiqué à son prétendu pere, elle le chargea de l'exécuter. Il y réussit, comme elle l'avoit pensé. Il fit faire un faux oranger, couvert de fleurs, si bien contrefait, que tout le monde s'y feroit mépris, La

caisse étoit de sapin , vuide en dedans , & si grande , qu'elle pouvoit contenir une personne à l'aïse. Cette machine étoit merveilleusement imaginée , & Souveraine la voyant , en fut fort satisfaite. Elle avoit gagné un des Jardiniers ; & pendant que les Princesses soupoient , il alla poser ce bel oranger , à côté d'un petit myrthe qui étoit près des places qu'elles occupoient. Souveraine dit à Gabrielle (c'est le nom de sa confidente) qu'il étoit temps d'aller occuper son poste , & jouer le rôle dont elles étoient convenues , qui étoit qu'elle se mettroit dans l'oranger , & écouteroit simplement toute la conversation des Princesses , croyant bien qu'elles ne feroient pas sans nommer le Comte d'Angoulême. Elle obéit. Souveraine mouroit du desir de voir sa curiosité satisfaite. Les Princesses furent plus long-temps qu'à l'ordinaire à se promener , & elle avoit des inquiétudes qui ne lui laissoient guere de patience. Enfin , les Princesses vinrent s'asseoir auprès de l'oranger qui renfermoit Gabrielle , & la Duchesse avoit le dos appuyé contre le myrthe , tellement que la Princesse de Bourgogne étoit précisément adossée au feint oranger , & Gabrielle pouvoit voir toutes ses actions

& entendre tout. Que va-t-il faire encore à Calais, poursuivit la Duchesse ? Aigrira-t-il de nouveau, par sa fierté, le Roi mon frere ? Croit-il que Louis XI ne profitera pas de ses mécontentemens ? Le Duc se lasse d'être heureux ; il se détruira lui-même, & je prédirois assurément une partie de ce qui lui doit arriver. Nous verrons donc toujours la guerre, reprit la Princesse ? Je croirois bien que le Roi médite quelque chose, puisqu'il a permis que le Comte d'Angoulême allât deux fois le voir ; mais ce que je trouve de merveilleux, c'est qu'il n'a jamais voulu qu'il vît Jacquelin, tant il est vrai que le Roi croit sa jalousie bien fondée. J'avois écrit sur cela au Prince, & vous voyez la réponse que je viens de recevoir ; au lieu de me guerir l'esprit, il m'allarmeroit sur ce que vous voyez qu'il me dit des belles personnes qui sont auprès de la Reine, si les marques continuelles qu'il me donne de son amour ne me rassuroient. Vous n'avez pas à douter de son cœur, reprit la Duchesse ; je suis plus en peine du vôtre ; car quoique vous l'aimiez cherement, vous ne défobéiriez pas au Duc, s'il vous commandoit de porter ailleurs votre choix, & cependant c'est de

la fermeté de vos sentimens que le Comte peut attendre son bonheur. Il n'y a qu'à faire quelques résistances au premier caprice du Duc. Si vous voulez n'être pas foible, vous ferez un jour infailliblement au Comte d'Angoulême. Tout ce que vous dites a une raison que je sens, reprit la Princesse; mais j'avoue que je ne saurois résister aux volontés de mon pere. Foiblesse! foiblesse! s'écria la Duchesse, & vous croyez aimer. Non, Princesse, pour bien aimer, il faut faire la fortune du Comte; il est du plus illustre sang de l'univers; il est votre parent; il est aimable; il possède le mérite qui fait les grands hommes. Je sens tout cela, reprit la Princesse; je regarde avec confusion ma timidité pour mon pere, & j'ai quelquefois des craintes que le Comte d'Angoulême ne m'aime peut-être pas pour moi-même; je crains qu'il n'aime en moi la plus riche héritière du royaume; je crains que les Dames qui sont auprès de la Reine, ne l'écartent un peu de ce qu'il me doit. Il aime, il vous aime, s'écria Gabrielle, du creux de l'arbre où elle étoit enfermée! Elle ne put retenir son premier mouvement, qui fut causé par les doutes de la Princesse. Comme elle avoit envie de s'amuser,

elle oublia si bien son oranger, & elle l'agita d'une telle force, que cet ébranlement, qui dura plus que ces paroles, donna une terreur si grande aux Princesses, qu'après un cri horrible, elles demeurèrent étroitement embrassées. La Duchesse avoit tourné la tête aux accens de cette voix, & elle avoit bien vu qu'elle sortoit de l'oranger. La peur qu'elles avoient les rendit immobiles, & Gabrielle, qui connut son imprudence, en trouva l'effet si plaisant, qu'elle en rit. Les Princesses prirent la fuite vers le Château. Quand Gabrielle les vit un peu éloignées, elle sortit de son poste, & par un petit signal, dont elle étoit convenu avec sa Maîtresse & le Jardinier, ils allerent bien vite ôter cette caisse d'oranger; ils la porterent à l'autre extrémité de la fontaine, & en remirent une semblable à la place, croyant bien que les Princesses enverroient pour savoir le miracle de l'arbre qui avoit parlé. Elles revinrent bientôt elles-mêmes, suivies de tout ce qu'il y avoit de monde dans le Château. Gabrielle ne pouvoit répondre aux questions que lui faisoit Souveraine. Tout ce qu'elle put faire, fut de s'éloigner un peu, voyant revenir les Princesses. Mais qu'a donc

dit ce merveilleux arbre , disoit le Prince de Cleves ? Il affuroit que la Princesse seroit heureuse , dit la Duchesse , qui ne vouloit pas dire sur quoi il avoit parlé. Il n'est pas nécessaire que les arbres s'animent pour en être persuadé. On marqua cet oranger avec un ruban , & chacun se retira , à l'exception de Souveraine , qui resta avec Gabrielle : après avoir beaucoup ri , elle écouta la conversation que Gabrielle avoit entendue sur la tendresse de la Princesse pour le Comte d'Angoulême. Souveraine soupira de douleur , & demanda au Ciel que ce fût-là le dernier sentiment de son amour pour cet infidele.

Fin de la quinzieme & derniere Partie.



